

Marquis de CHERVILLE

RÉCITS DE TERROIR

OUVRAGE

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES SUR BOIS



LIBRAIRIE DE PARIS
FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
56, RUE JACOB, PARIS

GR
CHR
EX-2

Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.



« Au bord de l'eau. »

Marquis de CHERVILLE

RÉCITS DE TERROIR

OUVRAGE

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES GRAVURES SUR BOIS



LIBRAIRIE DE PARIS

FIRMIN-DIDOT ET C^{IE}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

56, RUE JACOB, PARIS

GR
CHR
Ex. 2

I

VAUGOIS LE TUEUR DE LOUPS

Les primes affectées par la loi à la destruction des loups sont loin d'être exagérées. Certainement, elles représenteront une aubaine pour celui qui, accidentellement, aura tué un de ces dangereux animaux ; mais elles ne seront que la juste rémunération des peines, des veilles, de l'énergie de l'homme qui se sera imposé la mission de les pourchasser. Sans la passion, un ferment autrement puissant que la récompense, on se résignerait difficilement dans le monde forestier à l'effort qu'exige la poursuite et la destruction d'un loup par un homme isolé. Ceux-là seuls dont le cœur a été blindé par ce démon de la chasse qui rend insensible aux fatigues, aux dangers comme aux déceptions, oseront affronter cette tâche. Quand ils y réussissent, la satisfaction de cette passion l'emporte de beaucoup sur l'attraction que de belles pièces monnayées exercent toujours sur le paysan, mais, nous devons le reconnaître, ne leur fait jamais oublier de les empocher.

Nous avons connu un vieux sabotier que possédait l'amour de cette chasse, entre toutes hasardeuse. Je ne sais trop quel grief il pouvait avoir eu contre l'espèce, soit dans la vie présente, soit dans une incarnation antérieure ; mais le massacre des loups était sa préoccupation quotidienne. Quand il quittait la loge, pour rentrer au village, au lieu de suivre la route en fumant sa pipe, avec l'indifférence de ses collègues, il choisissait toujours, pour revenir, quelque ligne, quelque sentier peu fréquentés ; tout en marchant, ses yeux se promenaient à droite, à gauche, cherchant quelque indice du passage de ses ennemis, pieds, laissées, déchaussures, puis les observant minutieusement pour s'assurer de la qualité du personnage dont il avait trouvé la carte de visite.

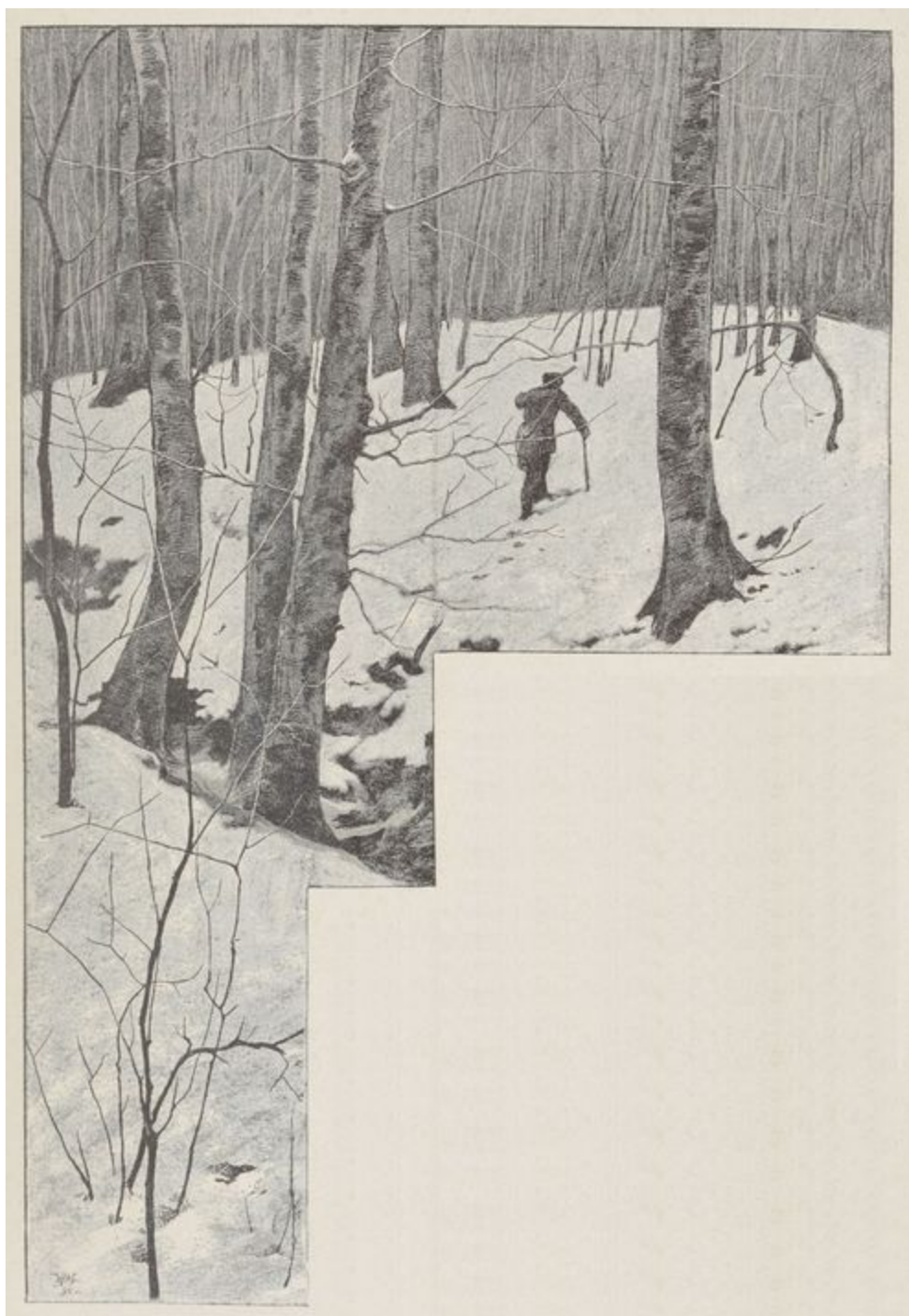
Il connaissait à un louvard près tout le personnel de sa forêt, mais en malin qu'il était, il se gardait bien de le signaler à personne, et à M. le lieutenant de l'ouvèterie moins qu'à tout autre, effaçant au besoin les voies

trop apparentes et trop visibles. L'hiver venu, le lendemain de la première neige, sans chien, armé d'un mauvais fusil, il battait les bordures, quêtait un pied, puis, quand il le rencontrait, ce qui ne tardait guère, commençait cette œuvre laborieuse qui, en vénerie, s'appelle « défaire une nuit de loup ».

Quelquefois, quand il n'avait pas de bonne rentrée, il lui fallait marcher la moitié du jour, le regard braqué sur cette empreinte conductrice. Quand l'état de la voie lui indiquait que le liteau était proche, il n'avancait plus qu'avec des précautions infinies, toujours à bon vent, quelquefois en se traînant à plat ventre. Il lui arrivait souvent de tirer le carnassier au déboulé, comme un lièvre ; il en tua cinq de la sorte dans le même hiver.

Malheureusement, les années sans neige ne sont pas très rares dans notre région, et le père Vaugois, c'était le nom du sabotier, pratiquait également l'affût ; le sien était classique, avec traînée et carnage embaumant à deux kilomètres à la ronde. Il grossissait de la sorte la liste de ses victimes ; mais ce qu'il récoltait surtout dans ces veillées peu hygiéniques, c'était une remarquable collection de rhumatismes. Il en était à peu près perclus lorsqu'un loup monstrueux abattit dans la nuit une jument dans l'herbage ; à cette nouvelle, Vaugois sentit se réveiller toutes ses ardeurs ; il acheta la carcasse de la bête à son propriétaire, — chez nous rien ne se donne ; — il installa son carnage, creusa son trou, et, au bout d'une semaine, il commença ses factions.





Elles se répétèrent pendant vingt-trois nuits consécutives, et on était au mois de février, et l'affûteur était alors âgé de cinquante-sept ans ! Deux apparitions de son ennemi entretenaient son héroïque persévérance. Dans la vingt-troisième nuit, un faible clair de lune lui permit de l'ajuster et de le tirer ; mais son coup d'œil avait perdu de sa justesse ; ses nerfs, ébranlés par

les douleurs, n'avaient plus la rigidité d'autrefois ; sa balle atteignit l'objectif ;, le loup frappé fléchit, mais il se releva pour disparaître.

Vaugois attendit le jour, et il essaya de suivre l'animal aux rougeurs ; le loup laissant des traces de sang en dehors et d'un seul côté de l'empreinte de son pied, il en concluait que l'os d'un des membres postérieurs était brisé et que l'animal ne pouvait aller loin ; il battit la forêt pendant plusieurs heures, mais sans succès, et rentra chez lui harassé, mais encore plus désespéré d'avoir perdu la bête, que, pour se consoler, il appelait : Mon loup !

Lelendemain, Vaugois apprenait par la rumeur publique qu'un berger d'un village voisin colportait dans les fermes un loup qu'il prétendait avoir pris au piège, recevant, comme c'est l'usage, des œufs, des fromages lestés de quelques gros sols, témoignage de la reconnaissance des populations délivrées.

Convaincu que c'était avec son loup que cet imposteur battait monnaie, Vaugois y courut ; l'examen de la blessure justifiait ses suppositions, il réclama sa bête ; le berger, alléché par les prémices de la recette, s'entêta ; le sabotier s'anima, —les rhumatismes rendent rageur ; — hors de lui, en reconnaissant l'insuffisance de son éloquence, il recourut à la pantomime, et, malgré ses cinquante-sept ans et ses douleurs, il lui administra une maîtresse raclée, dont le garde champêtre, qui voulait s'interposer, recueillit pas mal d'éclaboussures. Conduit devant le maire de la commune, un ancien officier de la Grande-Armée, l'irascible tueur de loups subit une verte remontrance. Il l'écouta sans sourciller, puis, redressant la tête :

— Monsieur le Maire, dit-il, avec un accent convaincu, une supposition qu'un imbécile fût venu soutenir à l'empereur et roi que c'était lui qui avait gagné la bataille d'Austerlitz ; est-ce que vous croyez que Napoléon le Grand aurait pu s'empêcher de lui flanquer son poing sur la figure ?... Eh bien, ce loup-là, c'est ma bataille d'Austerlitz, à moi !

La prime fait une maigre figure à côté de l'image évoquée par le vieux sabotier, convenez-en. Il est juste d'ajouter que le vainqueur des Austro-Russes ne dédaigna pas plus les bénéfices matériels de sa victoire que le brave Vaugois ne dédaignerait les écus du gouvernement, s'il était encore de ce monde.



II

L'ÉTOURNEAU

Si peu que vous ayez pratiqué les flâneries à travers champs, il vous sera probablement arrivé d'apercevoir, mêlé à quelque troupeau de vaches, plus souvent de moutons, un vol d'oiseaux dont la familiarité avec ces quadrupèdes vous aura semblé assez singulière pour que vous perdiez votre temps — puissiez-vous ne l'avoir jamais plus mal employé — à les contempler.

De taille moyenne, un peu moins gros qu'une grive et plus effilés, remarquables par les reflets verts, violets, dorés du satin de leur plumage et par les mouchetures tantôt rousses, tantôt d'un gris d'argent qui le ponctuent, ces oiseaux allaient et venaient affairés par leur glane dans le pré, ou dans l'herbe roussie du guéret, plus souvent à terre qu'à l'essor, passant et repassant entre les groupes et jusque sous le ventre du peuple ruminant ou bêlant, et poussant à chaque instant l'audace jusqu'à prendre pour perchoir le dos de l'un de ces êtres, qui doivent pourtant leur apparaître comme des mastodontes, et à y poursuivre leur cueillette d'insectes. Il est juste d'ajouter que ces privautés semblent encouragées par l'indifférence du piédestal qui, lui, continue de paître. Ces amis un peu effrontés de notre bétail, ce sont les étourneaux.

La sagesse des nations a gratifié l'étourneau d'une cervelle légère. C'est le moment de vous assurer que tous ces dictons ne sont pas articles de foi. Si vous approchez, tous les oiseaux épars sur le sol ouvriront leurs ailes et s'éloigneront d'un vol tourbillonnant. Avant de se décider à rejoindre leurs compagnons, ceux qui fourragent dans quelque toison vous laisseront, au contraire, avancer à courte distance. Nous estimons que c'est un peu parce qu'ils ne quittent qu'à regret un gîte aussi agréable, mais beaucoup parce que l'expérience a démontré aux étourneaux qu'en pareil cas la crainte d'endommager leur support vous condamne, bon gré mal gré, à la clémence, et le calcul n'est pas d'une tête folle.



D'ailleurs, l'espèce a le don de sociabilité qui ne va jamais sans une certaine intelligence. L'étourneau s'isole, il est vrai, pendant la saison des nids ; un isolement à deux, bien entendu. Après avoir fait son nid dans quelque trou d'arbre, de rocher et plus souvent de vieux mur, après avoir élevé les quatre oisillons qui sont sortis des œufs d'un bleu verdâtre que la femelle a pondus, et couronné ses devoirs de père de famille en les initiant à l'art du vol, l'étourneau rejoint ses amis en leur amenant ce renfort.

La bande se reforme, elle est de vingt jusqu'à une centaine d'oiseaux qui, dès lors, ne se quittent guère, traversant les airs à d'assez grandes hauteurs, quêtant, picorant, digérant de compagnie, partageant en frères la bonne et la mauvaise fortune et jusqu'à la grêle de mitraille qu'un chasseur plus enragé qu'avisé ne craindra pas de faire pleuvoir sur le groupe tumultueux, mais serré, qu'ils forment en volant.

Meurtres inutiles et que nous ne cesserons pas de condamner ; la chair de l'étourneau n'est pas mangeable. Des industriels ont essayé de lui faire perdre son amertume caractéristique. Ils ont enfermé des étourneaux dans des volières en leur prodiguant une nourriture exclusivement végétale. Ils n'ont réussi qu'à accentuer la maigreur pro verbiale de l'oiseau. Lous estournagalhs non baden pas gras, disent les Gascons, les étourneaux ne deviennent pas gras.

Les Étourneaux.



On prétend encore qu'en leur coupant la tête immédiatement après les avoir abattus ils deviennent très comestibles ; il est douteux que le régal mérite tant de peine.

L'instinct sociable des étourneaux se révèle encore d'une manière plus curieuse.

Pendant la journée, ils se réunissent en petites bandes, ce qui leur permet de pourvoir plus aisément à leur nourriture ; le soir venu, toutes ces bandes obéissant soit à une attraction commune, soit à leur prédilection pour un gîte particulier, se rassemblent, pour passer la nuit, en une véritable armée, que l'on peut évaluer de cinq mille à vingt mille oiseaux ; ces soi-disant étourdis, qui branchent un peu partout pendant la belle saison, choisissent toujours pour auberge d'hivernage les massifs des roseaux des grands marais, dont l'épaisseur leur ménage un excellent abri contre le froid et la bise.

Nous avons assez souvent assisté au coucher et au réveil des étourneaux, aux abords d'un vaste marécage, en Normandie.

Aussitôt que le soleil s'abaissait à l'horizon, on voyait leurs pelotons ponctuer tous les coins du ciel. Après avoir décrit quelques ellipses au-dessus de l'hôtellerie, ils se posaient sur les arbres des alentours, qui en

étaient littéralement chargés. Probablement quand ils se voyaient en nombre suffisant, ils se remettaient à l'essor, puis, après avoir plusieurs fois tournoyé, ils prenaient possession de la chambre à coucher.



Les bandes qui survenaient répétaient cette manœuvre ; jusqu'à la nuit, il en arrivait toujours et de la forêt de roseaux s'élevaient des gazouillements assourdissants qui allaient en s'éteignant, à mesure que les ombres s'épaississaient ; enfin, tout se taisait dans la jonchée, et le silence de la nuit n'était plus troublé que par les appels des canards que dominait, de loin en loin, le cri rauque du butor.

Le lever de ce petit peuple n'était pas moins original.

Aux premières lueurs de l'aube, le murmure gazouillant reprenait ; mais cette fois, il s'y mêlait des cris aigres et aigus, car l'organe de l'étourneau de la sauvagerie est loin d'être agréable.

Tout à coup, comme s'ils eussent tous obéi à un signal, cette énorme agglomération d'oiseaux se levait d'un seul jet, d'un seul vol, formant un nuage qui obscurcissait les fauves clartés montant à l'orient ; cette trombe ailée passait et repassait sur la nappe on doyante des roseaux avec un bruit qui s'entendait à plus d'un kilomètre, puis elle s'élevait par des vols toujours concentriques, montait dans la direction du zénith et se désagrégeait ; chaque bande se reformait, et les braves petits compagnons s'enfonçaient aux quatre points cardinaux et disparaissaient dans le lointain, allant à de très grandes distances, sans aucun doute, poursuivre leur combat

pour la vie, la glane laborieuse et l'aide mutuelle pour résister aux tyrans de l'air.

Ce n'était pas seulement la beauté de son plumage qui désignait l'étourneau aux capricieuses prédilections du maître de la création, c'était surtout son aptitude à retenir le chant qu'on lui enseigne et à prononcer quelques paroles.

Mais cette aptitude, il n'a guère lieu de s'en féliciter ; comme il arrive à bien d'autres encore qu'à lui, ses petits talents lui coûtent souvent sa liberté et lui valent les cruels honneurs de la cage.

Élevé à la dignité de notre commensal, il échange généralement son nom d'étourneau contre celui de sansonnet qu'il portait dans le vieux français, et est, par-dessus le marché, qualifié de « perroquet de savetier ».

Il ne faut pas croire que cette transformation de l'étourneau criard en sansonnet chanteur puisse se faire à tout âge : non, le sujet dont on veut essayer l'éducation doit avoir été pris dans le nid ; chez les bêtes comme chez les gens, l'habitude est une seconde nature, contre laquelle les efforts les plus persévérants risquent de se briser : si le jeune prisonnier a déjà répété le ramage et le cri désagréable de ses parents, on ne les lui fera pas oublier ; au lieu d'un concert en chambre, on aura un charivari.



III

LA MAISON DU GARDE

Il y a, dans la forêt de Rambouillet, une maison de garde devant laquelle je n'ai jamais passé sans commettre le péché d'envie. Lorsque je fis sa connaissance, mai avait restauré son encadrement de feuillages, le printemps avait garni d'une mante de verdure les robustes chênes qui l'abritent, et constellé de fleurs l'éblouissant tapis sur lequel elle est posée ; son toit disparaissait sous le velours des mousses ; les lames et les hampes des iris lui faisaient un diadème d'émeraudes et de lapis ; le rideau de liserons de sa fenêtre était tout diapré de clochettes de satin multicolore, et une légère spirale de fumée bleuâtre et diaphane montait paisiblement de sa cheminée.

Depuis, aux heures de lassitude et de découragement, les vagues désirs que la vue de cette maisonnette m'avaient inspirés ont rarement manqué de se définir. Pourquoi demander tant, quand pour être heureux il faut si peu ? Pourquoi s'acharner à la poursuite des chimères, lorsque la réalité est si facile à saisir ? Pourquoi subir toutes les amertumes, user ses forces à remuer un rocher trop lourd, lorsqu'un chemin si doux, si facile, conduit à ce but inévitable de toutes les ambitions humaines, la mort ? Pourquoi enfin, ne pas se réfugier dans ce nid de bonheur, loin des hommes et loin du bruit, des entraînements funestes de ces joies fausses qui ne sont jamais que le prélude d'un regret, pour y vivre de cette vie demi-sauvage dont les besoins sont si aisément satisfaits, où la calme sérénité des grands bois se reflète dans le cœur et dans l'esprit des gens qui l'habitent ?



C'était, hélas ! une illusion que la réflexion ne tardait guère à dissiper. Notre félicité est en nous-mêmes et c'est parce que nous nous obstinons à la chercher en dehors de nous, qu'elle nous échappe si souvent. Ce n'est pas plus un toit de chaume que des lambris dorés qui la font éclore, ce sont la sagesse et la modération : la sagesse avec laquelle l'homme concentre ses amours dans le cercle étroit de la famille, la modération avec laquelle il sait borner ses ambitions à l'accomplissement de ses humbles devoirs. Voilà ce qu'il faudrait emprunter au maître de ce logis envié.

Et cependant, sa tâche est rude, surtout si nous la comparons à celles sous lesquelles il nous arrive si souvent de succomber. Tous les jours il devance l'aube, il se lève, chausse ses lourds souliers sans bruit, déjeune à tâtons pour ne pas réveiller son petit peuple et, le carnier au dos, le fusil sur l'épaule, son chien aux talons, il s'en va sous la pluie, sous la neige, par la froidure.

Il marche d'un pas léger, furtif, prudent, comme celui du sauvage ; c'est à peine si les feuilles mortes, si les brindilles que son pied effleure frissonnent sous son passage ; son œil sonde la profondeur des halliers que le rayon incertain du jour naissant laisse dans le clair-obscur ; de temps en temps, il s'arrête, se masque derrière le tronc noueux de quelque grand chêne et écoute longuement, comme un soldat en reconnaissance.



C'est un soldat, en effet, ce garde, le soldat de la propriété ; il a non seulement à veiller sur ses droits, mais à les défendre. L'audace des braconniers ne recule pas devant un crime, quand il s'agit d'assurer l'impunité à leur délit ; un pas hasardeux dans ces bois peut aboutir à une tombe. La lugubre nomenclature de ses confrères, de ses amis assassinés, lui revient à la mémoire, il lui faut un effort pour écarter cette idée importune ; il en rougit comme d'une faiblesse et poursuit résolument son chemin

Un bruit imperceptible pour tout autre a frappé son oreille, il s'arrête encore. Le craquement des branches s'accroît et devient distinct ; le chien a redressé ses oreilles, ses yeux luisent dans l'ombre ; il jette un aboi étouffé, il va s'élancer, son maître le gourmande : « Paix là, vieux fou ; ne vois-tu pas que c'est un ami ? »

C'est un ami, en effet, ce gros cerf qui se montre à vingt pas d'eux dans un gaulis. Le cri du chien a troublé son assurance ; il redresse la tête, élève ses naseaux d'un noir de velours, hume la brise et bondit en faisant voler la rosée des feuilles en une poussière diamantée qui l'entoure comme une auréole.

La garde a souri, son visage, tout à l'heure si sombre, s'est épanoui, il est content. Il a pour ses grands animaux une tendresse presque paternelle ; mais celui-là, le vieux dix-cors, la gloire de sa garderie, est son préféré, et la satisfaction de l'avoir rencontré en bonne santé, le tiendra en joie toute la journée.

Le ronde se poursuit ; le soleil est haut, les bipèdes ne sont plus à redouter ; mais il faut que le garde se préoccupe de tout le clan des bêtes puantes ; il visite ses pièges, ses assommoirs, inspecte minutieusement la poussière des sentiers, la terre humide des fossés, pour y découvrir quelque trace révélatrice. Il lui reste encore les coupes en exploitation à visiter, les arbres à marquer pour l'abatage, les bûcherons à surveiller.

La journée est bien avancée quand il regagne sa demeure ; il y revient harassé, exténué par le besoin encore plus que par la marche ; cependant plus il avance, plus son pas devient vif et alerte ; il a hâte d'être à un angle du chemin d'où l'on découvre la maisonnette, et un gros chêne abattu sur lequel ceux qu'il a quittés le matin ont l'habitude de s'asseoir pour l'attendre.

Ils sont là. Cette prolongation de la tournée a rempli leurs cœurs d'une inquiétude qui, chez la femme, a pris le caractère de l'angoisse. L'aîné des petits est en sentinelle ; le premier il aperçoit le retardataire, il court au-devant de lui et le débarrasse du fusil et de la carnassière. La mère, à son tour, s'est avancée, l'œil encore humide ; elle lui présente le dernier né ; le brave homme le prend dans ses mains calleuses, lui sourit, l'agace, adoucit sa grosse voix pour trouver des câlineries de nourrice et, suivi de son cortège, entre dans la maison où la soupe fume au coin de lâtre. Son retour a mis tout le monde en gaieté ; la ménagère badine, les enfants gambadent, babillent, rient aux éclats, livrent l'assaut aux genoux paternels pour conquérir une caresse.

Le moment serait mal choisi pour proposer au garde d'échanger son sort et les mille francs dont se payent ses peines, ses fatigues, ses dangers, contre les luxueuses destinées de quelque grand personnage ; je ne sais trop s'il daignerait vous répondre.





IV

UNE CHASSE A L'AUTOUR

Victor Hugo a prêté à Louis XIII cette exclamation : « Le fauconnier est dieu ! » Il faut croire que le monarque ou son interprète entendait par là que l'exercice de la fauconnerie avait le privilège de ravir au septième ciel celui qui le pratique en maître ; à en juger par la passion très sincère que ce sport, si démodé qu'il soit, excite encore chez quelques-uns de nos contemporains, l'exclamation n'était point exagérée.

Tout en me rendant compte de ce que devait produire cette mainmise de l'homme sur un des êtres les plus fiers, les plus courageux, les plus indépendants de la création, en comprenant le goût violent que la réduction d'un oiseau farouche, contraint de mettre ses instincts et la puissance de son vol au service d'un maître, pouvait avoir inspiré à nos pères, j'ai été de ceux qui ont tenu la chasse au vol pour close et scellée dans sa tombe.

Ce sport patient, laborieux, qui, en échange d'une énorme dépense de temps, de volonté, d'efforts, ne fournit qu'une jouissance presque immatérielle, me paraissait dépaycé à une époque amie du clinquant, du tapage, des plaisirs positifs et rapidement expédiés comme est la nôtre ; il me semblait destiné à rester la consolation et l'amour des érudits, des délicats, des bénédictins de la cynégétique, comme MM. le comte Lecoulteux, Pierre Pichot, de la Rue. Je me trompais. Ces successeurs lointains de d'Arcussia ont fait des prosélytes, dont un des plus enthousiastes fut le pauvre jeune Montigny, qui eut une fin si tragique ; ils trouvent des continuateurs distingués dans le comte de T... L..., dans M. G..., qui possède en Brie un équipage de vol presque complet ; dans M. Alfred Belvalette, dont le Traité d'autourserie peut, de plus, assurer à la chasse à l'oiseau un regain de vitalité, parce qu'il vulgarise celle de ses branches qui est le plus à la portée de tout le monde.

La fauconnerie se divisait en haut vol et en bas vol. Les oiseaux qui montent haut dans les airs, le héron, le milan, le corbeau, etc., étaient les objectifs du haut vol, qui avait les faucons pour auxiliaires ; le bas vol visait les oiseaux qui s'élèvent peu, le faisan, la perdrix, la pie, les petits oiseaux

et les quadrupèdes ; il utilisait les autours et les éperviers. Avec notre morcellement territorial, le haut vol n'est plus de mise ; ses essais risqueraient trop de finir tragiquement, comme cela est arrivé, il y a une douzaine d'années, à un des meilleurs faucons de Barr. Le bas vol, au contraire, peut être pratiqué partout ; c'est lui que M. Belvalette s'est attaché à décrire dans une série de chapitres où il détaille si minutieusement et si clairement la manière de prendre les autours et les éperviers, leur dressage, leur mise en chasse, etc., etc., qu'avec des instructions aussi précises, l'autourserie est à la portée de toutes les bonnes volontés que son traité pourrait faire surgir.

J'ajoute que la lecture de ce livre, écrit d'un bout à l'autre avec cette verve passionnée que donne la foi, quel qu'en soit l'objet, est singulièrement attachante, presque entraînante ; il a fallu que je me raisonnasse moi-même, pour ne pas chausser des guêtres, afin de m'en aller en quête d'une aire d'autour dans les fonds de Maison-Rouge.. Avec infiniment de bon goût, M. Alfred Belvalette a dédié son traité au doyen de la presse cynégétique, à mon vénérable ami de la Rue, dont la verte et vigoureuse vieillesse est le plus éclatant témoignage des bienfaits de la vie active du chasseur.

C'est à M. de la Rue que je dois d'avoir vu des autours au travail pour la première fois. J'étais arrivé plein de préjugés, soyons franc, de rancune contre ces oiseaux. Un de leurs couples avait son aire dans un grand parc abandonné qui se trouvait en face de ma maison ; il se nourrissait aux dépens de mon pigeonier et m'avait condamné à des factions parfaitement insipides, puisqu'elles n'avaient jamais eu le dénouement que j'en attendais.

Faucon émerillon. Faucon hobereau.



Aujourd'hui que je suis consolé de la perte de deux paires de culbutants, dont les cabrioles aériennes étaient une des joies de mon ermitage, je puis admirer librement les merveilleuses et astucieuses combinaisons par lesquelles le corsaire échappait à tous mes affûts ; mais, dans la première amertume de mes deuils, je ne pus m'empêcher de regarder de travers l'oiseau que me présentait mon hôte, et je ne jurerais pas de ne point lui avoir adressé mezza voce quelques épithètes malséantes, au lieu des témoignages d'admiration que de la Rue essayait de provoquer en me détaillant toutes les beautés de son autour. Il est vrai qu'il avait sur un bloc voisin un camarade qui, au point de vue plastique, lui faisait un tort considérable : un faucon d'un admirable plumage ; jamais je n'ai vu autant

de fierté, autant d'audace concentrées dans l'œil d'une créature vivante. Je crois que j'aurais pardonné à celui-là de m'avoir mangé mes pigeons.

Le lendemain, après déjeuner, nous étions en campagne, mon ami avec son oiseau sur le poing et dans une tenue qui rappelait un peu une vieille gravure de ma connaissance représentant un fauconnier du temps de Louis XIV. J'avais insisté pour qu'il coiffât son autour d'un chaperon avec panache qui m'avait tiré l'œil dans son outillage ; il paraît que cela ne se fait pas, le chaperon étant exclusivement réservé aux oiseaux de haut vol. Cependant, j'y mis tant d'insistance que, malgré son respect scrupuleux pour la tradition, de la Rue se décida à me donner satisfaction. Il est vrai qu'aussitôt que nous fûmes dans les champs, il s'empessa de débarrasser l'autour de son petit couvre-chef emplumé et de le mettre dans sa poche.

Nous n'avions pas fait dix pas qu'un lièvre déboulait devant nous, l'oiseau agita vivement ses ailes, mais son maître le maintenait sur le poing.

— Eh bien ? lui criai-je.

— Celui-là est trop fort pour un jeune oiseau ; vous me laisserez bien choisir mon gibier, je pense ? Un peu de patience !

Nous nous trouvions heureusement sur un des domaines les plus vifs en lièvres qui existent dans l'Ile-de-France ; nous en levâmes encore quatre ou cinq sans que de la Rue eût arrêté son choix ; enfin il se décida à lâcher son autour sur un levraut de trois ou quatre livres qui venait de se dégîter dans un chaume. L'oiseau partit d'un vol brusque, mais presque silencieux, filant rapide comme une flèche, à sept ou huit mètres au-dessus de son gibier, qu'il eut bientôt rejoint.

Autour émouchet.



Celui-ci, soit instinct, soit qu'il eût aperçu l'ombre de son ennemi sur la terre, comprit tout de suite le danger qui le menaçait, car ses oreilles se couchèrent sur sa nuque et il accéléra sa course ; ce fut en vain. L'autour s'éleva de quelques mètres, le dépassa et se laissa tomber avec tant de précision, qu'il l'arrêta sur-le-champ dans ses serres et le maintint. Nous arrivâmes, de la Rue reprit son oiseau et relâcha le levraut, qui avait plus de peur que de mal.

En moins d'une heure, nous avons réalisé deux autres prises de levrauts. J'applaudissais aux hauts faits du fauconnier et de son élève ; mais oubliant que, l'année précédente, j'avais failli priver mon vieil ami de deux cormorans admirablement dressés en le défiant de les faire pêcher affranchis de leur collier, et lâchant encore une fois la bride à mon humeur taquine, j'insinuai que son autour était incontestablement merveilleux pour prendre... les enfants de lièvre ! Une fois encore, cette mauvaise plaisanterie eut un succès qu'elle ne méritait pas.

— Le trouvez-vous assez gros, celui-là ? me cria de la Rue piqué au vif.

En même temps, il lâchait l'autour sur un énorme bouquin, qui s'en allait trotinant à l'allure reposée d'un bon bourgeois flânant sur ses terres. Mais,

au frisson de l'air sous les ailes nerveuses, le bon bourgeois pressentit bien vite le péril : il détala et prit d'autant plus d'avance, que l'oiseau, de son côté, s'était élevé plus haut que lorsqu'il avait des levrauts devant lui. Cette fois, il ne rejoignit son gibier qu'à deux cents ou deux cent cinquante mètres de nous, en se laissant tomber sur lui.

Au lieu de s'arrêter, le lièvre bondit, courut encore, fit une culbute ; quand il se releva, l'oiseau était toujours cramponné sur son dos, mais il l'avait probablement mal empiété, car l'animal repartit, emportant son ennemi comme un cheval son cavalier ; il fit une vingtaine de pas de la sorte, puis arriva à la hauteur d'un petit bois derrière lequel tous deux disparurent. De la Rue, très ému et me donnant probablement in petto à tous les diables, s'était élancé et courait ; je le suivais sans réussir à le rejoindre, mais je m'empêtrai dans un long cordeau qu'il m'avait donné à tenir, et si bien, que j'exécutai un panache le nez en avant, au milieu d'une terre labourée. Pendant que je me relevais, j'aperçus mon ami tournant le coin du bois ; il avait son oiseau sur le poing, et, tranquilisé, je pus procéder à mon époussetage.

— Eh bien ? êtes-vous content ? me dit-il quand il m'eut rejoint. Vous avez failli me faire perdre mon autour comme mes cormorans ; vous êtes insupportable ; je vous disais bien que cet oiseau était trop jeune pour arrêter un gros lièvre ; il me faudrait un chien d'escap pour lui venir en aide en pareil cas.

— Ami de la Rue, vous aurez votre chien d'escap ; je vous promets un produit de la première portée de ma Gordon. Mais le lièvre, qu'en avez-vous fait ?

— Je l'ai laissé aller, parbleu !

— C'est-à-dire qu'il vous a échappé ; il fallait donc me prévenir, j'aurais apporté mon fusil, et nous ne rentrerions pas bredouille !

De la Rue haussa les épaules en me déclarant, avec un dédain qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler, que je ne deviendrais jamais un fauconnier.



V

UN DÉPLACEMENT DE CHASSE

Longtemps les déplacements ont été les fêtes de la vénerie ; maintenant qu'avec les chemins de fer on a son département dans sa poche, le prétexte manque aux gens curieux d'école buissonnière, et, par suite, les longs campements en fond de forêt ont singulièrement perdu de leur entrain comme de leur éclat.

Je les ai pratiqués dans leurs jours de gloire : quinze, vingt lieues à franchir, des chemins agrémentés d'ornières dans lesquelles, fort souvent, il fallait rouler sur les moyeux, n'étaient point une petite affaire ; aussi, Dieu sait si nous en savions tirer parti. Les plus scrupuleux, les plus zélés, rentraient chez eux le samedi comme les volontaires vendéens, non pas précisément pour changer de chemise, mais pour aller le dimanche à la messe ; mais, le lundi matin, pas un ne manquait au rapport et cela durait... je serais honteux de dire pendant combien de semaines.

J'ajouterai que dans ces temps déjà lointains, on sacrifiait au confort, au luxe, beaucoup moins aisément qu'aujourd'hui ; au lieu d'un mess somptueux, les officiers avaient une gargote décorée du nom de pension ; le rendez-vous de chasse n'ayant pas encore été imaginé, les veneurs les plus huppés hantaient démocratiquement l'auberge. de quelque village perdu ; on dormait sur les grabats ; salle à manger, salon et quelquefois chambre à coucher, étaient représentés par la cuisine, salle commune du cabaret, avec ses solives noires de fumée, son aire de terre raboteuse ou de carreaux disjoints et sa large cheminée dans laquelle flambait nuit et jour un feu de burgrave. Sans contredit, la mise en scène était plus pittoresque qu'elle ne l'est à présent ; elle était aussi moins agréable, je l'avoue, car je n'entends nullement faire leur procès aux tendances que je signale ; je reconnais, au contraire, que le mieux ne saurait être l'ennemi du bien.

Ce retour en arrière m'a remis en mémoire une aventure dans laquelle un gentilhomme du Maine, qui fut un type de veneur accompli, le marquis de Cl..., a joué un rôle aussi honorable qu'original.

Le marquis de Cl..., avec quelques amodiataires d'une forêt des environs d'Alençon, avait adopté pour gîte une auberge que sa position centrale leur rendait commode. Une autre raison pesait sur leurs préférences : elle était tenue par un nommé Coco-Lebeau, qui avait su se concilier les bonnes grâces de cette fraction de sa clientèle par la déférence et les attentions qu'il avait pour elle. Cependant, et en dépit des quelques billets de mille francs que les déplacements annuels mettaient dans sa bourse, les affaires du brave Coco étaient loin d'être florissantes ; il n'avait pas la vocation du métier qu'il exerçait, ne mettait assez d'eau ni dans son vin, ni dans son cidre, et ignorait les éléments du grand art d'enfler la carte à payer. Comme il arrive toujours, en pareil cas, la situation empirait de plus en plus.. Un jour, lorsque nous arrivâmes, les physionomies bouleversées de nos hôtes nous apprirent qu'il devait se passer quelque chose de grave ; la femme sanglotait ; la mine des petits eux-mêmes était tout attristée ; Coco, qui aidait à dételier, ne disait mot, mais son bonnet de coton était rabattu jusqu'au bout de son nez, comme si, à l'instar d'Agamemnon, il eût voulu dérober à tout le monde le spectacle de son désespoir. Une voisine mit fin à notre perplexité en disant à voix basse au marquis de Cl...

— Les huissiers sont venus, et c'est pour demain la saisie.

Le marquis poussa un juron qui fit bondir la bonne femme.

— Ah ! tonnerre ! Si j'avais su, j'aurais été à Saint-Remi. Pauvre Coco, voilà mon déplacement gâté.

Et après avoir épanché cette mauvaise humeur, un peu entachée d'égoïsme, il s'en alla déposer sur la cheminée un sac d'écus qu'il venait de tirer de ses fontes.

Ce sac n'était pas pour nous une nouveauté. Ancien et brillant officier de la garde royale, ayant pris part à la levée de boucliers de l'Ouest, en 1832, plus généreux que ne le comportait la modestie de son patrimoine et grand joueur avec tout cela, le marquis de Cl... n'était plus riche. Pendant toute l'année, il économisait de quoi faire face aux frais de sa campagne de chasse. En arrivant, il mettait la sacoche sur la cheminée, comme nous venons de lui voir faire ; tous les soirs, il y puisait pour payer, sans trop compter, la dépense de la journée, et, quand la toile devenait flasque, il partait, en nous disant philosophiquement :

— A l'année prochaine !

Le lendemain, nous étions en forêt, mais la déveine de l'infortuné Coco semblait décidée à s'acharner sur nous. Il y avait encore une différence, que

je dois vous indiquer, entre les meutes de l'époque dont je parle et celles que le progrès a mises à la mode. Elles se recrutaient alors de vendéens, de chiens du Poitou, plus rarement de normands, animaux de haut nez, se récriant très bien sur une voie de dix à douze heures, mais dont, il faut bien l'avouer, le train laissait à désirer. Ajoutez à cela que les forêts n'étaient pas percées du tout, et vous comprendrez que la « retraite manquée » eût été un peu trop à l'ordre du jour, si on eût dédaigné de découpler Fusilio. On suivait donc à cheval, mais avec la carabine à la botte, en s'acharnant à prendre les devants, ce qui était le seul moyen d'arriver à l'hallali.



Nous rapprochions un sanglier à son tiers an, mais les chiens ânonnaient dans les forts de houx qui, dans ce temps-là, garnissaient le dessous de presque toutes les futaies et où le piqueur ne pouvait les appuyer. Ainsi abandonnés à eux-mêmes, ils ne tardèrent pas à s'emporter sur les chevreuils qui bondissaient devant eux ; pour nous achever, un maladroit découpla le reste de nos chiens sur une laie accompagnée qui, au bruit, avait vidé l'enceinte ; nous eûmes bientôt à choisir entre cinq ou six chasses qui s'éloignaient dans toutes les directions, et nous fûmes d'autant plus embarrassés pour savoir sur laquelle rallier, qu'il ventait à décorner un bœuf.

Je suivais la grande route, assez inquiet de l'issue de la journée, lorsqu'un coup de feu partit dans le taillis, sur ma droite. Je me dirigeai de ce côté, et ne tardai pas à retrouver le marquis de Cl..., qui, n'ayant pas,

comme moi, perdu son temps à réfléchir, venait de tuer un brocard mené par un unique chien. Je l'aidai à placer son chevreuil en travers de sa selle, et nous nous disposions à rejoindre nos compagnons, lorsque nous vîmes arriver sur le chemin un homme vêtu d'une redingote noire fort râpée, coiffé d'un chapeau assez crasseux, armé d'un énorme parapluie, et tenant sous son bras un portefeuille gonflé de papiers.

— Tenez, me dit le marquis, en me désignant le voyageur, savez-vous quel est ce personnage ? Ceci vous représente maître Menu, huissier au tribunal civil d'Alençon, mais un véritable fils d'Arlequin, tout de même, et pratiquant ses trois vertus exactement comme s'il était né pour ça. Il s'en va exécuter notre pauvre Coco, comme ils disent ! Ah, si j'avais là seulement une dizaine de chiens bien mordants, comme je les chargerais volontiers de lui faire un bout de conduite.

Une chasse au sanglier.



— Comme vous y allez, lui répondis-je en riant ; il y a cent ans, on pouvait s'en passer la distraction ; un huissier avarié était à la portée de

toutes les bourses, mais ils sont hors de prix aujourd'hui, mon cher marquis ; il est vrai que tout renchérit.

M. de Cl... ne me répondit pas, il semblait réfléchir. Tout à coup, il piqua son cheval, le poussa dans la direction du voyageur, qu'à ma grande surprise il salua avec une affectation de courtoisie.

— Votre serviteur, monsieur le marquis, lui répondit l'huissier, évidemment flatté de la cordialité de ce bonjour inattendu. Peste ! quoiqu'il soit de bonne heure, vous avez déjà fait bonne chasse. On ne voit pas souvent des brocards comme celui-là.

— Et quels cuissots, mon cher monsieur Menu ; tâtez-moi donc cela, je vous en prie. Je suis bien sûr que M^{me} Menu vous réserverait le plus gracieux de ses sourires, si elle vous voyait arriver avec un pareil butin ?

— Il serait d'autant mieux accueilli que, dimanche, nous traitons quelques personnes, entre autres M. le greffier, et qu'en dépit du nom qu'elle porte, mon épouse est toujours en peine de rédiger le sien... de menu !

Et riant aux éclats de ce joli jeu de mots, il ajouta :

— Ce que j'en dis là est bien une simple plaisanterie, Monsieur le marquis, et je ne consentirais jamais à abuser de votre amabilité.

— Sans compter que je serais légèrement embarrassé pour vous offrir votre rôti sans offenser votre délicatesse, cher Monsieur Menu ; mais tenez, je crois avoir trouvé le moyen de tout concilier : nos chiens chassent en dépit du bon sens aujourd'hui ; assassiner une nouvelle bique ne me séduit guère ; voulez-vous que nous jouions ce chevreuil au piquet ? ça sera fièrement plus amusant que de chevaucher à travers bois, et vous m'aurez rendu un vrai service.



L'huissier se récria, mais ses yeux étaient étincelants ; il promenait sa main longue et osseuse sur l'enjeu proposé, avec un certain petit tremblement fébrile ; bientôt il fut évident qu'il ne se défendait plus que pour la forme et, comme le marquis avait réponse à toutes les objections, qu'il lui représentait que la journée était loin d'être avancée, que quelques cents de piquet n'étaient pas longs à enlever, qu'il serait bientôt libre de vaquer à ses petites affaires, il finit par ne plus dire non. Cependant, il opposa à la tentation un dernier argument ; il l'énonça même avec une certaine anxiété, indiquant qu'il redoutait un peu que celui-là ne trouvât pas sa réplique. Comment se procurer des cartes en fin fond de forêt ?

— Ah ! lui répondit son futur partenaire, avec un accent de reproche et en tirant de sa poche un jeu encore cacheté, vous figurez-vous que le marquis de Cl... se promène sans son bréviaire ?

Deux minutes après, ils étaient installés sur les revers du fossé ; le marquis avait détaché son tablier de peau de bique, qui servait de tapis, le parapluie de Menu, solidement fixé en terre, les garantissait de la bise et l'enjeu ayant été fixé à 20 francs, des fiches et des jetons ayant été improvisés avec des petits morceaux de bois, la partie commença. L'huissier perdit ; mais son adversaire lui offrit galamment une revanche, qu'il accepta.

Au bout d'une heure, voyant que la lutte continuait avec acharnement, je commençai à regarder avec quelque inquiétude l'horizon, dans lequel

j'avais cru percevoir des bruits de trompe et de vagues abois ; le marquis s'en aperçut.

— Mon cher enfant, me dit-il, s'il est ennuyeux de mal chasser, regarder tripoter de petits morceaux de carton l'est encore davantage ; mais je gagne trois louis à cet excellent M. Menu ; il ne serait pas décent de lui fausser compagnie. Rejoignez ces messieurs, vous me retrouverez ce soir au coin du feu.

Je lui obéis. Le soir, quand nous rentrâmes, à la nuit close, par une pluie battante, et après la plus maussade des journées, nous apprimes, non sans surprise, que ni le marquis, ni mon huissier, avaient encore paru. Un mauvais plaisant, qui les connaissait de reste, avait déjà proposé de leur porter une lanterne pour continuer leur partie, lorsque nous vîmes déboucher dans l'ombre un groupe de forme bizarre, au milieu duquel nous reconnûmes la peau de bique de notre ami. C'était, en effet, le marquis de Cl..., ayant toujours son chevreuil en porte-manteau, et, derrière, en croupe, à la normande, M. Menu, qui crochait le cavalier de son bras droit et, de sa main gauche, l'abritait à l'aide de son parapluie. Tous deux prirent terre devant le perron : le vieux veneur, lesté et gaillard ; l'huissier, trempé jusqu'aux os, crotté jusqu'aux sourcils, pâle, grelottant et, de plus, fort penaud.

Retour de chasse.



— Allons, Coco, cria M. de Cl... de sa voix de stentor, un fagot dans le feu pour réchauffer mon ami, M. Menu, qui est morfondu, et un couvert de

plus, car il nous fera l'honneur de manger avec nous.

Les fronts s'étaient un peu rembrunis à cette nouvelle. Le vicomte de R., qui était fort lié avec le marquis, se pencha vers lui :

— Tu vas nous faire dîner avec cet animal-là ? lui dit-il.

— C'est un petit désagrément auquel on peut bien se résigner pour sauver le pauvre Coco de ses griffes ; et puis, M. Menu est d'une très jolie force au piquet.

Ce dîner, il fut beaucoup plus gai qu'on ne l'aurait espéré. Si les nuages qui assombrissaient le front de M. Menu ne se dissipèrent pas complètement, réchauffé par la flambée et réconforté par quelques verres de vin généreux, il se montra assez bon garçon ; quant au marquis, jamais nous ne l'avions vu d'aussi belle humeur. La dernière bouteille de Champagne vidée, il alla à la cheminée, y prit la fameuse sacoche, en vida le contenu sur la table, aligna sept piles d'écus de cent sous, puis, se tournant vers l'huissier :



— Il est l'heure de régler nos petits comptes, lui dit-il. Voici sept cents francs qui, avec les vingt-deux louis de tantôt, font bien les onze cent quarante en question. J'espère, maintenant, que vous voudrez bien me permettre d'offrir à M^{me} Menu, pour son fameux dîner de dimanche, le chevreuil qui m'est resté après la bataille... Toi, Marcassineau, continua-t-il, en s'adressant à son maître Jacques qu'il décorait de ce nom burlesque, tu feras, ce soir, les porte-manteaux ; demain, avant le jour, les chiens couplés, les chevaux sellés, et en route pour le Mans... Ma campagne aura été courte, cette année, Messieurs, mais bast ! nous n'en aurons que plus de plaisir à nous retrouver dans un an.

Cette résolution subite nous consternait et nous regardions fort de travers le convive auquel nous n'hésitions pas à l'attribuer. M. Menu avait pris un crayon dans sa poche et il s'en escrimeait sur la nappe.

— Eh bien ! non, je ne me tairai pas, Monsieur le marquis, s'écria-t-il, avec vivacité et tout en comptant ; en présence d'un acte aussi... aussi grandiose, je serais un véritable pleutre, si j'acceptais un sol de mes honoraires. Oui, 440 francs que vous m'avez gagnés et que je vous dois, 700 que voici, c'est bien le montant de la créance en principal, intérêts, frais et débours ; mais puisque vous vous imposez un tel sacrifice pour conjurer la ruine de cet imbécile d'aubergiste, je dois bien, à mon tour, renoncer à tous les bénéfices de l'étude ; c'est 233 francs 47 centimes qui vous reviennent, monsieur le marquis, les voici.

— Soit, dit celui-ci, en engouffrant la poignée d'écus dans le sac ; ne fais pas les valises, Marcassineau, nous finirons ici notre semaine.

Depuis lors, je vous le jure, nul d'entre nous n'a parlé qu'avec respect des petites faiblesses de notre ami le marquis de Cl...

VI

PHILÉMON ET BAUCIS

Ces jeunes gens, ça rit de nous, vois-tu, Laïde, parce que
nous nous sommes tenu ce qu'ils se sont promis !
GAVARNI.

Au temps de M^{me} de Sévigné, les malheureux qui avaient à neutraliser les effets de la morsure de quelque chien enragé étaient à peu près les seuls qui allassent se tremper dans la mer ; et ces plongeurs héroïques avaient le privilège d'occuper la ville et la cour.

Depuis une trentaine d'années, Esculape a pris en main les affaires de la maison Neptune et Cie ; — c'est bien le moins qu'on se donne un peu d'aide entre dieux réformés ! — Il a lancé son vieux compère avec un succès qui distance de fort loin tous les triomphes de feu la pâte de Regnauld. La spéculation s'en mêlant, la mode se faisant sa complice, les vertus curatives de l'eau salée se sont établies sans conteste, et leur vogue a bientôt pris le caractère d'une nécessité sociale.

Chaque printemps ramène le même spectacle : aussitôt qu'un tiède rayon de juin a réchauffé la nappe d'émeraude, que les roches sous-marines se sont revêtues de leurs dentelures de varech, une avalanche de touristes et de baigneurs descend vers les plages picardes et normandes pour y camper pendant trois mois. Plutôt que de renoncer à son voyage d'été à la mer, un jeune couple qui se respecte économiserait la corbeille et le trousseau.

Vieil habitué d'un petit nid de pêcheurs, longtemps ignoré, je l'ai vu envahir à son tour. Je ne crois pas que Robinson dans son île ait été plus désagréablement impressionné, lorsqu'il aperçut sur le sable les traces des sauvages, que je ne le fus moi-même lorsque, sur le morceau de digue qui est à la fois la rue et le quai de mon endroit, je vis, pour la première fois,

déboucher un Philistin vêtu de cette vareuse blanche à liserés rouges, coiffé de ce béret triomphant qui constituent la tenue du Parisien en flagrant délit de tourisme maritime.

Hélas ! l'année qui suivit me réservait de bien plus cruelles surprises. Lorsque je revins, je constatai que la seule apparition de cet oiseau de malheur avait mis le feu aux poudres. Les ambitions déjà surchauffées par l'exemple de Luc, d'Arromanche, de Langrune et autres bourgades élevées au rang de stations, faisaient explosion.

Jean Brouet avait démembré le Regard de Marie, un fin bateau dans son temps, et qui en avait arrimé des congrès et des has ! Avec ses débris, il avait confectionné une douzaine de cabines, un peu présomptueuses sans doute, dans leur prétention de dérober aux regards indiscrets les charmes des futures baigneuses, mais qui n'en étaient pas moins consacrées Établissement, de par un écriteau cloué sur un débris de mât.

Les deux Vautier, Exupère et François, ayant transporté leurs pénates dans une grange, leurs deux maisons se trouvaient posées en furnished apartment.

Maximin Cudeberge, mon hôte, avait lui-même modifié son enseigne : l'auberge du Cormoran était métamorphosée en un Hôtel de la belle plage. Il m'annonça, non sans balbutier, que la transformation de cette enseigne ne s'étant pas effectuée sans qu'il lui en coûtât quelque chose, il se voyait, à son grand regret, forcé de demander à ses pensionnaires six francs par jour, au lieu de quatre dont il se contentait dans le passé.

Sur la plage.



Enfin, témoignage irréfutable de l'invasion, tandis que je parlementais avec Cudeberge, j'aperçus sur les flancs de la colline une douzaine de maçons qui terminaient le gros œuvre d'un chalet, cet horrible symbole de la villégiature parisienne.

C'en était fait, je ne pouvais plus me le dissimuler, la chrysalide passait papillon, les dix-sept cabanes groupées autour de leur clocher normand, si hardiment posées dans une anfractuosité de la falaise qu'elles ressemblaient de loin à un bouquet de giroflées dans la crevasse d'une muraille, le pittoresque hameau où la rusticité des édifices s'harmonisait avec les lignes sévères des horizons maritimes, le paisible village où la vague était seule à murmurer, avait pris son rang parmi les caravans rails de la côte ; à dater de ce jour néfaste il allait devenir quelque chose d'élégant, de pimpant, de bruyant, de discordant et de bête, comme Trouville.

Il y avait longtemps que je m'étais habitué à représenter à moi seul l'élément étranger dans ce petit coin et   y trôner à ce titre ; il faut une véritable grandeur d' me pour renoncer même   une quasi-souveraineté ; je ne me r signais pas du tout à voir les petits profits de prévenances et d'égards que je devais à mon isolement s'évanouir lorsque je ne serais plus qu'une unité dans un gros chiffre.



Je vivais là complètement affranchi de toutes les gênes et de toutes les consignes sociales, j'y professais une indépendance de tenue des plus fantaisistes ; ce n'était pas sans colère que je me voyais condamné à reprendre malgré moi le joug auquel je m'étais dérobé. Je me trouvais dans la situation d'un monsieur qui, ayant endossé sa robe de chambre, chaussé ses pantoufles, se frotte joyeusement les mains en songeant à la bonne soirée qu'il va passer au coin du feu, lorsque sa femme vient lui annoncer que ses invitations sont lancées, qu'elle donne un bal, qu'il faut danser.

Cependant, après avoir, trois années de suite, secoué la poussière de mes souliers à l'extrémité de la grande rue, lorsque je quittais mon village pollué pour rentrer à Paris, chacun des étés qui suivirent m'y trouvait néanmoins installé.

Il en est de certains lieux comme d'un être aimé : tant qu'on est auprès de lui, on voit ses défauts avec une loupe, à distance on ne se souvient plus que de ses qualités.

Et puis je reconnaissais que mon imagination avait exagéré les inconvénients de l'envahissement redouté ; sans doute la plage émaillée de faux chignons, de jupes, de vestons bariolés avait complètement perdu la physionomie sauvage que j'aimais en elle. Je n'échappais pas toujours au contact désobligeant des ridicules prétentions de quelques-uns des nouveaux venus ; j'étais deux fois par jour condamné à subir le désillusionnant spectacle du sexe beau sortant de l'onde. Mais ces petits désagréments avaient leurs compensations ; je devais à la transformation du hameau la rencontre de plus d'une camaraderie sympathique, et de pouvoir constater, non sans orgueil, que la concurrence de relations nouvelles et plus fécondes en bénéfices que n'avaient été les miennes, n'altérerait nullement les prédilections que me témoignaient mes vieux amis de X..... Jamais je n'avais été mieux accueilli dans les assises qui se tenaient soir et matin sur la digue, lorsque ces amants de la dame verte décidaient avec quelque solennité des variations probables de la girouette et du temps du lendemain.



Les gens de mer m'inspirent, je l'avoue, une sympathie mêlée d'une sorte de vénération. Cette faiblesse à leur endroit, si faiblesse il y a, je ne suis pas seul à la partager, et me crois en mesure de la justifier ; elle s'explique par leur simplicité et par leur grandeur.

Ce mot de grandeur, ne le taxez pas d'exagération, parce qu'il s'applique à un pêcheur ; je vous affirme qu'on peut être un héros sans avoir pris des villes, sans avoir gagné des batailles. Pour avoir droit à cette qualification, il suffit d'avoir risqué vaillamment sa vie dans l'accomplissement d'un devoir, et il n'est pas de preneur de congès qui n'ait été en mesure de la mériter plusieurs fois dans le cours de son existence. Lorsque vous voudrez bien réfléchir que, ce faisant, mon héros ne reçoit guère d'autre récompense que celle qu'il trouve dans la satisfaction de sa conscience ; que, si longue que soit la liste de ses hauts faits, il ne s'en montre jamais plus fier ; qu'il

reste modeste et résigné à son humble condition, peut-être ne le trouverez-vous pas trop indigne de l'adjectif que je lui décerne.

Le plus souvent ce pauvre homme est plus qu'un héros, il est un martyr et le plus saint des martyrs, celui du travail.

Au premier rang des amis dont je vous parlais tout à l'heure, figurait un vieux marin, dont l'histoire m'a toujours arraché des larmes. Il me l'a racontée bien souvent, tous deux assis, à l'abri de la casemate des douaniers, et toujours elle a provoqué en moi des émotions étranges. Pendant qu'il poursuivait le récit d'un enchaînement de misères et de douleurs qui durait depuis quatre-vingt-cinq ans, je ne pouvais m'empêcher de songer à ce que, nous autres privilégiés, nous appelons nos malheurs ! Je comparais l'impatience avec laquelle nous supportons nos infortunes, — le plus souvent quelque chose comme la présence d'une mouche dans une tasse de café, — à la sérénité stoïque que ce vieillard avait opposée à des épreuves, à des angoisses vraiment poignantes, et je sentais le rouge de la confusion couvrir mon front, un sanglot s'arrêtait à ma gorge ; je vous l'assure, j'avais bien moins de pitié pour lui que pour moi-même.

Le 3 septembre dernier, il y a quelques jours à peine, la vie de mon vieil ami s'est couronnée par un drame lugubre et touchant ; un dernier chapitre, digne des premiers, a clos ce livre de tristesse : je puis maintenant le faire passer sous vos yeux.

On l'appelait le père Malo, sa femme c'était la Malotte. Mon titre vous a déjà dit que l'histoire de l'un n'allait pas sans l'histoire de l'autre ; il avait quatre-vingt-cinq ans, vous le savez ; elle en avait quatre-vingt-deux.

Le père Malo était un tout petit homme, — l'âge l'avait raccourci peut-être, — mais qui n'en portait pas moins très gaillardement ses nombreux hivers. Il n'y avait pas plus de cinq ans qu'il avait renoncé à s'embarquer sur le Picoteux, une vieille barque non pontée, dans l'équipement de laquelle il était prudent de ne point oublier les écopés, et qui ne s'en allait pas moins, à la moindre apparence de beau temps, tendre ses cordes à une dizaine de lieues des côtes. Encore avait-il bien moins consulté son goût que sa délicatesse quand il s'était décidé à ce renoncement. « Le cœur y était toujours, me disait-il, mais j'étais devenu si chéti, que je sentais bien que je volais à nos gens la demi-part qu'ils me donnaient, et ça ne se doit pas, voyez-vous ! »



Le père Malo avait-il été un joli matelot, à l'époque où il figurait comme gabier sur le livre de bord de la frégate la Thétis ? Il l'affirmait ; cependant, je dois à la vérité de déclarer que, dans ce qui restait de lui, rien n'autorisait cette assurance.

Son gros nez renflé à son extrémité, sa bouche aussi largement fendue que si le charpentier de la susdite Thétis se fût chargé de ce soin, ses sourcils buissonneux, reliés par leurs crins affolés au bonnet de grosse laine grisâtre qu'il ne quittait pas plus que le Mont Blanc son chapeau de neiges éternelles, ses petits yeux gris percés avec une vrille, lui constituaient une physionomie passablement grotesque ; mais l'expression de douceur et de bonté qui perçait à travers le cuir tanné, ridé, recoquillé de ce masque étrange, arrêtait net le sourire que son apparition avait amené sur les lèvres.

Que votre ombre me pardonne ma franchise, mon père Malo ; où vous êtes, on se console facilement de n'avoir pas été l'Apollon du Belvédère quand on a été un juste.

En revanche, il n'y avait évidemment nulle exagération dans l'enthousiasme avec lequel le vieux pêcheur parlait de la ci-devant beauté de sa bonne femme. On retrouvait dans les traits de celle-ci la finesse et la pureté de lignes qui caractérisent le type normand ; on était d'autant plus frappé, que jamais face humaine ne présenta une plus vivante image de décrépitude.

Moins forte, le fardeau pesant plus lourdement à son épaule, elle avait plus tôt fléchi : moins absorbée par le travail, elle avait été plus cruellement tenaillée par l'angoisse du pain quotidien ; dans cette chair moins vivace, les plaies avaient plus longtemps saigné, et le corps accusait lamentablement le triple assaut que Jui avaient livré l'indigence, la douleur et l'âge.

Chez elle, la maigreur du visage avait atteint son extrême expression ; les vers de la tombe n'avaient plus rien à y prétendre. Sous le parchemin terreux qui avait été probablement une peau douce et satinée, tous les os s'accusaient par des méplats d'un blanc mat et livide ; de la bouche édentée, toute trace de lèvres avait disparu. Voûtée, courbée, ployée, elle se traînait appuyée sur un long bâton ; ses jambes qui sortaient du court jupon rouge et bleu dont elle était affublée, flageolaient dans les spirales de ses bas trop larges. Quand elle cheminait sur la digue, en quête de son bonhomme, elle me représentait un de ces personnages fantastiques que le crayon des peintres du moyen âge faisait figurer dans les danses macabres.



Tout ce qui avait de vie en elle s'était réfugié dans le regard. Au fond de cette arcade sourcilière, si profondément fouillée qu'elle semblait béante aussitôt que la paupière était close, l'oeil, un grand oeil noir comme du jais, avait gardé sa limpidité et son éclat, —un charbon incandescent dans un tas

de cendres. — Et il avait encore un sourire, il avait encore des larmes, le regard de la pauvre Malotte. Lorsque quelque étranger, touché de sa détresse, laissait spontanément tomber dans sa main l'obole qu'elle ne demandait jamais, c'était ce regard qui disait sa reconnaissance, - et jamais parole humaine ne fut plus doucement éloquente. Un jour que le père Malo me racontait les derniers moments de son dernier enfant, j'entendis un sanglot : c'était la bonne femme qui nous écoutait. Elle porta son mouchoir à ses yeux ; mais j'avais déjà surpris un sillon de pleurs sur cette face de morte.

Cet épisode, le bonhomme y revenait toujours ; il avait été la nuit du Jardin des Oliviers de ces braves gens.

Ils avaient donc eu cinq enfants ; la mer en avait pris quatre, et vous verrez qu'elle était encore pour quelque chose dans la fin du cinquième. Des quatre premiers, trois étaient morts sur les vaisseaux de l'État : un, coupé en deux par un boulet à Saint-Jean d'Ulloa, un autre emporté par la fièvre jaune à la Vera-Cruz, le troisième foudroyé par le choléra dans la rade de Kamiesh. Le quatrième avait péri dans un naufrage à bord d'un caboteur. Tout à l'heure nous compléterons notre compte.

Il faut, ami lecteur, que vous me permettiez d'ouvrir ici une parenthèse.

Je ne suis pas un homme politique, et il n'y a rien que je haïsse autant que de me mêler de ce qui ne me regarde pas ; cependant, je me crois parfaitement autorisé à côtoyer les affaires publiques, lorsqu'il s'agit de soulever une question de simple humanité.

Si les trois enfants du couple Malo avaient vécu, il n'est pas douteux qu'à défaut de leur piété filiale, la loi ne les eût contraints à venir en aide à leurs parents et à les soutenir dans leur vieillesse.

Or, puisqu'ils étaient morts sur les vaisseaux, c'est-à-dire au service de l'État, ne serait-il pas logique et conforme à l'équité, qu'ayant privé ces malheureux de leurs appuis naturels, ce même État se trouvât substitué à ceux-ci dans l'accomplissement du devoir que je viens de signaler ?

Évidemment oui. Cependant il n'en est pas ainsi. Je sais fort bien que les vieillards qui se trouvent dans cette cruelle situation peuvent obtenir quelques secours des commissariats de la marine ; mais une charité ne saurait répondre à un droit, et, à mon avis, jamais droit ne fut plus incontestable, plus légitime, plus sacré que celui-là.

Ma bile épanchée, rien ne nous empêche de revenir à nos petites affaires, c'est-à-dire à la mort du cinquième des fils du père Malo, de celui qui,

ayant quelque temps survécu à ses quatre frères, était naturellement devenu le benjamin des pauvres gens.

Après avoir payé sa dette au service, Louis Malo était revenu à X... On le citait comme un des plus solides marins de la flottille ; il rapportait toujours de bonnes parts, et, comme, dans ce temps-là, le vieux n'avait pas encore abandonné son banc à bord du Picoteux, ce double travail amenait une aisance relative dans le pauvre intérieur ; ce temps-là avait été son âge d'or.

Vous n'ignorez pas que le genre de pêche varie, suivant les saisons.

Pendant l'été, les bisquines, les barques pontées ramassent dans le chalut tous les poissons fins, turbots, barbues, soles, etc., ou bien vont très au large pêcher les congres ou les chiens de mer ; les barques ouvertes font cette dernière pêche à plus courte distance, les plus petites se consacrent à celle du maquereau. Aux premiers gros temps de l'équinoxe d'automne, cette mise en scène se modifie. Tout ce qui n'est pas susceptible d'affronter les grosses mers est halé sur la cale ; leurs petits équipages se dispersent sur les bateaux pontés qui en septembre draguent les huîtres et qui, un peu plus tard, vont recueillir cette manne providentielle qui, chaque année, descend du Nord sur nos côtes et qu'on appelle moins poétiquement, les harengs.

La pêche au hareng représente pour les hommes de la mer les profits que la récolte ménage aux travailleurs tâcherons de la terre. Fructueuse, elle assure le pain de l'hiver ; médiocre, elle laissera le pêcheur aux prises avec le besoin, pendant la saison rigoureuse. Mais, comme tous les gens qui n'ont d'autre patrimoine que l'espérance, il compte toujours que les chances seront bonnes ; il y compte avec d'autant plus d'ardeur que la pêche au hareng a ses quines comme la loterie. Il y a quelques années, le nommé Tautin, patron d'une bisquine de Port en Bessin, vendit à Dieppe pour sept mille francs de harengs pris d'une seule marée.

En 1862, quand était venu le moment de l'embarquement annuel, Louis Malo s'était trouvé tourmenté de frissons et de courbatures ; les considérations que je viens d'indiquer ne lui permettaient pas d'hésiter, il partit. Pendant une semaine il lutta contre le mal et partagea les travaux de ses compagnons ; mais une fièvre violente se déclara, tout son corps se couvrit de pustules, il avait la petite vérole ; il dut se résigner à rester couché dans l'entrepont.

La pêche avait été mauvaise jusque-là. Le jour même où Louis s'alitait, on relevait les manets passablement chargés de harengs. Aussi, lorsque François Vautier, qui était le patron de la bisquine, proposa à son matelot de

mettre le cap sur Dieppe, dont ils étaient éloignés d'une trentaine de lieues, et d'aller le déposer à l'hôpital de cette ville, celui-ci refusa énergiquement. Il comprenait que cet abandon du banc de poissons si péniblement rencontré compromettrait la saison de ses camarades, pauvres comme lui.

Le malheur était sur la bisquine ; le soir même, la chaloupe s'était à peine éloignée pour aller placer les filets, qu'une brume d'une intensité extraordinaire enveloppa l'Océan. Les fanaux furent allumés, mais le brouillard était si épais que c'était à peine si de l'arrière on distinguait le feu attaché au beaupré. Au point du jour les gens n'étaient pas encore rentrés. Les vapeurs se dissipaient, mais déchirées, chassées par un grain violent, il devenait impossible à l'homme et au mousse laissés à bord de maintenir la bisquine dans les eaux où devait se trouver la chaloupe.

Averti par l'enfant, Louis Malo n'avait pas hésité une minute à se dévouer au salut de ses compagnons ; grelottant la fièvre, sous les rafales d'une pluie glaciale, il était monté sur le pont et s'était mis à la barre.

Deux heures après, la chaloupe accostait ; il était temps, les forces du pauvre matelot étaient à bout. — Au moment où on transbordait les derniers manets, il s'évanouit ; il fallut le reporter sur sa couche.

Vous voyez s'il n'y a pas vraiment des héros parmi ces gens-là !

Louis agonisa trois jours. Le quatrième, la bisquine mouillait à quelques encâblures de X... Le malade était transporté dans la maison paternelle sur les bras de ses camarades.

Cette scène lugubre, le vieillard y revenait sans cesse.

« Ils l'avaient affalé sur ma couchette ; lui, il m'avait croché par le cou : sa tête était là me dit-il, en me montrant sa poitrine ; la bonne femme lui tenait les mains. Il était M blanc, bi' pâle ; mais comme il n'avait quasiment plus de boutons, je n'avais pas d'imaginace que ce fût si près !

— Aie un brin courage, mon gars Louis, que je lui disais ; tu verras comme tu te sentiras ravitaillé, quand t'auras dormi seulement une nuit dans ton lit... Tu vas guérir, va !... Tu ne peux pas t'en aller comme ça, puisque t'es le dernier et que les autres sont partis.

« Je disais ça, mais j'avais beau faire, je sentais bien que ça se pouvait ; ça m'étouffait là dedans ; j'avais beau haleter, je ne retrouvais plus mon souffle.

« Il me serra plus fort, ses yeux... ils étaient bord à bord avec les miens... Ah ! voyez-vous, je puis vivre encore quatre-vingts ans, je verrai toujours ces yeux-là... ses yeux parlèrent, ils montraient la bonne femme et ils me

disaient : Faut pas qu'elle reste, renvoie-la, je le veux. Vrai de vrai, mon bon Monsieur, je ne me doutais pas encore pourquoi il voulait ça, mais, quoi qu'elle eût commandé, j'aurais obéi à cette voix-là, qui m'entraînait dans l'estomac et me virait le cœur lof pour lof. Je dis à la mère : Mais va donc lui faire chauffer une tasse de cidre ! Elle baisa encore la main qu'elle tenait, puis elle partit en le regardant toujours, lui aussi, jusqu'à ce qu'elle eût passé la porte... Alors ses pauvres yeux me dirent merci, et tout de suite ses doigts lâchèrent mon cou, il s'allongea sur la couchette, se roidit... c'était fini. »



Et le père Malo pleurait encore comme il avait dû pleurer le jour où cela s'était passé.

Nos lecteurs auront peut-être remarqué que je m'attache à écarter toute couleur romanesque de ce récit. Je n'essayerai donc pas de surfaire la valeur morale de l'humble héros de cette histoire en attribuant uniquement à sa sensibilité cette constance de sa douleur paternelle.

Le cœur de l'homme ne s'ouvre qu'assez tard à ces sensations raffinées que l'on appelle le sentiment, et le sentiment s'émousse en lui lorsqu'il avance en âge. Les impressions de l'âme ne sont pas beaucoup plus profondes chez le vieillard que chez l'enfant, également superficielles chez l'un et chez l'autre. C'est ainsi que la nature a mis les âges extrêmes à l'abri de toute secousse disproportionnée à leurs forces.



Dans une situation plus heureuse, le père Malo n'eût certainement pas échappé à la loi commune. Le temps qui coule, les préoccupations personnelles qui s'affirment, composent un baume assez puissant pour cicatriser une plaie, si loin que le fer ait pénétré. Mais avec celui-là ce n'était pas seulement le dernier des fils qui s'en allait, c'était l'épave, destinée à les aider à flotter sur cette mer d'angoisse, qui avait sombré, c'était l'espoir d'une vieillese moins tourmentée qui s'était évanoui. Louis mort, la pauvreté cédait la place à la misère, le pain quotidien devenait un problème. Et, chaque fois que la huche fut vide (cela arriva souvent), les deux vieux se regardaient, mornes, anxieux, muets, comprenant tous les deux ce qu'aucun des deux n'osait dire : Ah ! s'il était encore là !



Ainsi avivée, quotidiennement ulcérée, une blessure saigne toujours, même quand la chair semble morte.

J'ai raconté comment, cédant à un honorable mouvement de délicatesse, le père Malo avait volontairement renoncé à aller à la pêche sur le Picoteux, par conséquent à la part qu'il en tirait ; ce fut quelque temps après la mort de Louis ; cette résolution porta le dénuement du pauvre ménage à son comble.

Leur seule ressource consistait dans la pension que le bonhomme touchait en sa qualité d'ancien marin de l'État. Malheureusement il y a pensions et pensions ; s'il en est de plantureuses, il en est aussi de trop maigres.

Que ces pensions soient proportionnées à l'importance des services et au rang du titulaire, rien de plus juste ; mais, toujours en me mêlant de ce qui ne me regarde pas, j'insinuerai qu'il est un minimum qui ne devrait pas être franchi : c'est-à-dire que les moindres devraient être calculées sur les besoins stricts du serviteur qui les a méritées. Or, si depuis quelques années on a sous ce rapport réalisé de très importantes améliorations, il était loin d'en être ainsi à l'époque où la pension du père Malo avait été réglée.

Le vieillard percevait de ce chef quarante francs tous les trois mois, lesquels lui constituant un revenu mensuel de treize francs et trente-trois centimes, lui donnaient par jour quelque chose comme quarante-quatre centimes, avec lesquels il fallait pourvoir au logement, à la nourriture, à l'entretien de deux personnes !

Si le ménage eût habité Carpentras, Châteaudun ou Bayeux, si le père Malo eût été un terrien, comme il disait dans son style imagé, évidemment

un seul expédient pouvait remédier à cette insuffisance, la charité publique.

Heureusement pour lui, il était né, il vivait à vingt pas de la grande aumônière.

C'est de la mer que je veux parler.

Comme tout le monde, j'admire l'Océan dans ses grandeurs, dont ses fureurs sont la plus saisissante expression, mais bien davantage encore, avec une plus infinie émotion, dans l'œuvre génésique qui s'élabore silencieusement dans ses flots.

L'alma Mater, la terre, est avare. Rien pour rien, voilà sa devise. Elle se défend toujours, elle ne donne jamais, on la dompte, on lui arrache. Abandonnée à elle-même, elle ferme les flancs, et, avec le dévergondage de l'affranchi et aussi son ironie malicieuse, elle s'abandonne aux embrassements des inutiles parasites. De l'avare, elle a encore la mystérieuse méfiance ; chacun de ses actes se couvre d'ombres.

Tout autre est la mer, vraiment riche, vraiment prodigue, rendant ce qui ne lui a pas été prêté, sans exiger de semailles ; son laboratoire, grand ouvert, livre à qui veut les secrets de cet incroyable foyer de décompositions, de transformations, de résurrection et de vie. S'il faut le travail du fort pour payer ses trésors, elle n'en a pas moins une obole à mettre dans la main du faible et du déshérité ; cette obole, il la trouvera dans chacun des flots qui brisent sur le rivage, dans chaque poignée de sable dont ses grèves se composent L'Océan ne fait rien à demi : baissez-vous et ramassez, l'aumône a prévenu votre prière.



Sur ses bords, la pêche nourrit les hommes valides ; elle nourrit encore ceux qui ne le sont plus, à si peu de frais que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Un mannequin d'osier, un crochet de fer, l'équipement d'un chiffonnier de Paris, voilà le plus gros matériel du chiffonnier de la mer.

Je n'ai pas besoin de vous dire si le père Malo accepta bravement cette suprême ressource.

Il tendait le long des roches, à la marée basse, des cordes qu'il allait relever au reflux suivant et auxquelles il trouvait accrochés des anguilles ou congres noirs, des carrelets et par-ci par-là quelque bar. Tantôt avec les lassets, tantôt à l'aide de la bourraque, il faisait une petite récolte de ces belles crevettes roses (quand elles sont cuites) et qu'on appelle le bouquet ; muni de l'attirail que j'ai décrit plus haut, il se livrait à une guerre acharnée contre toute la légion des crabes, pouparts, claquarts et craparagdis, sans compter les célèbres pieuvres, dont il avait un talent particulier pour découvrir les trous sous les rochers, et qui, si horribles qu'elles soient, n'en constituent pas moins une boîte très prisée des tendeurs de cordes, et qu'ils achètent fort bien. Enfin, dans d'autres saisons, la cueillette des moules lui fournissait encore quelques petits profits.

Leur évaluation, je l'ai faite : ce travail, rude encore pour un homme de cet âge, pouvait fournir un produit d'environ huit sols par jour. C'était bien peu ; mais, réunis aux huit, sols que le vieux couple tenait de la munificence

de l'État, leur budget, section des recettes, se trouvait élevé à seize ou dix-sept sols par jour.

Avec cela, certainement on ne vit pas, mais on ne meurt pas tout à fait.

Pour le ménage de Malo, cet à peu près s'était continué pendant huit ans.

Par exemple, si jamais association humaine donna un croc-enjambe au proverbe : Quand il n'y a point de loin au râtelier... ce fut certainement celle-là. Si cruelles que fussent leurs privations, jamais elles n'altérèrent leur concorde ; chacun d'eux pensait bien moins à se plaindre du fardeau de sa misère, qu'à alléger celle de son compagnon. Certes ils ne se posaient pas en héros du sentiment ; cependant jamais deux cœurs unis ne planèrent de si haut au-dessus de si navrantes réalités. Comme une jeunesse, comme une mariée de l'année, à chaque marée la Malotte s'en allait au-devant de son bonhomme, et elle l'aidait à rapporter son poisson ou ses appelets à la maison. Quand j'invitais celui-ci à prendre avec moi une tassé de café, il tirait de sa poche un petit morceau de papier dans lequel il serrait précieusement tout le sucre qu'on lui avait servi, et il me disait :

— Ça sera pour la bonne femme ; elle devient un brin gourmande, en vieillissant, et puis il faut bien qu'elle ait sa part de votre politesse.

Et cela était dit de si bonne foi, avec une si douce bonhomie, que je n'étais jamais tenté de sourire.

Le sort leur réservait encore une épreuve.

Cette année, une heure après mon arrivée, je m'étais assis à ma place ordinaire, derrière la porte de la douane, lorsque je vis arriver le père Malo. C'était l'heure où le flot est assez descendu pour que les crêtes noires des rochers commencent à émerger le long de la côte ; tout le petit peuple, vieillards, femmes et enfants, défilaient en tenue de guerre, la bourraque ou le crochet de fer au poing ; je m'étonnai que mon vieil ami ne s'associât pas au mouvement général, cela n'était pas dans ses habitudes, et, après les félicitations d'usage, je lui en fis l'observation.

— Oh ! c'est fini de moi, me répondit-il avec un soupir qu'il arrachait à ses entrailles ; la mer, — il disait la mé, — ne me verra plus.

— Allons donc ! répliquai-je ; je vous regardais venir tout à l'heure, vous trottez comme un vrai lapin.

— Oh ! pour ce qui est de ça, les jambes restent bonnes : ce sont les yeux qui ont chassé sur leurs ancres, et un homme sans yeux, c'est bien pis qu'un bateau sans boussole. La dernière fois que j'ai été à la mer, il y a deux mois de cela, j'ai compris qu'il n'y fallait plus retourner. J'avais travaillé deux

heures, je n'avais pas trois claquarts dans mon panier, quand Etienne Cudeberge, qui passait près de moi, me dit : Mais, Malo, t'attends donc qu'ils entrent dans tes poches ? T'as deux craparagdis sous ton pied. — Je me baissai et je tâtai, c'était vrai, mais je ne les voyais plus. Je crois, en vérité, que la Mort nous a oubliés, la bonne femme et moi. N'y a donc pas moyen de lui rappeler que nous avons fait notre temps ?

Et deux grosses larmes roulaient le long de son nez.

Pauvre Malo ! Il était donc strictement réduit aux subsides du gouvernement ! Heureusement on était en été ; la charité des touristes qui connaissaient son histoire suppléait à l'insuffisance du revenu. C'est là le bon côté de l'envahissement du littoral ; des gens en quête de plaisirs refusent rarement leur aumône à l'infortune ; cette réflexion doit rendre indulgents ceux-là même qui, comme moi, reprochent à la villégiature maritime de leur avoir gâté leur endroit.

Ceux qui témoignaient de leur intérêt au vieux couple étaient assez nombreux pour que celui-ci n'eût pas trop à regretter le travail, et cependant le bonhomme avait perdu le sourire qui, stéréotypé sur ses lèvres, donnait à sa physionomie une expression de douceur et de bonté vraiment touchante ; il était devenu grave et mélancolique. Peut-être ce pain de la charité répugnait-il à la fierté de l'ancien gabier de la Thétis. Peut-être songeait-il avec anxiété que cette manne, disparaissant avec les étrangers, lui manquerait précisément au moment où les rigueurs de l'hiver la leur rendraient plus nécessaire.

Vers la fin d'août, il se montra subitement rasséréné ; son visage rentra dans ses lignes souriantes, il recommença à s'abandonner sans se faire prier à son penchant pour les narrations. Étonné de cette résolution, je lui en fis mon compliment, en cherchant en même temps à connaître les causes qui l'avaient provoquée ; mais le père Malo resta muet comme la vieille digue sur laquelle nous étions assis.

— Laissez passer la morte-eau, me disait-il, et vous verrez alors que le vieux n'avait pas que les jambes de solides et que la cervelle est bonne aussi.

J'étais légèrement intrigué, je l'avoue, mais la révélation ne se fit pas trop attendre.

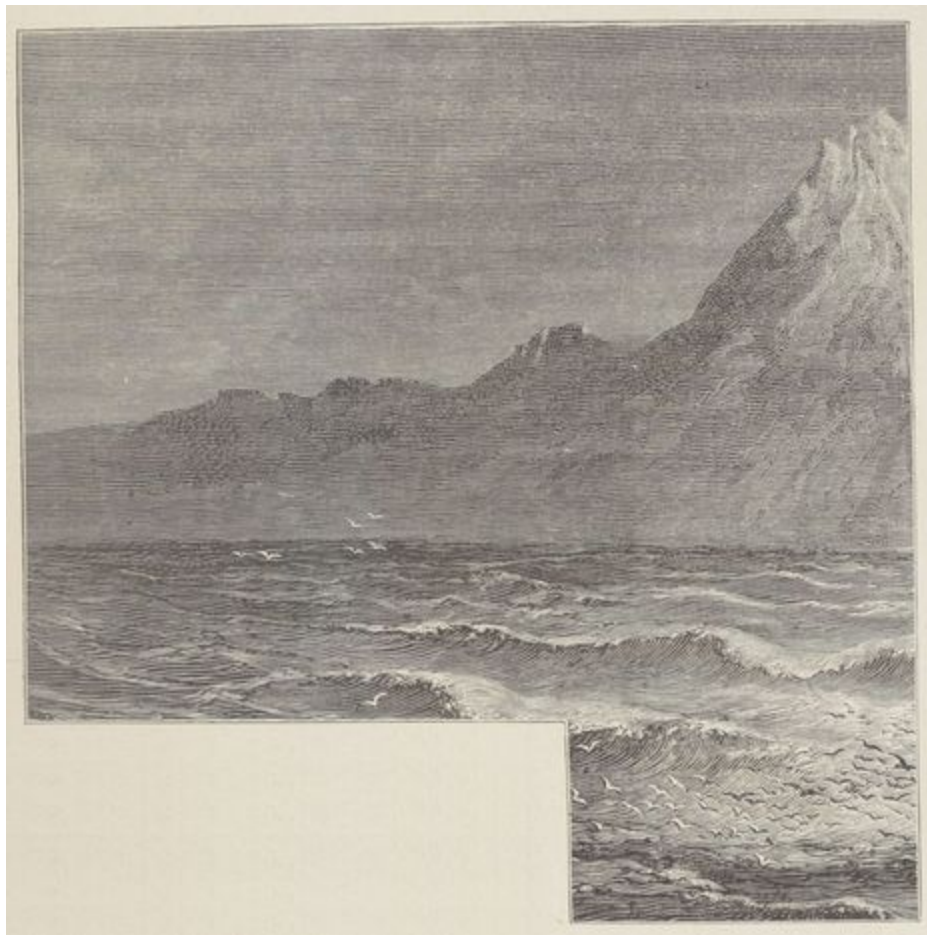
Les grandes marées de l'équinoxe d'automne étaient arrivées ; la mer devait découvrir énormément, et avec quelques amis nous avions fait la partie de nous en aller au rocher du Calvados., lequel ne montre là un petit

échantillon de sa carcasse que dans ces occasions solennelles, c'est-à-dire cinq ou six fois par an :

Nous attendions sur la digue le moment de nous embarquer, lorsque l'apparition du couple Malo vint nous livrer le mot de l'énigme.

Le bonhomme avait repris son équipement de marées, la manne au dos : dans une main il portait son crochet, de son autre bras il soutenait la Malotte, dont la tenue, jupon court, bas drapés, vieux souliers, indiquait clairement qu'elle était de l'expédition.

On riait tout bas, mais ces rires ne déconcertèrent pas le bonhomme qui, embrassant l'assistance d'un regard de triomphateur, s'adressa à moi.



— Qu'est-ce que vous en dites, vous ? s'écria-t-il. Mes yeux refusent le service, mais la bonne femme en a une paire qui signalerait une aiguille à trois brasses sous l'eau ; je les lui emprunte. Ses jambes ne sont plus bien bonnes, je lui prête les miennes ; quand elle sera lasse, je la soutiendrai, et

comme ça nous pouvons nous vanter d'avoir un outillage aussi complet que pas un.

Cette fois les rires s'affranchirent de toute contrainte, tant l'idée du bonhomme paraissait originale à tous ceux qui se trouvaient là. Le bon vieux ménage s'y associa, nous leur souhaitâmes bonne pêche, ils s'éloignèrent clopin-clopant, et nous-mêmes, dix minutes après, nous nous embarquions.

Comme cela arrive trop souvent, notre promenade ne fut rien moins qu'un petit voyage d'agrément. Nous n'étions pas plutôt rendus sur le bas-fond, jalonné de grosses pierres noires qui sont tout ce que nous devons voir du rocher du Calvados, que la brise fraîchit et commença de souffler par rafales. Vautier, notre patron, qui est la prudence en vareuse bleue, nous somma très impérieusement de renoncer à une fallacieuse cueillette d'huîtres à laquelle nous espérions nous livrer, et de réintégrer le bord sur-le-champ.

On poussa immédiatement dans la direction de la terre ; mais, à mi-chemin, nous touchâmes et nous restâmes engravés. La mer, en montant devait infailliblement nous dégager ; mais elle grossissait aussi, la barque talonnait sur le roc à chaque assaut des lames ; celles-ci s'épanchaient dans la coque avec une prodigalité déplorable. Du bain de pied, nous allions passer au bain de siège ; en même temps, ssns doute pour que l'ablution fut complète, la pluie fine et serrée qui nous fouettait le visage avait rapidement eu raison des frêles tissus que nos tailleurs n'avaient pas du tout destinés à subir l'assaut des tempêtes.

Bref, car je présume que le récit de nos tribulations pseudo-maritimes ne vous intéresserait que médiocrement, après quelques angoisses, et pas mal de malédictions, nous nous retrouvâmes sur le plancher des vaches, considérablement avariés.

Le soin de nous éponger, de nous essuyer, de nous changer et de nous réchauffer, tout cela prit du temps. Après dîner, je descendis à la cuisine, et je demandai à Cudeberge s'il avait des nouvelles de la pêche des deux octogénaires :

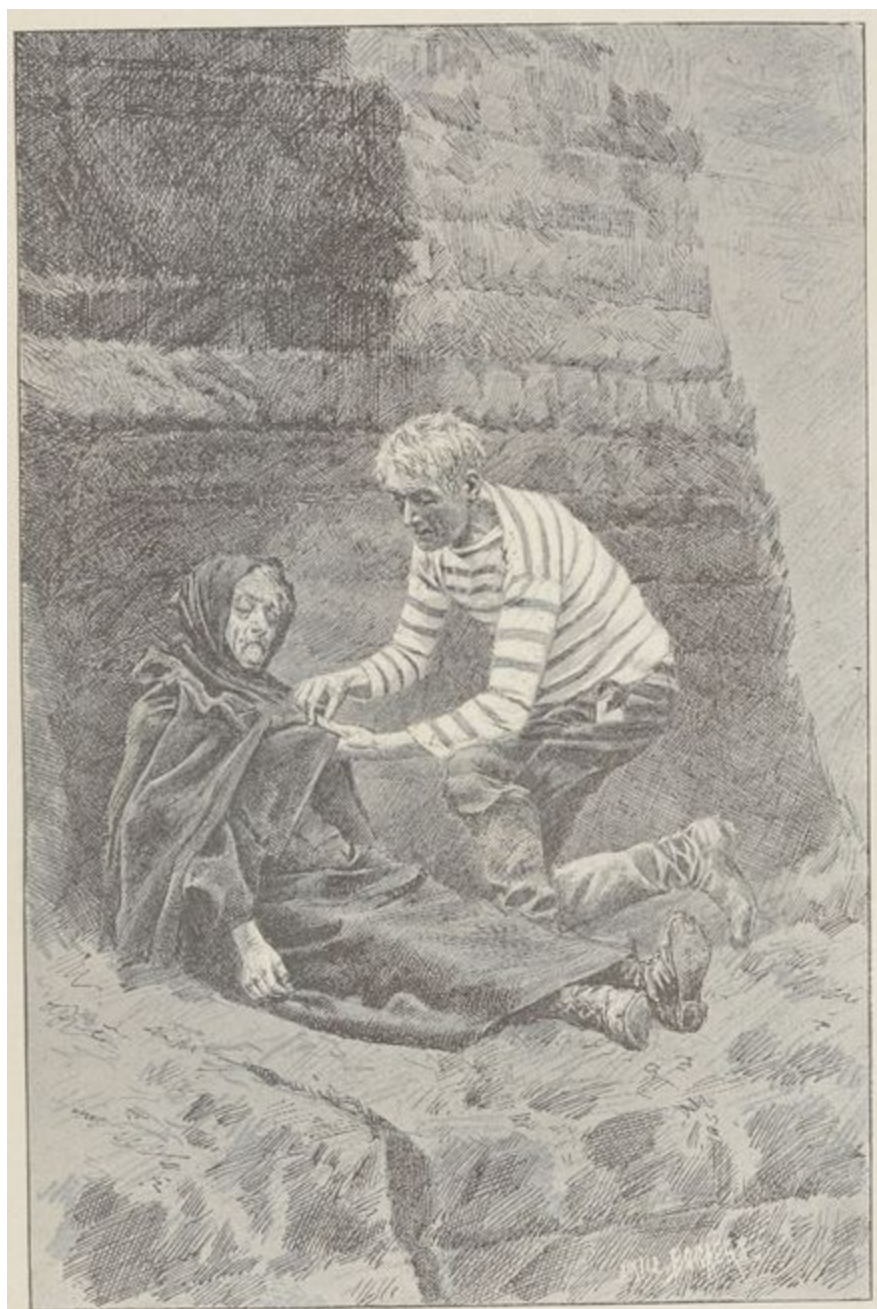
— Le Malo et la Malotte ? me répondit-il ; mais je ne les ai point revus. La pluie tombait à torrents ; la mer brisait par-dessus la digue, envoyant ses embruns jusque sur le toit des maisons : mais le logis des vieillards était à vingt pas, j'y courus.

La porte était close, la fenêtre ténébreuse.

Je revins à l'hôtel, je communiquai mes appréhensions à mon hôte. Il revint avec moi à la maison des Malo, il frappa à la porte, il cogna à la fenêtre ; rien ne bougea, personne ne répondit à l'intérieur.

Cudeberge grommelait ; moi je sentais des frissons qui de la chair se communiquaient à mes os.

Dans le commencement la bonne femme s'était plainte du froid.



Mon hôte pressentit le malheur.

— lis auront été pris par le flot, dit-il ; pourtant, si quelqu'un devait le connaître, c'était lui, le vieux lascar.

Des gens du village nous avaient rejoints et entourés ; la sinistre prévision se répétait à voix basse et on entendait de sourdes exclamations dans la foule.

On interrogea les assistants : un enfant qui survint avait rencontré les deux vieillards vers cinq heures du soir, au pied des rochers que l'on appelle les Grelots et qui sont situés à deux cents mètres environ de la falaise de l'Ouest ; ils continuaient leur pêche sous la pluie et ne paraissaient pas hâtés.

— Tu es sûr qu'il n'était pas plus de cinq heures, petiot ? dit Cudeberge. Alors le vieux loup était à l'ordre ; il s'en fallait d'une heure encore que la danse ne commençât sur les Grelots. D'ailleurs, une supposition que la marée l'eût gagné avant qu'il ait eu le temps de doubler la pointe, il avait encore la Dent du chien sur laquelle il pouvait faire escale, et le petit raidillon qui est derrière, par lequel il aurait grimpé à la falaise. Ce n'est pas ce qui a pu l'embarrasser ; il a encore des jambes de chat, le Malo.



— Oui, mais la Malotte ? murmurai-je.

Cudeberge poussa un juron formidable ; une réminiscence du temps où il s'essayait au bel état d'hôtelier maître queux, en qualité de fricoteur à bord d'un baleinier.

— Mille millions de carcasses ! s'écria-t-il ; j'avais oublié la vieille mouette ! Ah ! le satané fou ! quelle diable d'idée il a eue d'embarquer un pareil meuble dans sa croisière ! Allons, venez, vous autres.

Cudeberge rentra à son hôtel. Vautier, quelques pêcheurs et moi nous l'avions suivi. On prit une lanterne, des bougies ; à tout hasard, je mis un flacon d'eau-de-vie dans ma poche, et nous descendîmes sur la plage.

11 était dix heures du soir ; l'Océan avait commencé son mouvement de retraite ; le vent avait molli, mais la mer n'avait pas perdu sa violence ; le spectacle empruntait une nouvelle horreur à l'obscurité dans laquelle nous marchions.

Rien de distinct, rien de perceptible : une cohue de masses sombres, se heurtant, s'entre-choquant, puis éclatant en nappes d'écumes dont toutes les lignes blanches rayaient les ténèbres, et qui se tordaient elles-mêmes avec une rage de convulsionnaires ; puis le bruit sourd, continu, terrifiant, de l'assaut que les vagues géantes livraient au rivage.

Nous allâmes ainsi pendant deux kilomètres, les pieds dans les remous, fouettés par les embruns qui s'abattaient sur nos têtes ; Cudeberge, le chef de l'expédition, s'arrêta.

— Nous faisons mauvaise route, dit-il en profitant de la halte pour ajouter un appoint à sa chique, autre réminiscence de sa première profession contre laquelle le chœur — et le cœur aussi — de ses pensionnaires n'avait jamais cessé de protester ; les Grelots ne découvriront pas avant une heure et demie, n'est-ce pas, Vautier ? Il faut donc nous guider sur la falaise ; une fois là, nous nous affalerons sur la Dent du chien par le raidillon. C'est là qu'il doit être, le pauvre vieux ; car, pour ce qui est de la bonne femme, il est bien clair qu'il aura été forcé de s'en délester pour sauver sa carcasse.

Nous obliquâmes à gauche, nous gagnâmes un escalier taillé dans la terre et qui nous conduisait à l'étroit sentier qui court le long de cette falaise, à deux pas du précipice. Nous nous dirigions vers le retour ouest de la pointe où se trouve cette Dent du chien, un rocher que les éboulements antérieurs ont dégagé de la côte, isolé à cinquante pas d'elle et qui effectivement n'est jamais submergé.

Nous n'allâmes pas si loin. Un homme venait en courant dans notre direction. C'était un douanier ; il avait entendu des cris de détresse, il allait chercher du secours. Le secours, il le rencontra à mi-chemin, mais, hélas ! sans grand bénéfice pour celui qui appelait à l'aide.

Les présomptions de Cudeberge ne s'étaient pas justifiées ; Malo, il était clair que c'était lui, ne s'était pas réfugié sur la Dent du chien ; les cris que le douanier avait entendus partaient du côté est de la pointe et du pied même de la falaise.

Nous redescendîmes le sentier en courant cette fois.

Peine inutile ; la mer couvrait encore les accores de la pointe ; la vague y était toujours assez puissante pour que celui qui se fût hasardé le long de ce mur de roches y fût brisé. On proposa d'aller chercher des cordages au village et de descendre un homme par la falaise ; Vautier fit judicieusement observer que cela demanderait plus de temps que nous n'en avions à attendre. On attendit vingt minutes. Ai-je besoin de dire dans quelle situation du cœur et de l'esprit ?

Enfin Vautier s'élança le premier, les autres derrière : nous avions parfois de l'eau jusqu'à la ceinture ; parfois aussi une lame expirante trouvait encore la force de nous renverser. Nous entendîmes un faible cri ; il venait d'une excavation de la falaise, à une douzaine de pieds à peu près. L'escalade était facile ; une minute après, je serrais la main du père Malo dans les miennes.

— Ah ! mes bonnes gens ! mes bonnes gens ! nous disait-il ; vous v'là ben ! réchauffez donc la femme ; elle est si frède, si frède, que je ne distingue tant seulement plus son pauvre corps d'avec la pierre.

Cudeberge avait rallumé sa lanterne. A côté du père Malo, agenouillée sous des vêtements amoncelés, nous aperçûmes une forme roidie ; nous reconnûmes en même temps que le vieillard était nu ou à peu près ; il s'était dépouillé de tout ce qui le couvrait pour ramener un peu de chaleur dans le corps de sa femme, qui, hélas, n'était plus qu'un cadavre.

On rhabilla le père Malo, qui résistait ; on enleva la morte, et le triste cortège rentra à X...

Les restes de la Malotte avaient été placés sur le lit. Cudeberge avait voulu emmener le bonhomme, mais cette fois toutes les instances avaient été vaines. La plupart des pêcheurs devant partir à la marée du matin, ils s'en allaient préparer leur embarquement ; je fis faire un grand feu dans la cheminée, et je restai seul avec le vieillard dans la chambre mortuaire.

Il était, pâle comme un spectre, morne comme un sépulcre. Il avait toujours eu, je l'ai dit, même dans ses dernières années, les larmes assez faciles ; elles semblaient taries dans ses yeux, qui brillaient d'un éclat

fiévreux, et dont les paupières avaient pris la couleur, d'un rouge sanglant, du fer qui sort de la fournaise.

Cudeberge m'avait envoyé du vin chaud ; je proposai au père Malo d'en boire un verre, il refusa ; mais de lui-même, sans que je le lui demandasse, il me raconta ce qui s'était passé.

J'abrègerai autant que possible ces lugubres détails.

Dans le commencement de sa pêche, il n'avait eu qu'à s'applaudir de son inspiration.

— Sa présence me portait bonheur, disait-il ; jamais tant de coquillage n'avait grouillé dans mon panier. — Mais la Malotte avait posé le pied entre deux pierres, elle tomba ; quand il l'eut aidée à se relever, il lui fut impossible de se tenir debout ; elle avait le pied ou luxé ou cassé. Si, en ce moment, le père Malo eût couru à la côte, il avait encore le temps de ramener du secours ; il perdit un quart d'heure en hésitations. — Dieu sait avec quel accent il se le reprochait, le pauvre homme ! — C'en fut assez pour que la mer les gagnât. Quand le flot eut commencé à sourdre entre les rochers au milieu desquels ils se trouvaient, il avait appelé ; mais le bruit des vagues couvrait sa voix ; la pluie qui tombait obscurcissait l'atmosphère ; on ne pouvait ni l'entendre ni l'apercevoir, et d'ailleurs les derniers pêcheurs avaient déjà regagné le village. Alors, n'écoutant que son désespoir, que son dévouement à la compagne de toutes ses misères, résistant aux prières que celle-ci lui adressait de s'éloigner et de l'abandonner, il avait entrepris la tâche surhumaine, si on tient compte de la débilité de ses forces, de traîner la malheureuse jusqu'à la côte. La foi est féconde en miracles, celle qui prend sa source dans l'amour comme les autres : il aurait réussi si, sous l'impulsion du vent de nord-ouest et de la marée, la mer implacable ne lui eût trop tôt opposé son infranchissable barrière du côté du village. Se voyant la retraite coupée, au prix d'efforts inouïs, il était parvenu à hisser la Malotte sur l'étroite plate-forme où nous l'avions trouvé. Ils étaient restés là cinq heures à l'abri, il est vrai, d'une submersion complète, mais transpercés par les vagues qui se brisaient à dix pieds au-dessous de leur asile. Dans le commencement la bonne femme, racontait le père Malo, s'était plainte du froid, et c'était alors que, un à un, il avait ôté ses vêtements ; puis elle avait paru s'endormir, et, ajoutait-il, j'étais assez simple pour en être content !



Le surlendemain, nous conduisîmes la Malotte à sa dernière demeure, et, stoïquement, le vieillard lui-même voulut l'accompagner.

Quand la fosse fut comblée, il s'agenouilla et pria longtemps. Il fallut que Vautier et moi nous le prissions chacun sous un bras, que nous réunissions nos forces pour l'entraîner.

Au moment de franchir la grille, il se retourna malgré nous, et, jetant un dernier regard sur le tertre que l'on apercevait jaunâtre au milieu des gazons, il se pencha à mon oreille.

— Je suis bien tranquille, me dit-il ; maintenant que la bonne femme est près de lui, il n'y a plus de danger que le bon Dieu m'oublie plus longtemps.

En effet, celui qui tient nos jours dans ses mains se rappela que l'âme envolée avait un compagnon. Dans la nuit même qui suivit l'enterrement de sa femme, un accès de fièvre de quelques heures emporta le père Malo. Le bonhomme et la bonne femme étaient encore une fois réunis.

... L'autre jour, lorsque je quittai X..., suivant mon habitude, je m'arrêtai au faîte de la côte pour jeter un dernier regard sur mon bien-aimé village.

A droite et à gauche se dressaient les mornes grisâtres des falaises avec leurs flancs éventrés par d'incessants éboulements, leurs couronnements d'herbes jaunies ; à mes pieds, presque à pic, j'avais l'échiquier bariolé des maisons et des jardins, et, semblable à un nimbe d'argent, la ligne blanche qui marque le point d'arrêt de la marée ; derrière tout cela, la mer.

De cette hauteur, par une illusion d'optique que je ne suis point assez savant pour expliquer, il semble que l'immense nappe azurée a cessé d'être horizontale, qu'elle se relève elle-même à mesure qu'elle s'éloigne ; elle apparaît comme le versant d'une autre colline faisant face à celle sur laquelle on se trouve et dont les sommets iraient se perdre dans les nuages.

L'illusion est telle que, pour si peu qu'on lâche la bride à son imagination, celle-ci ne manque pas de transformer la plaine liquide en une voie, — vraiment magistrale celle-là, — qui relierait la terre avec le ciel.

La disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais accentua le rêve. Sur cette grande route de l'éther, je crus distinguer deux ombres entrelacées qui s'élevaient lentement vers le zénith ; je crus reconnaître mes deux vieux amis. Otant mon chapeau, je l'agitai en leur criant :

— Au revoir !

VII

HISTOIRE D'UN LANDAU

Laissez-moi vous dire l'histoire d'un landau qui datait du temps que regrettent peu les carrossiers, où les landaus vivaient plus que les roses et que les voitures d'aujourd'hui.

Figurez-vous une boîte énorme, carrée de forme et massive de structure, haussée sur quatre roues gigantesques, qui la tenaient si loin de la terre, qu'elle ressemblait, à distance, à une de ces maisons que les indigènes de la Polynésie établissent sur des piquets pour les mettre à l'abri des inondations. Des soupentes, jadis noires et brillantes, mais devenues grises et rugueuses, complétaient l'illusion ; elles la soutenaient entre ciel et terre, figurant assez bien deux énormes lianes qui auraient tordu leurs spirales autour des bases de cette demeure aérienne. Le tout était peint en jaune clair réchampi de noir. Un écusson de la dimension des écussons de catafalque, s'étalait au milieu du manteau herminé de la pairie à chacune des portières. La garniture avait été de velours gaufré, couleur incarnat. La nuance avait résisté dans les encoignures, dans les capitonnages ; partout ailleurs elle avait disparu avec l'étoffe devenue canevas. Le marchepied se baissait et se relevait à la main ; il avait sept marches !... un escalier !

Tel qu'il était, cet équipage était de la part de son propriétaire l'objet d'un véritable culte. M. le vicomte de B... ne s'en remettait à aucun de ses gens du soin de pourvoir à la conservation de la voiture monumentale.

Le plumeau d'une main, une peau de daim de l'autre, il époussetait, il frottait l'objet de ses vénération avec une sollicitude attentive et méticuleuse.

Cette manie servait de texte à une foule de commentaires.

Les uns disaient tout crûment que le vicomte était fou. D'autres, plus indulgents ou plus perspicaces, supposaient que cette idolâtrie devait se rapporter au rôle que l'antique carrosse avait joué dans quelque aventure de l'existence très accidentée de l'ex-pair.

Ceux-là se trompaient comme les premiers.

Veuf et sans enfants, le vicomte avait pour unique héritier le marquis de S..., fils de sa sœur, lequel habitait une grande ville de province.

Au printemps de 1847, M. de S... s'était marié.

C'était un de ces esprits positifs qui mènent de front les affaires et les plaisirs. Au lieu d'entreprendre le tour en Suisse ou en Italie, qui est de rigueur après la noce, il trouva infiniment plus avantageux de faire faire à l'épousée une simple promenade à Paris, afin de la présenter à l'oncle dont il avait fait sonner très haut la succession, au contrat.

Le jeune couple débarqua à onze heures du soir dans l'hôtel de la rue Saint-Guillaume.

M. de B... était souffrant et couché. Le neveu défendit qu'on l'éveillât ; mais en traversant la cour, il aperçut deux ou trois voitures, qu'il avait expédiées à l'avance, qui étaient restées sans abri et exposées à toutes les injures de l'air.

Or ces voitures étaient neuves, et M. de S..., qui était un homme d'ordre, se mit dans une grande colère contre le cocher. Puis, avisant sous une grande remise le fameux carrosse, dans lequel il était loin de soupçonner une relique, il le fit mettre par ses gens sur le pavé, et installer ses équipages à la place.

Les domestiques du vieux garçon, qui professaient une médiocre sympathie pour l'héritier direct, le regardaient faire en se frottant les mains, prévoyant une terrible tempête pour le lendemain.

La tempête n'éclata point ; mais, après le déjeuner, M. de S... ayant manifesté le désir de conduire le lendemain sa femme aux courses du Champ de Mars :

— C'est un privilège que je vous dispute, mon beau neveu, dit l'oncle, et que vous serez d'autant moins disposé à me contester, qu'il y a longtemps que je désire m'assurer si ces courses d'aujourd'hui, dont ma gazette dit merveilles, ressemblent de loin à celles d'autrefois.

Les désirs d'un oncle à succession sont des ordres.



Le lendemain, à l'heure dite, M. et M^{me} de S... descendaient au salon. La jeune femme avait arboré les plus frais atours de sa corbeille pour paraître à une réunion dont elle avait entendu vanter l'élégance.

En mettant ses gants, et tandis que son mari aidait le vieillard à endosser sa douillette, elle regardait par la fenêtre. Tout à coup elle poussa un cri étouffé.

— Qu'avez-vous donc, chère amie ? lui demanda M. de S...

La jeune femme interdite ne répondit pas. Fort intrigué de cet émoi subit, le mari mit lui-même le nez au carreau, et la même stupeur se peignit sur sa physionomie lorsqu'il reconnut, dans la cour, attelé de deux haridelles descendant en droite ligne du cheval de l'Apocalypse, conduit par un cocher à livrée antédiluvienne, l'antique cabas qu'il avait si cavalièrement traité la veille au soir.

— Mon bon oncle, dit-il en balbutiant au vieillard, qui paraissait jouir de sa stupeur avec quelque satisfaction, cette voiture est un peu lourde ; ne craignez-vous pas qu'elle ne fatigue vos chevaux ? Si vous le permettez, je vais dire d'atteler ma calèche.

— Que diable, mon neveu, s'écria M. de B..., il me semble que je ne vous ai pas donné le droit de faire le procès de mes équipages, puisque je me suis bien gardé de vous dire ce que je pensais des vôtres, qui, puisque vous me forcez à en parler, m'ont toujours semblé d'une très contestable élégance et d'un goût affreusement bourgeois. Vos calèches, vos phaétons,

vos petites façons de cabriolets chars-à-bancs, tout cela pue la révolution à plein nez. La belle affaire qu'un grand seigneur en carrosse quand on peut le prendre pour un médecin ? Venez avec moi ou n'y venez pas, c'est votre affaire ! Tout ce que je peux faire pour vous est d'ordonner à Baptiste d'ouvrir le landau, afin qu'on nous voie un peu mieux.

Le ton n'admettait pas de réplique, le jeune ménage s'exécuta.

L'entrée du vénérable berlingot au Champ-de-Mars prit les proportions d'un triomphe.

La pauvre femme fit, dans le monde du turf, une sensation qui n'était pas du tout celle à laquelle elle s'était attendue.

Les quatre à cinq heures qu'elle et son mari passèrent parqués devant les tribunes, servant de but aux lazzi, aux quolibets, devront leur être comptées pour des heures de purgatoire.

Quant au vieux vicomte, il rayonnait ; il daigna trouver que pour des chevaux révolutionnaires, les coureurs n'allaient pas trop mal que si les façons du monde qui les entourait sentaient le croquant d'une lieue, en revanche, elles étaient assez divertissantes ; et, de de temps en temps, il retournait le poignard dans la plaie en disant à sa nièce avec une bonhomie affectée :

— Eh bien ! avais-je tort de prétendre que mon landau n'était pas la voiture de tout le monde ? Dans votre calèche personne n'eût fait attention à nous.

Le lendemain, M. et M^{me} de S... retournaient dans leur province ; la jeune femme en fit une maladie.

L'histoire eut un dénouement plus grave.

Il époussetait, il frottait l'objet de ses vénération avec une sollicitude attentive et méliculeuse.



Après le départ du neveu, le carrosse reprit triomphalement sa place dans la remise, et M. de B... ses singulières habitudes.

A dater de cette époque, ses gens remarquèrent qu'il prolongeait de plus en plus ses séances auprès de son meuble vénéré, qu'il s'enfermait quelquefois des heures entières en tête-à-tête avec lui.

En 1848, lorsque la proclamation de la République eut consommé la révolution, M. de B... fit atteler des chevaux de poste à son landau et, sans permettre à son valet de chambre de l'accompagner, sans emporter d'autre bagage qu'un sac de nuit, il prit la direction de la frontière du Nord.

Sa précipitation à fuir le sol de la patrie lui fut fatale.

Un peu avant d'arriver à Valenciennes, un des essieux se rompit, la massive voiture versa, et, dans la chute, le vieux vicomte se brisa le col du fémur. On le transporta dans une auberge du voisinage : il demanda un prêtre et un notaire, fit ses dispositions, reçut les sacrements, et M. de S... qui avait été mandé, arriva trop tard pour recevoir le dernier soupir de son oncle.

L'ouverture du testament révéla chez M. de B... des prévisions assez extraordinaires. Tourmenté de l'idée que le gouvernement constitutionnel de 1830 aboutirait, comme celui de 1789, au régime qui, une fois déjà, l'avait envoyé en exil, il annonçait dans ce testament qu'il avait pris ses précautions en conséquence.

Il instituait son neveu légataire universel, lui laissant tout ce qu'il possédait et lui recommandant spécialement le landau, cause innocente de sa mort, en l'engageant à le conserver en souvenir d'un oncle qui avait toujours eu pour cette voiture une prédilection particulière.

M. de S... ne vit dans ce paragraphe qu'une taquinerie dictée par la rancune du vieillard ; il daigna à peine honorer d'un regard le coche pantelant que les paysans avaient traîné à grand'peine dans la cour de l'auberge où il gisait, et il retourna à Paris, fort inquiet de la disparition de valeurs considérables que le testament indiquait, et dont le sac de nuit et les coffres de la voiture, minutieusement explorés, n'avaient pas donné trace.

L'inventaire ne fournit pas de résultats plus satisfaisants. En face des espérances si longtemps caressées, la déception était rude. M^{me} de S..., qui avait rejoint son mari, partageait son désappointement ; il était d'autant plus légitime que le banquier du vicomte déclarait avoir réalisé et remis à son client des sommes considérables.

Le ménage s'épuisait en conjectures ; un matin, pendant qu'ils achevaient de déjeuner, on introduisit dans la salle à manger un homme qui avait insisté pour parler à M. de S... s'annonça comme étant un marchand de ferraille ; en passant par Valenciennes, il avait vu dans la cour de l'auberge une voiture qu'on lui avait dit appartenir à l'héritier de M. de B..., il venait lui proposer de l'acheter.

Comme tous les héritiers, le jeune homme songeait bien moins à bénir le défunt pour ce qu'il allait recueillir, qu'à l'accuser de maladresse pour ce qui lui échappait. Il était donc assez peu disposé à tenir compte de la recommandation baroque qui concernait le vieux landau ; il allait dire à l'homme de le prendre, lorsque sa femme l'arrêta :

— Mon ami, dit-elle, nous avons eu des torts vis-à-vis de notre oncle, à propos de cette malheureuse voiture ; nous ignorions alors l'espèce de religion avec laquelle il la conservait. Aujourd'hui qu'il a fait d'elle une mention spéciale dans son testament, nous serions sans excuse. Vous lui devez une place sous une de vos remises, où elle aura le droit de pourrir en paix.

Par condescendance pour sa femme, M. de S... revint sur sa décision première, et l'acheteur ne put retenir un geste de mauvaise humeur qui n'échappa point à la jeune femme, laquelle avait déjà remarqué que la figure, que les manières de cet homme s'accordaient mal avec le costume d'Auvergnat qu'il avait endossé et la qualité qu'il se donnait.

Lorsqu'il fut parti :

— Mon ami, dit-elle à son mari, je crois que vous avez bien fait de ne pas manquer au dernier vœu de votre oncle. Savez-vous quel est le dépositaire de son trésor ? Son vieux landau avec lequel il s'enfermait tous les jours, et où, tous les jours, il déposait, sans doute, quelque chose de cette fortune qu'il voulait emporter à l'étranger ; ce landau qu'il n'a pas osé désigner trop clairement dans son testament, dans la crainte d'éveiller la cupidité des gens de l'auberge avant que vous ne fussiez arrivé.

— Mais cet homme qui sort d'ici ?

— Eh ! les séances de votre oncle sous la remise ont eu des témoins, et peut-être son trésor est-il passablement aventuré. Il faut vous hâter.

M^{me} de S... avait effectivement deviné juste.

M. de S... retrouva l'antique voiture à la place à laquelle il l'avait laissée, et transformée en poulailler par l'aubergiste. En décousant la garniture, on découvrit une cachette dans laquelle on trouva, tant en banknotes qu'en or, la somme de un million trois cent mille francs.

Aujourd'hui, cette doyenne des voitures de France a ses invalides au château de M. de S..., qui contemple avec quelque attendrissement les ais vermoulus qui ont si fidèlement conservé la fortune de ses enfants.



VIII

LE PETIT PARISIEN

A l'extrémité du petit parc paternel, il y avait une maison.

Cette maison, elle vaudrait la peine d'une esquisse.

Ah ! MM. les chantres de la chaumière, les enthousiastes des murs vermoulus, des lucarnes béantes, des chaumes noirs et rongés, dont la mousse et les lichens s'épuisent en vain à masquer les crevasses, des tapis de fumier fétide, des flaques d'eau d'un vert brun, de cet ensemble qui ménage une horreur pour chacun de nos sens, votre adoration pittoresque se changerait peut-être, à l'aspect de cette mesure, en un sentiment plus humain.

Ils vivaient onze là dedans : le père, la mère et neuf enfants.



Le père, journalier, fouillant la terre douze heures durant pour le compte de quelque fermier, la mère non moins vaillante à battre et à tordre les nappes et les draps de ceux qui possèdent des nappes et des draps ; les petits ramassant sur les chemins, non pas les miettes du festin du riche, mais les épaves de son fumier, et tout cela recevant pour salaire de cette communauté de onze labeurs quelque chose comme trente sous !

Il est vrai que l'on succombe quelquefois à la tâche.

Ici ce fut la mère qui, la première, lâcha pied.

Les saints martyres que ceux qui se consomment ignorés de celles-là mêmes qui les subissent !

Neuf fois épuiser ses entrailles, neuf fois donner son sang, suer sa vie goutte à goutte, user ses forces pour que ces êtres nés de soi aient du pain, ses yeux à la lueur vacillante de l'oribus pour que leur nudité soit couverte, son cœur en demandant au ciel qu'il les épargne, puis, avant l'heure, s'étendre sur le grabat et mourir entre la misère de la veille et l'oubli du lendemain, et cependant rester calme et résignée !



Dites-moi, quelles récompenses pourraient donc être proportionnées à de tels mérites ?

Le lendemain de la mort de la Hélière —c'était le nom de la bonne femme — ma mère me conduisit chez nos pauvres voisins.

Leur triste intérieur jouissait du privilège de toutes les laideurs d'ici-bas, une tristesse de plus n'en modifiait pas la physionomie.

Des enfants, les plus petits, croquaient des pommes vertes, tout en roulant un sabot monté sur une paire de roues faites avec des joncs tressés, le jouet rustique.

Les aînées des filles remettaient en ordre le ménage ; le père affûtait ses outils sur un grès. Il utilisait la trêve obligatoire pour préparer ses armes.

Les yeux étaient un peu rouges, les joues un peu pâles et marbrées, les rires enfantins manquaient de netteté ; mais, en somme, ce n'était pas le lugubre sillon que la mort laisse où elle a passé.

On est quelquefois sévère pour ce qu'on appelle la sécheresse de cœur des paysans. Ils ne sont pas plus insensibles que le soldat, mais comme lui ils ont mieux à faire qu'à pleurer.

Et puis, après tout, et en dehors de l'implacable domination du moi, la vie, qui est la leur, vaut-elle une larme ?

Ma mère parla peu de celle qui était partie, beaucoup de ceux qui restaient ; elle demanda au père Hélière ce qu'il comptait faire pour soutenir le lourd fardeau qu'il serait seul à porter désormais.

— Aussitôt que j'aurai fagoté le bois Baudry, répondit le bonhomme, je recevrai une dizaine d'écus, avec cela j'irai à Paris, et j'en ramènerai un petit Parisien.

Le petit Parisien est le nom générique par lequel les gens des pays de nourrices désignent les intéressants clients du docteur Brochard.

La singularité de l'expédient bouleversa ma pauvre mère ; elle fit un haut-le-corps sur l'escabeau où elle était assise, et, joignant les mains, elle s'écria :

— Mais vous êtes fou, mon père Hélière ! songer à prendre un nourrisson quand vous avez déjà neuf enfants sur les bras.

— Eh ! ce sera toujours douze francs, Madame, répondit-il, il aura pour lui le lait de la chèvre, les petites le soigneront ; ses quatre écus nourriront toute la triaulée, et nous serons tous contents.

Ma mère épuisa toute son éloquence pour démontrer au bonhomme que son expédient était pis qu'insensé, ce fut en vain : les Percherons sont entêtés. Le père Hélière fagota le bois Baudry, s'en fut à Paris et comme, si imparfaite que soit l'organisation du bureau de nourrices, elle était à cette époque bien autrement vicieuse qu'aujourd'hui, il revint triomphalement avec son petit Parisien dans les bras.

Malheureusement, trois mois ne s'étaient pas écoulés, que l'échafaudage de miches de pain qui reposait sur la tête du petit nourrisson s'écroulait sans laisser de miettes.

La mère, complaisante et facile, qui avait choisi le père Hélière pour doublure, se décidait à oublier désormais qu'elle avait douze francs à lui

envoyer tous les mois.

On écrivit, on fit des recherches : lettres et démarches furent inutiles.

En présence de cet avortement de sa combinaison financière, on conseilla au père Hélière de porter le petit aux Enfants-Trouvés ; un reste d'espérance le soutenait encore, il refusa.

Sur les entrefaites, un de ses propres enfants vint à mourir, un peu de la rougeole, beaucoup de l'épidémie à demeure dans la mesure, la misère ; le père dit à ceux qui le poussaient à se débarrasser de l'intrus :

— Non, je dois le garder ; vous voyez bien que le ciel veut que, lorsque je rentre, je trouve mon compte de gars.

Et le petit Parisien continua de monopoliser le lait de la chèvre, les filles de laver ses langes au ruisseau, et le père de ne point lui marchander le baiser qui, le soir, assaisonnait le souper de pain noir des huit autres.

Puissent les procédés de cette nourrice exceptionnelle racheter, aux yeux de qui de droit, les vilenies de ses collègues.

Cependant ce premier coup de faux ne fut pas le seul que donna la mort dans les rangs du bataillon aux têtes blondes.

Des dix écuelles qui formaient le cercle autour de la terrine dans laquelle fumait la soupe, en moins de quatre ans, il fallut successivement en retrancher cinq.

En friande qu'elle était, la tombe avait pris les plus jeunes ; de son côté, le labeur sérieux avait dispersé les aînés, et lorsque le petit Parisien fut de taille à buissonner son dessert de mûres dans les haies, il se trouva seul pour s'atteler à la charrette aux crottins.

Le père Hélière concentra sur son petit débiteur toute la somme de tendresse jusqu'alors éparpillée.

En revanche, les paysans, les gens du bourg avaient pris celui-ci en singulière aversion.

Né pour les nourrir, l'enfant abandonné avait été nourri par l'un des leurs : ce bouleversement du principe les faisait frissonner ; le malade déjeunait de la sangsue qui avait droit à son sang, cette anomalie indignait leur cupidité ; ils ne lui pardonnaient pas plus sa naissance et la lâche action de sa mère que si chacun d'eux eût eu personnellement à en souffrir.

Peut-être se trouvaient-ils humiliés par la générosité du père Hélière.

Et puis la superstition s'en mêlait.

Ils attribuaient à l'influence de l'intrus la mortalité avait vidé la maison Hélière ; ils l'accusaient d'avoir le mauvais œil.

Il n'en fallait pas tant pour faire de lui la victime, le pâtre des gens du village, jeunes et vieux.

Les hommes le rudoyaient, les femmes lui piaillaient son histoire, et aussitôt qu'il apparaissait sur la route, traînant sa pelle et son petit balai, la tourbe des polissons se ruait sur lui avec ce cri de ralliement : « Voilà le petit Parisien de malheur ! »



Un autre enfant eût puisé dans ces persécutions l'humeur sombre et farouche d'un sauvage ; leur influence sur le nourrisson du père Hélière ne dépassa point la tristesse.

La mélancolie étendit prématurément ses ombres sur cette petite figure que la nature avait arrondie pour le sourire.

L'exubérance de tendresse que Dieu avait mise au cœur de cet innocent empêchait le fiel d'y monter.

Et puis il avait trouvé une amitié pour adoucir l'amertume de sa condition d'ilote.

L'affinité est dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique : une loi impérieuse, irrésistible pousse le malheur vers le malheur.

Il y avait un second paria dans le bourg, un chien.

Chien perdu, chien abandonné, qui le savait ? Peut-être chien hurlant sur une fosse fermée !

Son extérieur peu séduisant — il était boiteux — n'avait tenté personne. Rebuté de tous, n'ayant pas de maître pour le défendre, il était devenu l'objectif ordinaire des gamins s'exerçant dans l'art de ruer les pierres. Les grands s'en mêlaient : ses parties postérieures portaient les traces de trois ou quatre charges de plomb que lui avaient envoyées des chasseurs, histoire de lui saler les reins et de rire, comme ils disaient.

Et il attendait le dénoûment, dormant sur la dure, vivant de ce qu'il recueillait, la nuit, autour de maisons où l'on n'a jamais su ce que c'était que les restes, ayant heureusement pour supplément à son ordinaire les taupes et les mulots.

Les lapins, il n'y fallait pas penser ; les lapins sont agiles, il ne l'était pas.

Ces deux infortunes s'étaient éventées, reconnues, rejointes, aimées.

Avec son admirable instinct, le chien avait été droit au seul être du village qui ne l'eût pas battu.

En sentant cette langue se promener doucement sur son visage, l'enfant n'avait pas eu peur de l'animal hérissé, dépenaillé, efflanqué, qui venait lui apprendre ce que c'était qu'une caresse.

Ces deux infortunes s'étaient reconnues.



Nul intérêt dans leur liaison ; nul autre mobile que celui de se sentir aimé.
Le petit Parisien donnait bien une bribe de son pain à son camarade ;
mais sa part à lui-même était si exiguë, que cette générosité n'était point
corruptrice.

Soit que la vue des étrangers suffît pour le tenir à distance, soit qu'il comprît qu'une semblable démarche compromettrait son jeune ami, le chien n'essaya jamais de pénétrer à sa suite dans la maison Hélière. Il se cachait dans les alentours, se contentant de le rejoindre aussitôt que celui-ci se montrait.

Un jour que le petit Parisien n'avait pas vu apparaître son compagnon, il poussa sa croisière du côté des maisons, auprès desquelles ils ne s'aventuraient ordinairement ni l'un ni l'autre.

Il avait à moitié chargé son petit tombereau, lorsqu'il entendit de grands cris dans la rue du village, lorsqu'au milieu d'une cohue de gamins, hurlant et sabotant, il aperçut celui dont l'absence lui coûtait déjà des soucis, courant effaré et traînant derrière lui un objet insolite qui, à chacun de ses bonds, retentissait avec bruit sur le pavé, tandis que, de toutes parts, une grêle de pierres pleuvait autour du fuyard.

Si faible, si timide que fût l'enfant, il s'élança au-devant de cette multitude.

Le chien, de son côté, l'avait reconnu, et tout en se jetant tantôt à droite, tantôt à gauche pour se débarrasser de l'ignoble casserole qu'on lui avait attachée à la queue, il tendait vers le secours qui lui venait.

Ils allaient se rejoindre ; mais en ce moment une voiture de maître débouchait au grand trot sur la route ; dans un des zigzags de sa course éperdue, le chien donna dans l'attelage, un coup de sabot le fit rouler sous les roues.



Il poussa un aboi lamentable auquel un cri répondit.

Ce cri venait de l'enfant, qui lui aussi, pour arracher son ami à la mort, s'était précipité sous l'équipage.

Le pauvre petit fut relevé grièvement blessé.

On le porta sur le revers du fossé, dont l'eau servit à étancher le sang qui lui inondait la figure.

Lorsqu'il revint à lui ses yeux cherchèrent.

Il vit le corps du chien, inerte, roidi dans la dernière convulsion sur la route, à dix pas de là, et il fondit en larmes.

— Tu l'aimais donc bien, ton chien ? lui demanda le maître de la voiture.

— Comment ne l'aurais-je pas aimé, répondit l'enfant au milieu de ses sanglots, n'était-ce pas un petit Parisien de malheur comme moi ?

Alors un homme vêtu de la livrée du travail fendit les rangs des spectateurs.

C'était le père Hélière.

Il prit l'enfant dans ses bras, il essuya son visage avec le coin de sa blouse le moins souillé de glaise, et, lui donnant un gros baiser :

— Va, dit-il, ta mère a été bien malavisée en te cédant, pour douze francs ; mais ce ne sera pas moi qui me plaindrai du marché.

Et il l'emporta dans sa chaumière.



IX

LES PATÉS DE MELUN

LETTRE A M. ALEXANDRE DUMAS PÈRE.

Mon cher Dumas,

Une phrase de votre si curieux livre, l'Histoire de mes bêtes, a éveillé en moi quelque chose qui ressemble à un remords.

Vous parlez d'un chien que l'on vous a volé. Si indirectement que ce malheur puisse m'être attribué, je ne saurais me dissimuler qu'à vos yeux j'en endosse la responsabilité. Si je n'ai pas été le complice du voleur, j'ai été du moins celui du destin, le caillou fort innocent, mais cordialement, mais légitimement maudit, contre lequel l'infortuné Stop a trébuché, et qui vous a privé, vous de votre camarade de chasse, et lui du meilleur de tous les maîtres.

Aussi ma contrition envers Stop va-t-elle beaucoup plus loin que celle que m'inspire l'ennui que je vous ai causé. Avoir amené le quine des quines à la loterie du sort, avoir eu la chance inespérée qu'un Breton intelligent l'arrachât aux ajoncs qui lui faisaient le métier si dur, pour l'offrir en tribut à Dumas, avoir passé de ses landes dépeuplées à des cantons grouillants de gibier, d'un tireur médiocre peut-être à un des premiers fusils de France, avoir été enfin appelé à vivre la vie heureuse des Valdin, des Cartouche, etc., etc., une existence farcie de cailles, de perdrix, de lièvres, de faisans, émaillée de soupes plantureuses, honorée de l'amitié de Wasili, couronnée par la célébrité que vous avez donnée à d'autres qui ne le valaient pas, et tout cela pour aboutir, par la faute d'un tiers, à une existence misérable et à une fin lugubre, en vérité, c'est bien cruel, et je doute que Stop ait poussé la grandeur d'âme jusqu'à me pardonner à ses derniers moments.

Le hasard m'a fait connaître le triste sort qui fut celui de votre pauvre chien ; laissez-moi vous le dire, mon cher Dumas : le récit me servira de prétexte pour plaider les circonstances atténuantes à mon crime, et j'aurai réparé mes torts envers Stop en prononçant son oraison funèbre.

Je commencerai par vous déclarer, mon cher maître, que je ne prends point au sérieux les dédains que vous affectez pour les mérites de l'espèce canine. Vous vous faites un grief de deux ou trois dentées que vous en avez reçues ! Allons donc ! Il y a longtemps que vous nous avez démontré que vous ne comptiez point celles de vos amis, et j'ai été pendant assez longtemps un témoin de votre vie, pour avoir apprécié l'estime et la considération avec laquelle vous traitez vos chiens.

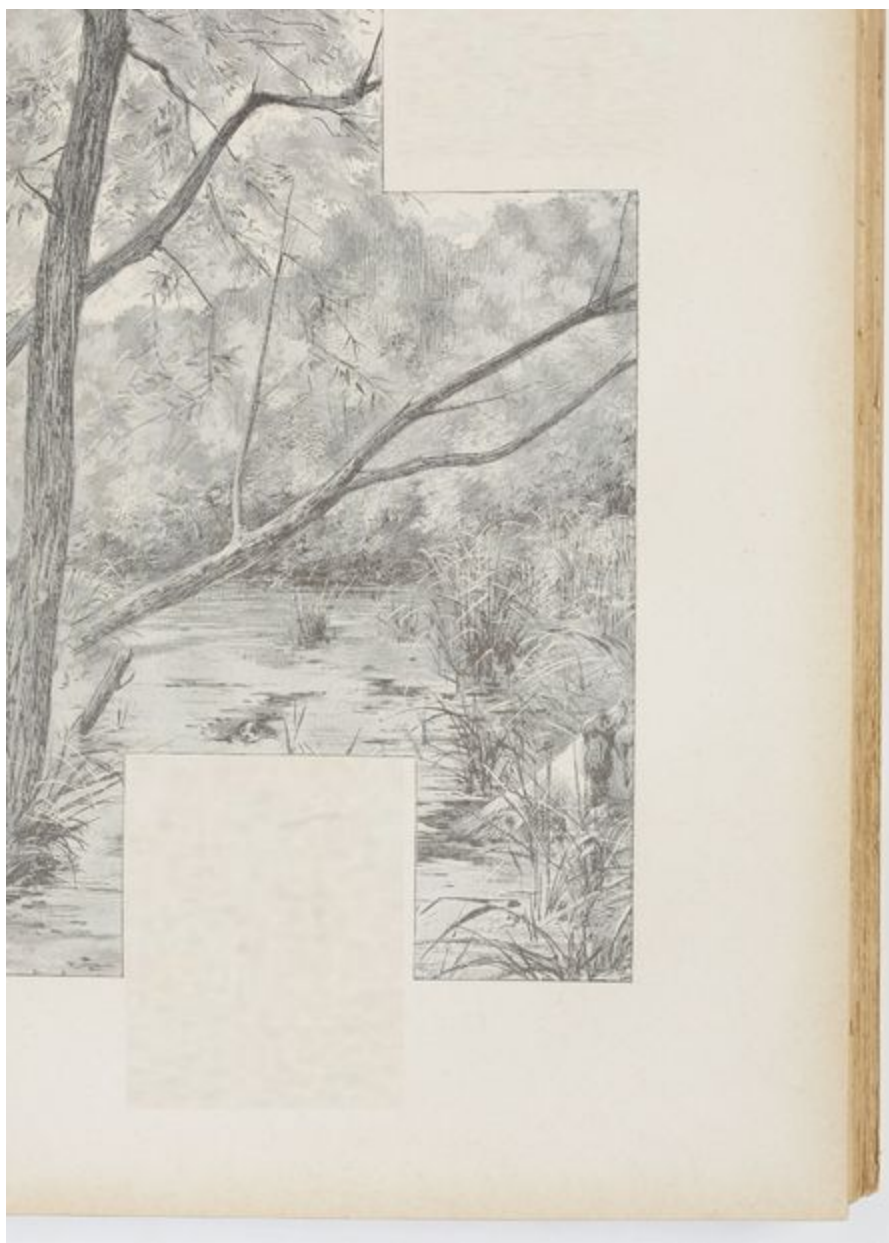
Je soupçonne l'aphorisme de Michelet de n'être venu sous votre plume que pour servir de prétexte à un de ces mots charmants au-dessous desquels votre signature est superflue.

Ce mot a la valeur d'un argument, cependant il ne me semble pas qu'il infirme l'appréciation de Michelet.

Laissons de côté ce que j'appellerai le sentimentalisme du chien, son attachement, sa fidélité à son maître : ce sont là des vertus instinctives, partant banales, dont tout l'honneur revient à la nature, qui nous a donné ce compagnon ; ne parlons pas de cette intelligence, ce n'est pas là que je chercherai ce qui le distingue des autres brutes, ses frères ; ce n'est point là ce qui me semble justifier sa candidature à l'humanité.

Le chien a un caractère, les autres animaux n'ont que des tempéraments.

Prenons le cheval pour exemple : s'il est doux, ce sera plus souvent parce que la lympe dominera dans son sang, parce qu'il sera mou. S'il est méchant, s'il est vicieux, neuf fois sur dix on reconnaîtra que c'est par exubérance de sève, et la dixième en raison d'une tare, d'un défaut de conformation ; il regimbe parce qu'il souffre, il se défend parce que le bât le blesse. En dehors des manifestations de ses appétits et de ses instincts de conservation, jamais il ne traduit une idée préconçue, jamais il n'affirme une individualité, l'un est le décalque exact de l'autre.



Je ne sais si le chien raisonne ; mais je suis certain qu'il compare, puisque, en dehors des prédispositions de son organisme, il manifeste des tendances, des goûts, des répugnances, des prédilections, puisque chez les chiens identiquement doués sous le rapport physique, ces traductions de tentations immatérielles ne sont pas toujours les mêmes.

Sans aucun doute, l'éducation, les facultés d'imitation, comptent pour quelque chose dans la constitution de son humeur ; cependant on ne peut nier qu'il ne sache des choses qu'on ne lui a point apprises, la gaieté, la mélancolie, l'avarice, la jalousie, ce que nous appelons des sentiments, et

jusqu'à leur nuance, jusqu'à leur exagération. Enfin il traduit des penchants dont on ne saurait lui contester l'initiative, ceux qui touchent à l'originalité.

Stop fut un des plus grands originaux que j'aie rencontrés.

Stop était noctambule.

Qu'aimait-il dans la nuit ? les promenades mélancoliques aux bords des grandes nappes brunes, sur lesquelles les rayons de la lune courent avec mille frissons d'argent ? les sérénades hurlées sous les balcons des belles ? l'heure du crime ? je n'en sais rien. — Ce que je puis certifier, c'est que jamais cervelle de chien n'a nourri une passion aussi impatiente de tout frein, que l'était celle-là.

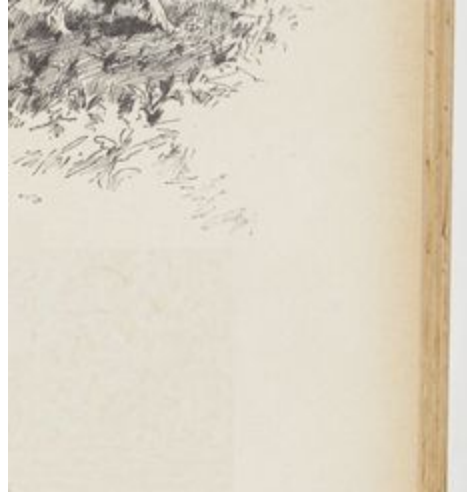
Vous avez certainement oublié, mon cher Dumas, les circonstances dans lesquelles je devins le père nourricier de Stop. Je m'en souviens parce qu'elles furent un des nombreux témoignages de bienveillante amitié que j'ai reçus de vous.

J'habitais à Asnières une maison fort isolée ; votre sollicitude s'inquiétait des dangers que je pouvais y courir ; vous me proposâtes de prendre Stop pour me garder.

Hélas ! il m'eût fallu encore un suisse pour garder Stop.

C'est une réflexion que vous n'aviez pas faite : sans cela j'aurais eu très certainement mon suisse.

Pour moi, je vous l'avoue aujourd'hui, il y avait deux ou trois mois que j'étais sans chien, et je me souciais bien moins du gardien que de l'ami que je ramenait au logis. Je n'ai donc pas besoin de vous dire si l'hospitalité qu'il y reçut fut écossaise. Nous dînâmes tête à tête, Stop parut content de l'ordinaire ; je le conduisis à sa chambre à coucher, l'écurie, dont je fermai soigneusement la porte avec la présomptueuse conviction qu'il ne voudrait plus d'autre domicile que celui où les os de poulets lui arrivaient encore garnis de tant de chair.



Au petit jour, j'étais dans la cour ; la vue de la porte vers laquelle je me dirigeais me fit faire trois pas en arrière. Au beau milieu de cette porte j'apercevais un trou béant, parfaitement semblable à celui qu'eût pratiqué un boulet de 48 en le traversant.

Ma première pensée fut qu'on avait été jusqu'à l'effraction pour me voler Stop ; mais l'inspection des ais de la clôture, les nombreuses traces de griffes et de dents restées dans les bois, me démontrèrent que Stop s'était volé lui-même. Je m'habillai en toute hâte pour aller vous avertir ; dans la rue, une douce surprise m'attendait. En ouvrant la grille, je le trouvai assis sur sa queue, l'air paternel, satisfait de lui, attendant très patiemment et utilisant ses loisirs en se débarbouillant à l'aide de l'éponge de la nature.

J'étais si content de retrouver le fugitif, que je crois l'avoir embrassé.

Le soir une bonne chaîne me répondait de lui, et, pour surcroît de précautions, une formidable barricade était dressée devant la brèche.

La chaîne fut brisée, la barricade démolie.

Je fis l'acquisition de véritables fers de forçat, dont les robustes mailles me semblaient assez solides pour résister aux soubresauts d'un diable qui se verrait assis sous un bénitier. Il en fut exactement de ceux-là comme des autres.

J'avais étudié la façon de procéder de cet abominable réfractaire.

Il tournait sur sa chaîne, il l'enroulait sur elle-même de façon à obtenir, — au prix d'une demi-strangulation sans doute, — une pesée assez puissante pour disjoindre un chaînon. Je fis renforcer cette chaîne d'une enveloppe de fil de fouet, destinée à amortir les secousses ; il modifia son

système, coupa la corde, rompit le fer, et j'en fus pour mes frais d'invention.

Tant que durait le jour, jamais il ne donnait à soupçonner ses appétits dérégles de vagabondage ; couché à mes pieds, il y figurait les emblèmes de la fidélité et de la sagesse ; la grille, ouverte à deux battants, n'avait pas même un seul de ses regards. Aussitôt que l'ombre commençait à tomber, c'était une autre affaire ; il se lamentait, il geignait, il se détirait, il bâillait. Quand huit heures sonnaient, son inquiétude devenait une sorte de rage ; il suffisait qu'une fenêtre, qu'une porte fût entr'ouverte pour qu'il disparût jusqu'au lendemain.

Tenez, mon cher Dumas, un des gouverneurs de la Bastille que vous n'avez pas peu contribué à illustrer, M. de Launay, y eût perdu tout son latin de geôlier.

Le ciel se mit de mon côté ; il ne fut pas plus heureux que je n'avais été.

Un matin Stop rentra avec la patte droite de devant littéralement fendue en deux. Il n'en détala pas moins, il ne sauta pas moins son mur de sept pieds ce jour-là, comme il l'avait sauté la veille.

Le lendemain, nouvelle avanie. Sa cuisse gauche était presque désarticulée par un coup de bâton, salaire légitime de quelque méfait. J'étais désolé de le voir dans ce piteux état : les deux membres qui manquaient à l'appel n'étant point parallèles, il se soutenait encore, mais à la façon des danseurs qui marchent sur la corde, par un miracle d'équilibre souvent compromis, car son intelligence de chenapan n'avait pas été jusqu'à songer au balancier.

Après dîner, un de mes amis voulut jouir de la déconvenue et de la confusion de l'invalidé, et, sans réfléchir combien il était peu généreux d'insulter à son infortune, nous l'amenâmes sur le perron.



— Il est bien désolé, ce pauvre Stop ! lui disait mon ami, il y a grand raout chez M^{me} de la Canichière, et il voudrait bien avoir des béquilles pour y pincer son rigodon ; mais il a abusé de la danse, Stop ; il faut faire son deuil de M^{me} de la Canichière.

Insensible à ses railleries, Stop, sautillant, titubant, descendait les marches ; il alla droit à l'angle du mur, d'un bond en atteignit le faîte, fit cinq ou six pas sur la crête de ce mur pour choisir sa place, et, d'un autre bond, fut dans la rue.

Vous avouerez, mon cher Dumas, que de tels antécédents atténuent singulièrement ma culpabilité. J'allai vous retrouver à Marseille où nous avions à terminer les Louves de Machecoul. Stop, abandonné à la surveillance des domestiques, n'étant plus ramené au logis par la toute-puissante attraction des os de poulet, élargit sans doute le cercle de ses pérégrinations nocturnes ; un matin il ne revint plus.

Au mois de septembre dernier, j'avais pris place dans un compartiment de troisième classe d'un convoi qui devait me conduire à Chartres, où j'allais ouvrir la chasse. Derrière moi, se trouvait un monsieur qui ne cessait de s'extasier sur la vigueur musculaire de mon griffon, le frère de cette

Cartouche à l'aide de laquelle vous avez doté la ville de Naples d'une race de bons chiens d'arrêt qui lui manquait, avec une infinité d'autres superfluités.

— Votre chien est bien bâti, Monsieur, me dit-il ; mais j'en ai possédé un auprès duquel il n'aurait pas brillé.

— Et moi aussi, Monsieur, lui répondis-je.

— Celui-là franchissait un mur de sept pieds sans se gêner, Monsieur.

— Absolument comme le mien.

— C'était un magnifique braque blanc et marron, un vrai Dupuy, Monsieur.

— Comme le mien toujours.

— Ah ! Monsieur, mon pauvre Phanor, je le regretterai toute ma vie !

— Ici commence la différence, le mien se nommait Stop.

— Stop ! dit l'homme, ah ! c'est bien drôle. Figurez-vous qu'un jour il vint à la maison un monsieur qui avait un chien qui répondait à ce nom de Stop ; le monsieur appela son chien et Phanor alla à lui, comme s'il eût été de sa connaissance.

— Bigre ! m'écriai-je, mais comment vous étiez-vous procuré Phanor ?

— Je l'avais acheté dix francs à un gamin qui l'avait trouvé, disait-il.

— En quelle année ?

— En 1858.

— Mais, c'était mon chien ou plutôt le chien de M. Alexandre Dumas, malheureux ! il l'avait mis en pension chez moi.

— Ah ! si j'avais su, s'écria l'homme en se frappant le front, je le lui aurais rendu, et ma fortune était faite.

Phanor et moi nous étions sur les dents.



Je pensais que mon compagnon escomptait, dans son désespoir rétrospectif, votre proverbiale réputation de générosité, et bien que je doutasse qu'elle eût été jusqu'à l'inscrire au grand livre en échange de la restitution du déserteur, je ne cherchai pas à le désabuser ; mais je lui demandai ce que Phanor, — ci-devant Stop, — était devenu.

— Mort assassiné, Monsieur, et pis encore ! Je vais vous raconter son histoire, qui est celle de mon désastre, et vous reconnaîtrez, Monsieur, que si le grand homme eût daigné faire un peu de bruit autour de mon nom, j'étais riche et j'étais célèbre. Je suis pâtissier de mon état. J'étais établi à Melun. J'avais une spécialité de pâtés de lapins sur lesquels je croyais échafauder une fortune ; mais je suis forcé de vous avouer que, malgré leur supériorité, je ne parvenais point à triompher de l'indifférence gastronomique de mes compatriotes. Les trois quarts de mes produits moisissaient dans ma boutique, j'étais à la veille de ma ruine ; je songeai à me retirer à la campagne, et ce fut dans cette intention que je devins propriétaire de Phanor.

« En le ramenant de Paris, je l'avais attaché dans la cour. Au milieu de la nuit, j'entendis du bruit ; je descendis, et j'aperçus mon chien qui avait rompu sa chaîne, et se promenait sur le mur en tenant quelque chose de blanc dans sa gueule ; je l'appelai, il vint à moi. Ce quelque chose c'était un chat, Monsieur, un chat superbe, qu'il venait d'étrangler. Pendant que je considérais sa victime, il s'évadait de nouveau, et le matin il y avait trois chats alignés devant sa niche. Vers midi, mon fournisseur de lapins n'étant pas venu, mon four étant chaud, je ne savais de quelle viande faire pâté, lorsque j'avisai le produit de la chasse de Phanor. Je ne saurais donc m'attribuer toute la gloire d'avoir vaincu un préjugé. Vous le remarquerez, Monsieur, le hasard a toujours sa part dans les découvertes de l'intelligence.

« Mes produits avaient si peu de débit que je ne risquais pas grand'chose à la substitution. Ce jour-là, le rôl brûla chez un notaire de Melun qui posait en baron Brisse dans notre endroit. Il vint en rechignant acheter un de mes pâtés et l'emporta. Je me croyais perdu, et je passai une nuit fort agitée. Au point du jour, le notaire carillonnait à ma porte pour m'accabler non de reproches, mais de félicitations. Amiens, Pithiviers, Chartres, étaient distancés, disait-il. Son enthousiasme fit ma vogue ; à dater de ce jour, les consommateurs affluèrent à ma boutique, je ne suffisais pas.

« Il est bien entendu que je me gardai bien de modifier les éléments qui me valaient mon succès : d'abord parce qu'ils étaient économiques, ensuite parce qu'il n'eût pas été poli d'apprendre à mes clients qu'ils étaient des imbéciles. Phanor et moi nous étions sur les dents. Hélas ! Monsieur, c'était trop beau pour durer. Peu à peu on s'aperçut de la diminution progressive des chats de la ville ; les commères se livraient à un concert de lamentations, bien naturelles dans un pays où l'on a l'habitude de crier

avant qu'on vous écorche. D'un autre côté, mon succès m'avait fait des envieux. Un Auvergnat auquel je vendais mes peaux me trahit. Un jour, non seulement la marchandise, mais Phanor lui-même manqua à l'appel. Le lendemain était la Sainte-Barbe. Malgré mes angoisses, en ma qualité de sergent, je ne pus me dispenser d'assister au banquet des sapeurs-pompiers.

« Un garçon plaça sur mon assiette un ragoût que j'acceptai machinalement ; j'y portai la dent en songeant à autre chose ; c'était une viande grisâtre, coriace, filandreuse dont je ne connaissais pas le goût ; je cherchais quel avait pu en être le propriétaire, lorsqu'en regardant mes voisins, je m'aperçus qu'ils ne mangeaient pas du mets dont on m'avait servi. Lorsque je vis tous les yeux fixés sur moi avec l'expression d'une curiosité railleuse, une terrible idée traversa mon esprit ; je repoussai mon assiette avec horreur, et un éclat de rire général m'apprit que je ne m'étais pas trompé.

« Ils m'avaient appliqué la peine du talion, Monsieur ; je leur avais servi un chat, ils venaient de me faire manger Phanor !

Tel fut, mon cher Dumas, le dénouement de l'existence par trop accidentée du pauvre Stop. Encore une fois, pardonnez-moi d'avoir contribué à l'amener, et consolons-nous en répétant avec le musulman : C'était écrit !

X

LES HIRONDELLES

N'attendez de moi, chers lecteurs, ni fictions romanesques, ni épopées de cours d'assises, ni récits affriolants, rien de ce qui conquiert cent mille lecteurs à un livre.

Je viens vous parler du monde des humbles et des petits, qui commence à l'insecte, et qui s'étend inclusivement jusqu'à l'homme ; je fais pour vous la chronique de ce qui souffre, de ce qui aime, de ce qui passe sans bruit, de ce qui s'efface sans laisser plus de traces que les neiges d'antan dont parle Villon.

Le thème est moins gai, moins intéressant que celui que je trouverais dans les photographies du monde élégant, mais il est encore moins désespérant à mon gré.

J'ai à vous annoncer une nouvelle qui en vaut bien une autre.

Les hirondelles sont arrivées.

Hier, j'ai eu l'honneur de leur ôter mon chapeau sur le pont d'Austerlitz.

Elles étaient quatre, quatre enfants perdues de l'avant-garde, quatre batteuses d'estrade que dévorait la soif des aventures, que le besoin de revoir la vraie patrie, la terre bénie où Dieu a mis le nid, où la créature a créé, poussait en avant des bataillons.

Les passants s'étaient arrêtés, et, penchés sur les parapets, ils contemplaient les voyageuses, ils se les montraient les uns aux autres.

Elles aussi avaient compris qu'elles étaient l'objet de cette émotion populaire ; elles avaient lu dans les regards qui convergeaient sur elles le bienveillant salut de tous ces cœurs ; elles allaient et venaient, décrivant des courbes étroites autour des spectateurs, passant et repassant sous les arches, rasant le fleuve et, de loin en loin, caressant sa surface de leur corset blanc.

Soyez les bienvenues, gentilles messagères des beaux jours, vous que nous aimons autant que ces beaux jours eux-mêmes ; que le ciel soit loué pour avoir illuminé l'hôtellerie à l'heure de votre retour.

Quelle est la voix qui vous a dit qu'il fallait quitter les tièdes contrées de l'hivernage ? que là-bas, dans le Nord, la grande fête du renouveau

n'attendait que vous pour commencer ?

Obéissez-vous comme les astres à des règles fixes, immuables, qui vous chassent périodiquement à travers l'espace ? Est-ce votre admirable instinct qui vous avertit et vous conseille ?

Graves questions, très diversement résolues, sur lesquelles nous insisterions peut-être, si nous ne préférions raconter une historiette dans laquelle un ménage d'hirondelles a joué un rôle lamentable.

C'était à la foire de Chartres au mois de mai 1857.

La place des Épars était devenue la cité de la Bohême ; elle grouillait d'une population de bateleurs, les uns riches, les autres pauvres ; les premiers ayant pignons sur le champ de foire, baraques spacieuses, presque confortables ; les seconds ne possédant, le plus souvent, qu'une toile trouée pour garantir leur public des intempéries de l'atmosphère.

Le plus misérable de ces misérables de la saltimbanquerie avait planté sa tente ou plutôt arrêté sa voiture à l'angle de la chaussée de Bonneval, en arrière du camp de ces nomades, à un endroit si sombre et si désert qu'il était bien rare que les ronflements provocateurs de la peau d'âne décidassent quelques passants à s'aventurer jusqu'à lui.

Tout se paie, tout s'achète, même les places à la foire ; et là, comme partout, les plus mal partagés sont ceux qui auraient besoin de l'être le mieux.

L'établissement, je ne vous le dépeindrai pas ; vous connaissez comme moi cette énorme caisse montée sur des roues, qui est à la fois le véhicule, la salle de spectacle et la maison d'habitation, la coquille de l'escargot perfectionnée à l'usage de l'humanité.

Quant aux habitants de la demeure ambulante, je suis bien forcé de vous en dire quelques mots.

Ils vivaient sept là-dedans, plus que le logis ne comptait de mètres carrés : le père, la mère, quatre enfants et un pensionnaire, un artiste appointé.

Le directeur, il a droit à ce titre, s'appelait le père Vergogne, sa femme la grande Claude, et l'artiste Mange-tout-cru.

De spécialité, ils n'en avaient pas, ou plutôt ils les avaient toutes, cause d'insuccès dans beaucoup de professions.

Dans les villages, on exhibait des monstres, des phénomènes, etc., de la fabrique de la grande Claude, qui cependant n'avait point de brevet ; devant un public plus sceptique, on se bornait à la danse sur la corde raide, aux dislocations, aux exercices de l'hercule du Nord, aux grands assauts de la directrice avec les militaires de la garnison, enfin aux tours de gobelet.



Le père, la mère, les quatre enfants et le pensionnaire suffisaient à tout cela.

On avait longtemps vécu (lisez mangé) tant bien que mal ; puis le vent de misère, qui souffle incessamment sur le monde, avait passé à travers les ais disjoints de la maison de planches ; au dedans on avait grelotté, un peu de froid, beaucoup de faim.

Le cheval n'avait pas résisté au régime, il était mort.

Le père Vergogne et l'hercule Mange-tout-cru s'étaient épuisés à pousser la voiture dans la direction de Chartres, où le directeur espérait refaire sa troupe ; mais, depuis qu'ils y étaient, rien n'avait répondu aux boniments, et, pendant six jours, le noir tuyau de poêle qui sortait du toit de zinc avait jeté moins de fumée qu'il n'en sortait de la pipe de l'unique spectateur arrêté devant la parade.

Lorsque la Claude procédait à la distribution du pain noir qui composait le menu de chaque repas, on se regardait avec des yeux du radeau de la Méduse.

Et dans une vieille caisse à savon, suspendue par des cordes au-dessus du lit du père et de la mère, un enfant se mourait, phtisique avant l'âge, à treize

ans.

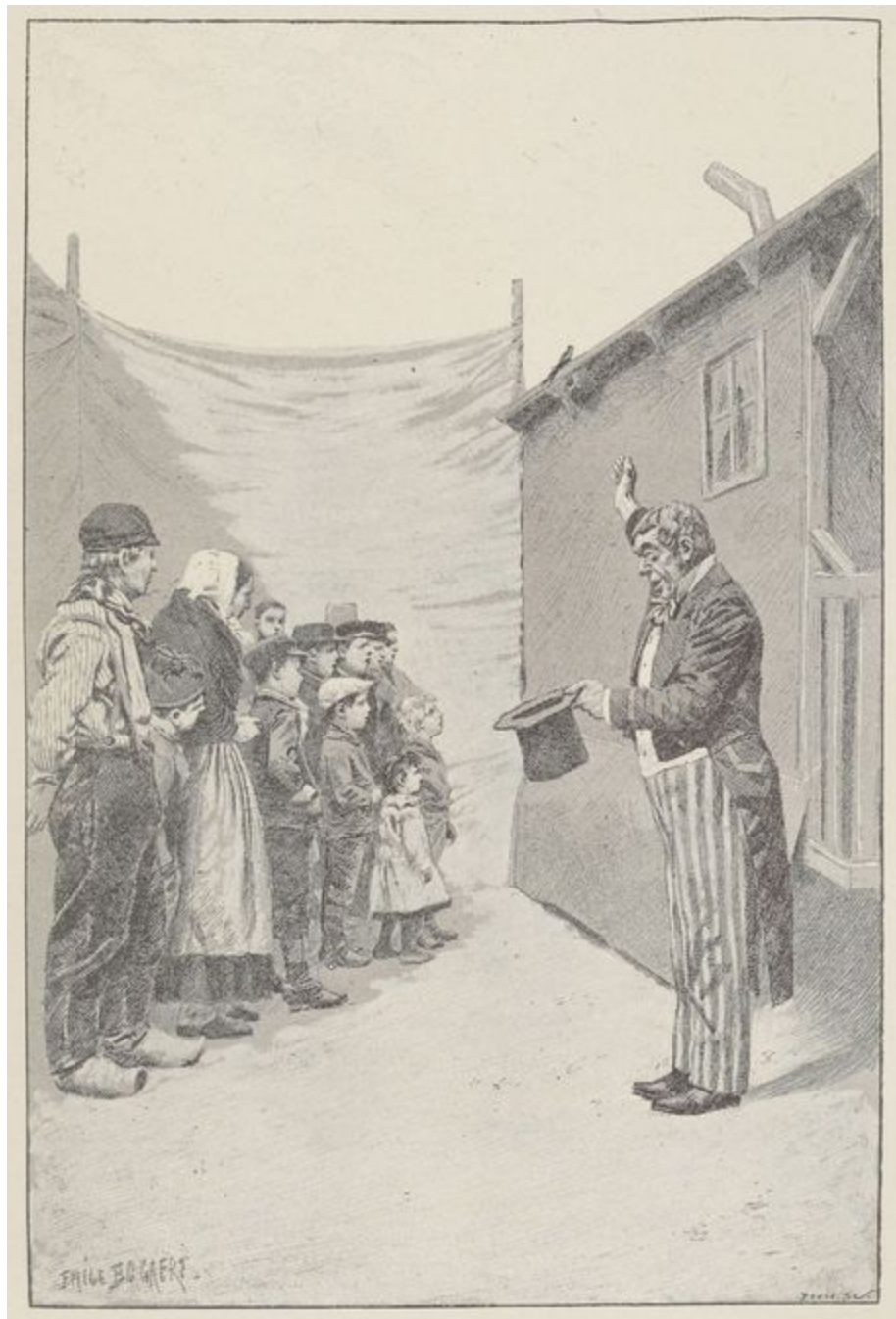
Cette enfant était l'aînée des filles du saltimbanque, Marguerite, ou plutôt la Ragote ; elle était horriblement contrefaite, nouée et doublement bossue.

On l'avait longtemps utilisée en qualité de monstre, dans les parades, comme naine et comme polichinelle-nature ; mais depuis que l'horrible toux qui lui déchirait la poitrine avait causé une émotion menaçante parmi les assistants, on avait dû renoncer à la montrer en public.

Passée à l'état de valeur négative, la Ragote s'en allait au milieu de l'indifférence générale.

Seul, Mange-tout-cru témoignait à Marguerite une affection bizarre chez un homme dont la force physique semblait s'être développée aux dépens de l'intelligence.

La baraque du père Vergogne eut les spectateurs qui jusqu'alors lui avaient manqué.



En sa qualité d'hercule, Mange-tout-cru souffrait plus que ses compagnons de la pénurie à laquelle la troupe était réduite.

Un jour qu'il n'avait fait qu'une bouchée de sa ration, et qu'il soupirait en regardant le petit morceau de pain que la Ragote recevait comme les autres, celle-ci le lui avait présenté.

Mange-tout-cru avait fixé sur elle des yeux étonnés, hagards : qu'un être vivant se privât au profit d'un autre de sa nourriture, cela dépassait ses facultés de conception.

Puis son étonnement était devenu de l'admiration ; une larme, la première, avait roulé sur cette figure épaisse, et depuis lors il avait pris le rôle que la véritable mère avait abdiqué.

Pendant le séjour à Chartres, à l'heure des exercices, l'hercule entrant un jour dans la voiture, afin de s'assurer que sa petite amie n'avait pas besoin de ses soins, la trouva levée et regardant par l'étroite fenêtre avec une attention singulière ; en avançant sa grosse tête, il reconnut dans l'objet qui excitait la curiosité de l'enfant un nid que deux hirondelles achevaient de construire à l'angle du toit de la maison ambulante.

La Ragote prenait tant de plaisir à contempler le va-et-vient des oiseaux, à écouter les petits cris par lesquels ils s'encourageaient mutuellement dans leur admirable travail, qu'elle oubliait son mal, et qu'un mince filet de pourpre avait reparu sur ses joues jaunes et décolorées.

Mange-tout-cru considérait ce tableau avec ébahissement ; il se demandait si ces oiseaux ne seraient pas des messagers envoyés par le ciel pour apporter la santé à la pauvre petite.

On dit que les hirondelles portent bonheur à la maison qu'elles habitent ; ce préjugé fut une fois de plus consacré.

Le bruit du choix étrange que ces oiseaux avaient fait pour leur établissement se répandit dans la ville, chacun voulut s'assurer du fait, et la baraque du père Vergogne eut les spectateurs qui jusqu'alors lui avaient manqué.

Il s'en trouva si bien, qu'il prolongea sa station de plusieurs semaines.

Cette influence de bénédiction s'étendait à la Ragote, qui peut-être distraite par l'intérêt qu'elle portait à ses protégées, peut-être ranimée par la tiédeur de la saison, revenait visiblement à la vie.

Lorsque le père Vergogne jugea que la curiosité chartraine avait jeté sa dernière étincelle, il acheta un nouveau cheval, et annonça à sa troupe qu'on partait le lendemain.

Le saltimbanque ne demandait pas mieux que de conserver ce qui avait été sa poule aux œufs d'or ; il prit quelques précautions pour garantir le nid, dans lequel on entendait les cris de plusieurs petits.

Lorsque la lourde voiture s'ébranla, le père et la mère des oiseaux s'envolèrent effarés, voletant, planant au-dessus de la maison mobile qui

emportait le berceau de leurs enfants ; ils décrivirent autour d'elle des spirales qui allaient en s'agrandissant, s'élevèrent dans les airs, revinrent à plusieurs reprises se poser sur le toit, reprirent un nouvel essor et finirent par ne plus reparaître.

De la lucarne, la Ragote suivait ce manège avec angoisse.

Un cahot qui ébranla le chariot fit tomber un des petits. Elle le vit et s'élança au dehors, pieds nus, à peine vêtue. La pluie tombait à torrents, mais personne ne songea à la retenir ; l'hercule était resté en arrière.

L'enfant dut courir pour rattraper la voiture ; elle y rentra grelottante, mais ne songeant qu'à réchauffer l'oisillon qu'elle serrait contre sa poitrine.

Dans la nuit elle eut un terrible accès de fièvre.

Le lendemain matin, le Rouget, un des frères de la Ragote, dit à une de ses sœurs :

— La bossue pique un crâne somme aujourd'hui ; il est neuf heures, et elle n'a pas bougé.

Ce ne furent ni le père ni la mère, ce fut Mange-tout-cru qui étendit la main dans la caisse à savon.

On le vit devenir d'une pâleur livide, tandis que ses dents s'entrechoquaient.

— Qu'y a-t-il ? demanda la Claude.

Mange-tout-cru ne répondit pas ; il s'était assis sur le seau et avait caché sa tête entre ses mains.

Le père Vergogne, lui écartant les doigts, s'aperçut que le visage de son hercule était baigné de larmes.

On comprit que la Ragote était morte, et tout le monde sortit de la voiture.

Vers midi, comme le saltimbanque cherchait à consoler son pensionnaire qui continuait de pleurer, en lui démontrant que mieux valait la tombe que la misérable existence à laquelle ses infirmités condamnaient la pauvre Ragote, il entendit les piailllements des petites hirondelles.

— Heureusement, ajouta-t-il philosophiquement, le nid est intact ; quand ces petits-là seront crevés, nous en mettrons d'autres, et pour longtemps encore nous avons du pain sur la planche.

Mais l'hercule étendit la main, détacha du toit le frêle édifice, le fit tomber avec les oisillons qu'il contenait encore, et, les écrasant de son large pied, il dit :

— Que m'importe le pain, maintenant qu'elle n'est plus là pour le partager avec moi ?



XI

COMMENT TRÉPASSA LE PÈRE MATHURIN

Nous étions voisins, le père Mathurin et moi.

Nous le sommes toujours, bien qu'il ait échangé les solives enfumées de sa masure contre le plafond mal raboté d'un cercueil de peuplier.

Ici, nous n'avons pas les délicatesses hygiéniques des gens de la ville. Morts et vivants, nous vivons un peu pêle-mêle : les premiers dorment serrés dans le cimetière qui fait suite à la grande place ; les seconds, l'œil réjoui par le tapis de gazon que la pourriture humaine fait verdoyer, boivent le vin du cru du cabaret du Soleil levant qui est en face de l'église.

Je ne prétendrai pas que ceux-ci s'en trouvent mieux : mais qui sait ? le petit bonjour qu'on leur dit en passant, console peut-être ceux-là dans leur trou noir.

Lé jardin de feu le père Mathurin et le mien étaient contigus ; bien que la haie fût mitoyenne, nous avons toujours vécu en bonne intelligence, la nature se chargeant généralement des réparations.

Il y eut bien un grand diable de poirier qui essaya d'apporter quelque trouble dans nos relations ; mais je le déclare à sa honte, il en a toujours été pour ses frais et pour ses peines.

Il n'était dans tout le village que le bedeau d'aussi malicieux que ce poirier-là. Né dans mon plant, l'espace ne lui manquait, ni à droite, ni à gauche, pour détirer ses grands bras gris, quand ils étaient engourdis. Point du tout ; non seulement il avait commencé par dévier notablement de la perpendiculaire, vers laquelle tout arbre honnête doit graviter, mais avec un entêtement qui révèle assez la perfidie de ses intentions, il s'acharnait à étendre ses branches au-dessus d'un carré de choux cavaliers qui étaient l'orgueil du père Mathurin.



Chaque année, lorsque les poires étaient mûres, le père Mathurin m'appelait ; il se redressait, il toisait du haut en bas le poirier malfaisant en clignant un œil, et il me disait :

— Il faudra pourtant l'abattre ; vous le voyez, il mange mes choux.

— C'est vrai, lui répondais-je ; appliquez-lui la peine du talion, père Mathurin : mangez ses poires.

Mon voisin ignorait absolument ce que c'était que la peine du talion ; mais la seconde partie de ma proposition éclaircissait la première.

Il déclarait que le poirier était bien honnête et moi aussi, et il mangeait consciencieusement les poires, qu'il aimait beaucoup.

Il les mangeait cuites. Vous eussiez aussi vainement cherché une dent sur ses gencives que sur ses lèvres.

Je vous ai dit que le père Mathurin se redressait, ce qui vous a donné à penser qu'il était voûté ; j'ai ajouté qu'il n'avait pas de dents ; mais tout

cela-n'est pas un portrait, et, en raison de la conformation toute spéciale et très originale de mon voisin, ce portrait, je vous le dois.

Tel qu'il avait été, le père Mathurin avait sacrifié à une passion ; tel qu'il était à quatre-vingt-onze ans, cette passion survivait aussi âpre, aussi ardente, aussi absolue qu'aux jours de la sève et de la jeunesse.

Vous avez lu, dans Michelet, cette page sublime où il raconte le tête-à-tête dominical du paysan avec sa bien-aimée, la Terre, où sa plume magistrale esquisse les muettes confidences de ces amours étranges dans lesquelles la soif du gain se confond avec une tendresse instinctive, vague, indéfinie, presque immatérielle.

Si j'avais le volume sous la main, je copierais, afin que cette page, vous la relisiez encore : elle photographie tout autrement que je ne saurais le faire les amours du père Mathurin.

Mais je redoute quelque infidélité de ma mémoire : modifier une seule touche d'une œuvre de Michel-Ange est un sacrilège.

La véritable Alma Mater, la nourrice du genre humain, celle de laquelle tout procède, à la quelle tout revient, était donc l'objet qui avait accaparé les battements du cœur de mon voisin. Après avoir été bien longtemps sa maîtresse, elle restait son idole ; maîtresse, idole privilégiées ; jamais elles n'avaient eu à lui reprocher une infidélité.





Si, il leur en avait fait une en 1813. Il est vrai que la rivale qu'il leur donnait s'appelait la France.

Un de ces jours, je vous traduirai peut-être un des récits de cette sombre et grandiose épopée qu'on appelle campagne de France et que me racontait le père Mathurin, dans nos séances devant sa haute cheminée toute

crevassée, en tiers avec une marmite dans laquelle les fameux choux chantaient le chant du cygne, au-dessous d'un vieux fusil, noir et tout tiqueté de taches de mouches, mais qui avait tué des Cosaques et des Prussiens.

Je ne sais quel effet ces confidences produiront sur vous, quand elles auront passé par ma plume ; ce que je puis vous affirmer, c'est qu'en les recevant, j'ai bien des fois senti mes cheveux se hérissier sur ma tête et de grosses larmes couler sur mes joues.

Il est vrai qu'il y a longtemps que j'ai échangé mes bottes contre mes sabots, et qu'avec de telles chaussures le chauvinisme n'est plus trop déplacé.

Vous n'ignorez pas que toute passion excessive apporte à l'organisme une carte à payer.

Le père Mathurin avait tant caressé sa mie à coups de pic et de hoyau, tant creusé, tant fouillé, tant labouré ses entrailles, toujours penché, toujours courbé sur son sein, que la persistance de l'attitude avait eu raison de notre direction native.

La partie supérieure formait avec la partie inférieure de son individu un angle exact de quarante-cinq degrés ; angle inflexible en raison de l'antiquité de la soudure, et dont la chute des reins devenait le sommet.



Quand il marchait devant moi dans le chemin qui conduit aux vignes, je vous assure que cela me procurait une singulière perspective. J'étais toujours tenté de croire que je voyais là une paire de jambes insurgées, qui

avaient détrôné le buste, pour mettre à sa place leur plus proche voisin et camarade et faire de compagnie l'école buissonnière.

Il y avait six ans que, beaucoup par cupidité et un peu par tendresse filiale, les enfants du père Mathurin avaient obtenu de leur père qu'il leur abandonnât ses terres et ses vignes moyennant le paiement d'une petite rente.

Il avait cédé à leurs instances, mais Dieu sait s'il enrageait.

Qu'ils s'attribuassent les fruits de son ex-bien, il le comprenait encore ; mais qu'ils l'empêchassent de piocher cette terre qui si longtemps avait été sienne, cela dépassait son entendement.

Il y voyait un droit qu'il était prêt à défendre par un bon procès.

Ses récriminations avaient été si vives, que les enfants avaient fini par le laisser libre de tourner, de retourner sa vieille amie, à sa guise ; le marché n'en valait pas pis.

Mais cela ne suffisait pas encore à ses ardeurs, il donnait encore par-ci par-là un coup de main aux pièces des voisins, des amis.

Pas gratis, bien entendu : l'un le payait par un nombre de gerbes, l'autre par un quart de vin.

— Du fier pain, du crâne pain que celui qu'on a fait pousser soi-même ! disait le père Mathurin.

Chaque matin, dès l'aube, il passait ses bras dans les bretelles de sa hotte ; il y plaçait ses outils et son dîner de midi, un morceau de pain truffé d'un quartier de fromage.

Et puis, par surcroît, il la lestait de quelques pierres.

— Tant plus c'est lourd, tant plus ça me rajeunit, disait-il.

Le dimanche excepté, on n'a jamais rencontré le père Mathurin sans sa hotte. Je crois qu'il dormait avec, comme M. de Castellane dans son uniforme de maréchal de France.

— Il faudrait pourtant vous reposer, mon pauvre père Mathurin, lui disait-on.

— Me reposer, vous me la baillez belle ; est-ce que je n'aurai pas tout le temps de me reposer quand je serai couché là-bas pour trois mille ans.

Le triste mois d'août de l'année 1867 fut fatal à mon voisin.

La persistance des giboulées avait singulièrement affecté son moral. Il avait tant prêché la diligence aux petits — c'est ainsi qu'il appelait ses enfants quadragénaires — que ceux-ci avaient abattu leurs grains avant

nous autres ; leurs blés, leurs avoines, leurs orges étaient couchés sur les sillons avant que nous eussions même affûté nos faux.

Mais ils n'en avaient pas rentré une seule voiture que la pluie était venue, puis revenue, et cela toujours au moment où ils commençaient à engerber.

En même temps, la chaleur humide de la terre poussait le grain à la germination.

Le père Mathurin s'épuisait à tourner et retourner les épis.

— Cela finira mal, me disait-il ; le choléra, les Prussiens qui se croient de fameux lapins parce qu'ils ont rossé les Autrichiens, l'eau qui vient en août, ce sont des signes ; vous verrez ça, c'est la fin du monde qui nous vient.

Hélas ! pauvre père Mathurin, cela ne devait être que la tienne !

Un jour, le vent d'Est balaya les nuages et nous rendit nos fêtes ; de chauds rayons jetaient leur vernis d'or sur la verdure de la vallée, et de petites vapeurs miroitantes s'élevaient à l'envi, de la plaine, comme les flammes d'un brasier.

C'était l'été qui se raccommodait avec nous.

En sortant de chez moi, je rencontrai le père Mathurin qui allait aux champs.

— Eh bien, lui dis-je, le voilà, ce soleil que nous ne devions plus revoir.



— Laissez-moi donc tranquille, me répondit-il avec humeur, un soleil qui n'éclaire ni ne chauffe.

Je considérai plus attentivement mon voisin, et je m'aperçus qu'il était pâle ; le réseau de petits vaisseaux qui couraient sur son visage tanné et lui donnaient un coloris particulier, avaient pris une teinte livide.

— Père Mathurin, repris-je, vous devriez rentrer chez-vous.

— Oh ! que non pas, je veux aller voir si cela sèche là-haut.

— Eh bien, alors, il faut au moins laisser là votre hotte.

— Ma hotte ! s'écria-t-il, ma hotte ! Qu'est-ce qu'ils diraient les trois minots s'ils me voyaient sans ma hotte ?

Je fis signe à sa femme, et nous marchâmes à côté de lui.

Quand nous fûmes au haut de la montée, il respira avec effort, et il me dit :

— Le raidillon n'était pas dur comme ça autrefois. Décidément je vieillis.

Je pris acte de cet aveu pour le soutenir d'un côté, sa femme en fit autant de l'autre ; celle-ci renouvela ses instances et le supplia de retourner à la maison.

— Puisque nous y v'là, disait le bonhomme, à quoi bon ? Si je suis un brin las, je dormirai sur une gerbe ; il n'y a pas de plume qui vaille un lit comme celui-là ; mais c'est drôle, ajoutait-il en devenant de plus en plus pâle, je reconnais bien les trois minots, mais je ne vois plus mes javelles. Femme, est-ce qu'on nous aurait volés ?

Il nous échappa, et de ce bond de l'animal blessé qui roule plutôt qu'il ne court, il s'élança dans le champ. Cet effort l'avait épuisé, il tomba à genoux ; mais aussitôt, étendant les mains :

— Non, murmura-t-il avec un sourire, elles sont là, je les sens.

En même temps la défaillance augmenta, il s'affaissa, mais lentement, peu à peu, chaque muscle se détendant progressivement et l'un après l'autre, comme un athlète qui lutte jusqu'à ce que le souffle lui manque.

— Courez à la maison, dis-je à la mère Mathurin, demandez du secours, rapportez de l'éther...

Ces mots ranimèrent mon malheureux voisin, que je croyais évanoui, mort peut-être. Sa tête se souleva avec un soubresaut convulsif, une flamme passa dans ses yeux déjà voilés ; ses lèvres décolorées s'agitèrent, d'abord inutilement ; puis une voix à peine perceptible lui revint avec le souffle, qu'il alla chercher au fond de sa poitrine.

— Non, va chez les petits, femme, dis-leur d'amener les deux charrettes, il est sec, bien sec, bon à rentrer, et le grain...

Il essaya vainement d'achever, il ne parvint qu'à murmurer des sons inarticulés ; sa tête se renversa en arrière, ses yeux devinrent fixes entre les paupières béantes, ses doigts crispés écorchèrent une dernière fois cette terre tant aimée, une légère écume parut sur ses lèvres. Le père Mathurin avait vécu.

Comme je revenais du convoi de mon voisin, Célestin Daigneau, le fils aîné du défunt, entra chez moi.

— Vous dont c'est le métier, me dit-il en me tendant un morceau de papier, vous devriez bien me griffonner là-dessus les nom et prénom de feu le père, avec la date de sa naissance et celle de sa mort ; nous voulons mettre tout cela sur sa croix.

Je pris le papier que me tendait Célestin, et j'écrivis :

CI-GIT MATHURIN DAIGNEAU
MORT
AU CHAMP D'HONNEUR.



XII

LE RU DU PRUSSIEN

Un matin, en traversant le village, j'avais aperçu le père Mathurin qui sortait de la messe au milieu d'une demi-douzaine de bonnes femmes.

Le jour était jour ouvrable, et j'avais été d'autant plus étonné que, hors le jour de Pâques, on voyait rarement mon voisin à son banc dans le chœur.

Beaucoup de vignerons lui ressemblent sur ce point : on dirait que le scepticisme pousse, pêle-mêle, avec les grappes, sous les pampres, de l'arbuste que Noé a planté, un peu pour la plus grande gloire de Satan.

Et puis, le père Mathurin était en costume de gala : habit gros bleu à boutons de cuivre, à collet faisant angle aigu au-dessus de l'occiput, à basques courtes, étroites et figurant parfaitement, en raison de l'attitude du bonhomme, la queue d'un poulet qui se décide à passer coq ; gilet jaune à fleurs rouges, trop long sur un pantalon trop court, col empesé et chapeau tromblon, une tenue enfin qui accusait une grande solennité d'intentions chez un homme auquel il suffisait d'une simple blouse neuve pour qu'il se crût le droit de me dire avec complaisance :

— Vous le voyez, un rien me réparé !

Vivement intrigué je le rejoignis sous le porche.

— Ah ! père Mathurin, lui dis-je, voilà une conversion qui fera du bruit dans le village ; je vais aller en complimenter le curé.



Mon voisin haussa les épaules.

— Nous sommes aujourd’hui le 12 septembre, me répondit-il ; et si vous étiez moins neuf dans le pays, vous sauriez que ce jour-là, non seulement le père Mathurin va à la messe, mais qu’il la paie vingt bons sous, entendez-vous bien.

— Ah ! c’est le service de votre père, sans doute, repris-je, en m’excusant d’avoir ravivé un douloureux souvenir.

Un orgueilleux sourire crispa ses lèvres minces.

— Quand pendant soixante ans, on a, du matin au soir, pioché la vigne, on n’a pas eu le temps d’être malfaisant ; quand on n’a pas été malfaisant, on n’a pas besoin de prières. Dieu est juste avant d’être bon. Tenez, je vois bien que vous êtes aussi curieux qu’un écureuil ; venez à la maison, je vous raconterai l’histoire de ma messe, et il ne vous en coûtera qu’une pipe de tabac.

Lorsque nous fûmes tous les deux assis devant la noire cheminée, le père Mathurin prit ma blague que je lui présentais, bourra minutieusement son brûle-gueule renforcé de petites lames de cuivre, l’alluma avec un sarment, et me désignant une image coloriée qui, encadrée de bois noir, figurait à la tête de son lit :

— Regardez-moi cela, me dit-il, entre deux bouffées.

C’était un de ces dessins grossièrement enluminés que les colporteurs vendent dans les campagnes ; il représentait l’empereur à Austerlitz. La coupe des habits des personnages démontrait que l’image était

contemporaine de la grande bataille ; une large tache jaune-brun, qui n'avait respecté que la tête de Napoléon, descendait capricieusement du milieu jusqu'à la partie inférieure du papier, enlevant les couleurs et ne laissant subsister que le trait.

— En 1815, continua le père Mathurin, tandis que je procédais à cet examen, lorsque je revins de Waterloo, en passant par la Loire, je trouvai le village occupé par les Prussiens. Vous autres, puissiez-vous avoir la chance de ne jamais connaître la rage que cette vue-là met dans le cœur d'un homme ! Tenez, figurez-vous que l'on fasse violence à la mère de vos enfants ; il n'y a que cela qui pourrait vous donner l'idée de ce qu'on éprouve.



Et puis ils étaient insolents, nos vainqueurs, comme un canard quand il a déplumé le coq. Ceux que nous avons chez nous étaient des soldats. Le château, avec les officiers, n'était pas mieux partagé que nous ne l'étions. Il y avait là une jeune fille qui était alors fraîche et jolie comme la fleur du pêcher, ce qui ne l'empêche pas d'être presque aussi rabougrie que le père Mathurin aujourd'hui. Des officiers français n'eussent pas manqué de lui conter fleurette ; les officiers prussiens s'amusaient autrement ; ils faillirent

la rendre folle : Un jour, en se mettant à table, elle trouva sous sa serviette une douzaine de chauves-souris qui lui jaillirent au visage en s'envolant. C'était une gentillesse du plus jeune et, par conséquent, du plus galant.

Quelques jours après, je relevais le fumier dans ma cour, lorsque je vis entrer l'homme aux chauves-souris. — C'était un bambin, vingt ans à peine, rose et blanc comme une femme, avec un peu de duvet de charbon au coin des lèvres, en guise de moustaches, mais l'air plus hautain et plus insolent que pas un de ses camarades. — Il y avait une insulte pour nous rien que dans la façon dont il traînait son grand sabre à garde de fer. Il tenait à la main un petit bouquet de ces fleurs bleues qui poussent dans le ruisseau, et il paraissait avoir très chaud.

— J'ai soif, me dit-il brutalement, comme un maître qui commande à ses esclaves.

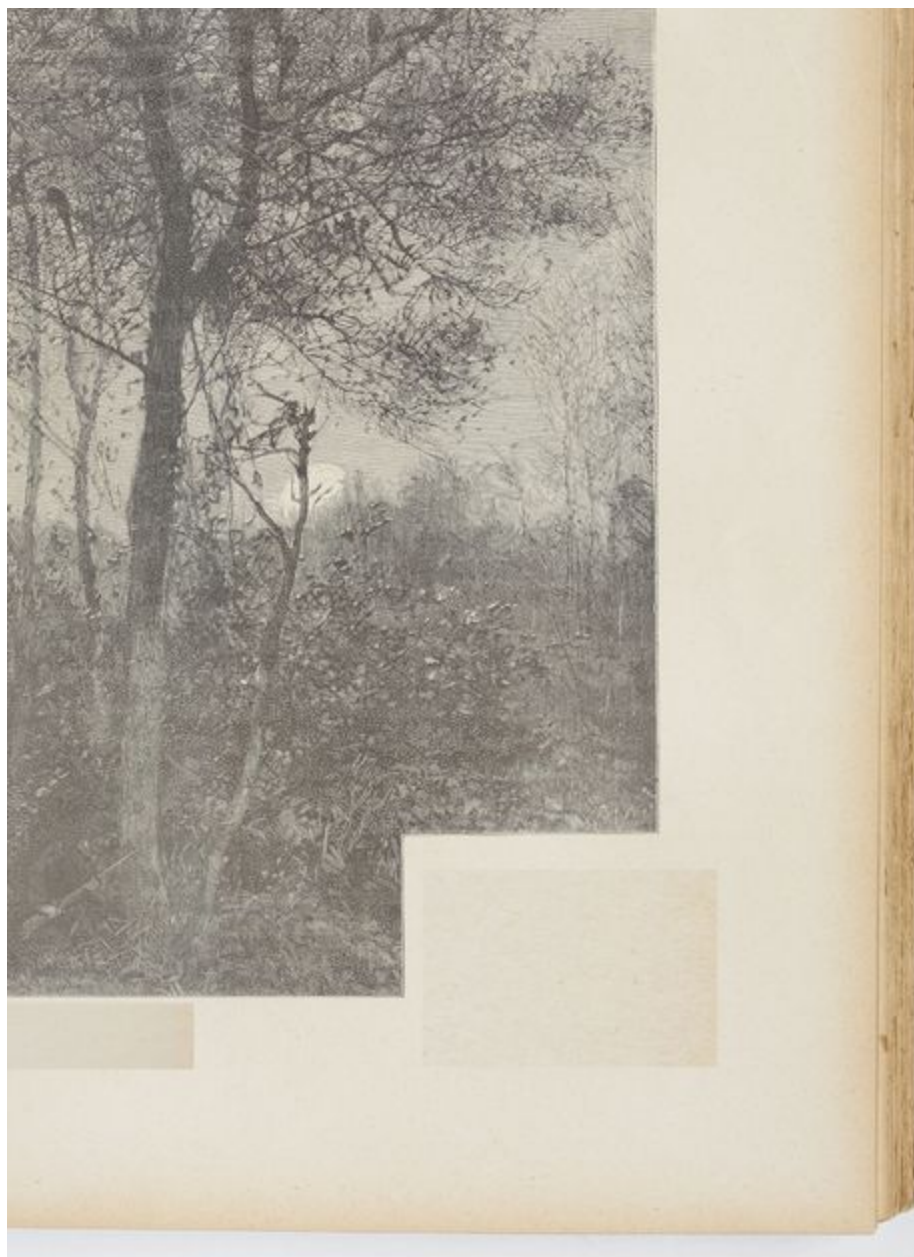
La main me démangeait ; j'avais envie de lui envoyer, d'un revers de pelle, le purin de ma fosse au visage pour le rafraîchir ; mais la femme avait vu ma grimace et elle remontait déjà de la cave avec un pot de mon meilleur vin. Ils entrèrent dans la maison, je les suivis ; je connaissais l'histoire des chauves-souris, et je me méfiais de ce polisson en épaulettes.

Il était assis sur la huche, devant l'image que vous voyez là, et il s'essuyait le front avec son mouchoir. Ma femme remplit un verre et le lui présenta ; il y porta ses lèvres, mais le rejetant aussitôt :

— Pouah ! dit-il, ce vin est aussi mauvais que votre empereur !

Et il lança le reste de son verre dans mon tableau du petit caporal. — Notre adoration de celui-là, c'est encore une chose que vous ne comprendrez jamais, vous autres d'à présent. — Voyez-vous, on aura beau faire, on ne me persuadera pas que c'était un homme comme nous, non. Aussitôt que les tambours annonçaient qu'il allait passer, ça me faisait froid dans les os, je ne respirais plus, et le frisson allait jusque dans mes cheveux ; et puis, tout simple soldat qu'on était, on savait que c'étaient nos baïonnettes qui l'avaient fait si grand, si grand ! et l'on se regardait comme un rayon de sa gloire en un clin d'œil j'avais saisi ma hachette, barré la porte, et j'étais devant le Prussien. Il vit la mort dans mes yeux ; il pâlit et tira son sabre ; mais la femme avait crié, et j'avais oublié les deux soldats que nous logions, et qui dormaient en ce moment sur le foin, dans le grenier. Je ne m'en souvins qu'en les sentant tomber du plafond sur moi, comme deux bombes. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, j'étais désarmé, garrotté, lié à un pommier dans la cour, où devant la

femme, les enfants, les voisins, je reçus vingt-cinq coups de bâton sur les reins et leurs alentours.



Ce fut comme s'il avait insulté mon Dieu. Encore plus
leste que ne l'avait été la femme,



Ah ! mon Dieu, oui, continua le père Mathurin en poussant un soupir qui n'était pas exempt de rancune, l'ancien grenadier du 42^e avait été schlagué par les Prussiens. Tout le reste du jour, je le passai où vous êtes, assis sur une escabelle. Allez, ce n'était pas où ils avaient frappé que je ressentais le plus de mal. Le soir venu, nous nous couchâmes, les Prussiens dans un lit, nous dans l'autre. Quand je vis la femme endormie, je me levai sans bruit, je sortis par la porte de l'étable, que j'avais laissée ouverte ; j'allai à la grange, où mon fusil était caché sous un chevron du toit, et je le chargeai. Je vous assure que si l'officier avait pu me voir, il fût devenu plus pâle encore que le matin. Au moment où je me glissais hors de la cour, j'entendis marcher derrière moi : c'était la femme qui m'avait suivi ; elle tremblait, et j'entendais ses dents claquer.

— Pense aux enfants ! Mathurin, me dit-elle.

— C'est parce que j'y pense que je vais le tuer, lui répondis-je. C'était une crâne femme que celle-là. Elle vit bien que ses sermons seraient perdus ; elle m'embrassa, et elle regagna son lit sans rien dire. Moi, j'allai me coucher dans ma vigne, à l'affût.

Je connaissais les allures de mon gibier.

S'il se montrait si sauvage avec la demoiselle du château, c'était probablement parce qu'une de ses payses l'avait trop bien apprivoisé. Dans le jour, il se donnait des bains de pieds pour ramasser toutes les fleurettes bleues qui poussaient dans le ruisseau ; le soir, il se promenait, au risque de s'enrhumer, pour conter ses plaintes à la lune et aux étoiles. Dix fois, je l'avais vu déboucher du chemin creux, pour descendre dans la vallée à une heure bien plus avancée que celle-là. Le ciel fut pour moi : il n'y avait pas

dix minutes que j'étais à mon poste, que j'entendis le gravois du chemin crier sous le talon d'une botte.

Les buissons de la haie me le cachaient encore, cependant j'étais sûr que c'était lui. Alors, je commençai à trembler.

J'avais envoyé bien des balles à l'ennemi, planté ma baïonnette dans plus d'un cadavre ; mais c'était la première fois que j'allais frapper un homme qui ne pouvait me rendre coup pour coup, mort pour mort ; et cela me produisait un effet que je ne saurais vous rendre. L'idée qu'il pouvait me faire fusiller ne me venait pas ; celle que dans quelques minutes je l'aurais... assassiné me faisait froid. J'avais beau penser à mon empereur, que j'avais à venger deux fois, aux coups que j'avais reçus, je boudais comme un conscrit, et, pendant que je causais ainsi en moi-même, il passa.



Mais il n'eut pas plus tôt disparu dans l'ombre, que je fus pris d'un accès de rage folle, me reprochant ma lâcheté, m'accusant d'avoir mérité la honte que m'avaient infligée les Prussiens, pleurant, me lamentant comme un enfant. Mon trouble était si grand, que je ne l'entendis pas revenir. Il se

dressa tout à coup, comme un fantôme, à cinq pas de moi, dans la vigne où il était entré pour cueillir une grappe. Je vous l'ai dit, Dieu voulait que je me vengeasse : je ramassai mon fusil, et, sans épauler, sans viser, je lâchai la détente. L'écho vibrait encore, que les échelas et les ceps se brisaient sous le corps de l'officier qui s'aplatissait sur la terre avec un bruit sourd et mat, et nous restâmes séparés par un seul sillon, lui mort, moi étranglant d'émotion.

Je ne sais combien de temps je restai là. Je fus rappelé à moi par un faible coup de sifflet, celui des braconniers qui s'avertissent ; je relevai la tête, et j'aperçus, au bord de la vigne, Jean Touchard, un ancien des tringlots, mais un solide pas moins.

D'un bond, je fus sur mes jambes, et j'allai à lui.

— Jean, lui dis-je, j'ai tué le petit lieutenant.

— Fameux ! me répondit-il, mais meilleur encore si c'était le dernier. Tu m'as damé le pion, Mathurin ; moi, je n'ai fait cette nuit qu'un méchant levraut de vingt sous.

— Mais j'ai des enfants, Jean, il faut m'aider à enterrer le cadavre.

— Ça ne sera pas la première fois que j'aurai été de corvée pour serrer ses pareils dans le grand caisson ; compte sur moi, mon homme, et je vas te choisir une si belle muse, pour ta charogne, qu'elle sera elle-même embarrassée pour se retrouver à l'heure du jugement dernier.

Ce Jean Touchard était un gars bien avisé, en vérité. Il commença par entortiller le Prussien avec des herbes sèches, qui devaient boire le sang qu'il aurait répandu dans le trajet ; il le prit par la tête, moi par les pieds, et nous le descendîmes dans la vallée, dans le pré du Moulin-Neuf. Quelque temps auparavant, le meunier avait fait une saignée au ru qui borde le chemin, afin de baigner ses prairies ; le matin même il l'avait fermée, et ses outils étaient restés sur son travail.

Je l'ai trouvé, dit-elle, venez.



D'un coup de pioche, Jean Touchard démolit le batardeau du meunier ; en moins de dix minutes le ruisseau était à sec au-dessous de la saignée. Alors nous creusâmes un grand trou dans son lit, nous y jetâmes le cadavre, avec la terre par-dessus ; la digue fut reconstruite, les dalles de gazon remises à leur place, et le ru recommença de jaser sur les cailloux, sans se soucier de ce qu'on lui avait donné à garder. Moi, j'allai retrouver mon lit. Les Prussiens ronflaient comme des toupies de leur pays ; mais ma femme

ne dormait pas, je vous jure, quand je lui dis tout bas : « Embrasse-moi, il n'y a plus personne pour dire que Mathurin n'est pas un homme. »

Je n'en fus pas moins mis en prison, car la disparition du lieutenant fit du bruit, et, d'après ce qui s'était passé le matin, ce devait être sur moi que se portaient les soupçons. Mais Jean Touchard ne me trahit pas plus que le ruisseau ; le médecin qui me visita déclara que les coups que j'avais reçus avaient dû me mettre dans l'impossibilité de marcher pendant deux ou trois jours ; enfin les deux soldats jurèrent que je n'avais pas quitté mon lit, dans la nuit pendant laquelle on supposait que l'assassinat avait été commis. On me relâcha.

Les étrangers évacuèrent le pays ; il était temps, tout le monde commençait à les regarder des mêmes yeux que moi. Je ne pensais plus au Prussien : Morte la bête, mort le venin. Cependant, je vous l'avoue, je faisais un petit détour pour ne point passer devant l'endroit où il était.

Deux mois après, un soir que j'avais conduit ma jument à la forge, je vis une voiture de poste qui arrivait avec grand bruit de grelots et de coups de fouet. Elle s'arrêta devant l'auberge. On est curieux au village, où l'on a rarement l'occasion de satisfaire sa curiosité : je m'approchai comme les autres, et je vis descendre de la berline une vieille dame en cheveux blancs, vêtue de noir de la tête aux pieds. Elle demanda une chambre et entra, dans la maison, et j'entendis Claudin, le postillon, qui disait aux femmes : « C'est la mère du petit Prussien qui a été démoli. » Vous ne m'avez pas entendu me vanter d'avoir fait ci, d'avoir fait ça ; je puis donc vous le dire, jamais les balles, jamais la mitraille, en grésillant autour de moi, ne m'avaient révolutionné comme cette phrase. Je me sauvai, oubliant la jument chez le maréchal, à telle enseigne, que la femme fut forcée d'aller la chercher. Moi, pour dix pistoles, je ne serais pas rentré dans le bourg.

Mais le guignon était sur moi : la dame séjourna au village, et j'avais beau rester au logis, me tenir aux champs, dans les vignes, presque tous les jours j'apercevais la femme en deuil. N'ayant pu revoir son fils vivant, elle le voulait mort. Elle avait fait offrir, à son de caisse, une grosse somme à qui lui indiquerait où gisait le pauvre corps, et tout le jour elle errait, vraie âme en peine, le cherchant elle-même, questionnant, suppliant tous ceux qu'elle rencontrait, fouillant les buissons, les ajoncs, les fondrières, s'arrêtant tantôt ici, tantôt là-bas pour interroger la terre avec des yeux qui criaient : Es-tu là ? avec des larmes qui devaient attendrir les pierres. Bien des fois, blotti derrière une haie, je l'ai suivie dans ses tours et ses détours ;

mais jamais je n'ai osé la croiser sur le chemin. La guillotine ne m'eût pas empêché de lui dire : C'est moi ! S'il y a un enfer, on doit y souffrir ce que je souffrais alors ; j'avais comme la cathédrale de Chartres sur l'estomac, je ne mangeais plus, je ne dormais plus ; il me semblait qu'on me piochait le cœur. Enfin, à bout de courage, je pris un grand parti : la malheureuse passait sans cesse à côté de l'endroit où était son enfant ; avec deux échalas, je fis Une croix, et, pendant la nuit, j'allai la planter dans le ruisseau, sur la fosse que nous avions creusée, Jean Touchard et moi.

Sous prétexte de bourrer une nouvelle pipe, le père Mathurin se recueillit pendant quelques instants ; ce retour dans le passé lui était évidemment plus pénible qu'il n'osait se l'avouer lui-même.

Le lendemain, reprit-il, je ne fus pas matinal ; je ne mentais pas en disant à Catherine que j'étais malade et que je devais rester au lit. Il était sept heures à peine que l'on frappait à grands coups à la porte. Quelque chose m'avait déjà dit en moi-même qui était là ; je criai à la femme : « N'ouvre pas ! » Mais il était trop tard, elle avait déjà fait tomber le loquet, et je voyais au volet de la porte la tête de la dame, pâle, haletante, avec ses cheveux blancs tout éparpillés autour de son visage.

— Je l'ai trouvé, me dit-elle, venez.

J'étais décidé à refuser, et cependant je me levai ; je n'étais plus mon maître ; une force plus puissante que mon vouloir me poussait et me disait : « Va, tu n'as pas le droit de répondre non, à celle que tu as faite veuve de son enfant. » J'étais bien troublé, et cependant je trouvai mes habits, mes outils sans les chercher ; on eût dit qu'ils venaient à moi. En un instant, j'étais sur ses talons ; elle ne courait pas, et jamais je n'ai vu aller si rapidement ; c'était comme si elle eût glissé sur la pente du coteau. Quand nous fûmes arrivés, elle me montra ma croix d'échalas.

— Vous le voyez, il est là, me dit-elle ; rendez-le-moi, hâtez-vous ! Et elle me tendait une bourse que je ne pris pas.

Chemin faisant, l'idée m'était venue que je ne supporterais pas la vue du cadavre devant la mère ; je lui montrai les bords du ruisseau hérissé de glaçons, et je lui répondis que c'était impossible.

— Vous serez donc plus cruel que le meurtrier lui-même, s'écria-t-elle, car c'est lui qui aura eu pitié de ma douleur.

En même temps elle m'arrachait la pioche des mains, elle entra dans l'eau gelée, et du lourd outil elle essayait de gratter la terre.

Je n'hésitai plus ; je fis ce qu'avait fait Jean Touchard, j'ouvris le barrage. Une seconde fois, le ruisseau fut à sec, et je commençai à creuser. Je n'avais pas besoin de fouiller bien avant. L'eau avait délayé et enlevé une partie de la terre que nous avions remuée ; il ne restait que trois ou quatre pouces de gravier sur le corps. J'avais à peine donné une douzaine de coups de pelle que nous vîmes apparaître un lambeau d'uniforme. Elle haletait, me disant : « Allez, mais allez donc, » et, accroupie à côté de moi, elle égratignait, elle arrachait la terre, les cailloux avec une sorte de rage ; j'entendais son râle, rauque comme le soufflet de la forge.

Ce fut elle qui mit la tête du cadavre à découvert, et cette face, qui à tous autres eût fait horreur, elle la couvrait de baisers en l'appelant des noms les plus doux. Il faut que j'aie l'âme chevillée au corps pour avoir résisté ce que j'éprouvai dans ce moment-là ; à qui m'eût traité comme j'avais traité le Prussien, j'eusse crié merci : Au moment où elle se relevait pour m'aider à tirer le corps de sa bauge, à moitié fou je me laissai tomber à genoux devant elle, et, joignant les mains, je lui dis f « Pardonnez-moi ! » Elle me regarda avec de grands yeux fixes, hagards, fit un pas en arrière, en jetant un grand cri, et se renversa, évanouie.

Le surlendemain, elle partait pour son pays, avec le corps de son fils dans un cercueil de plomb.

Tout cela m'avait laissé une doutance sur la légitimité de mon droit ; en me vengeant du lieutenant, comme c'était mon devoir, j'avais du même coup frappé une vieille femme bien innocente. C'est pour cela que tous les ans, le 12 septembre, je vais prier pour l'âme de celui qui m'avait insulté.

Voyez-vous, ajouta le père Mathurin en manière de péroration et en secouant les cendres de sa pipe contre un des hauts chenets de fer, les ennemis, ça ne devrait jamais avoir de mère !



XIII

LOUIS XIV ET LA VALLIÈRE

J'ai pu vérifier, l'autre printemps, que l'amour maternel n'était pas seul à inspirer une intrépidité touchant à l'héroïsme à des oiseaux désarmés et des plus timides. Peu de gens se doutent que le mâle de la perdrix trouve à l'occasion autant d'intrépidité, autant d'audace que sa femelle ; nous ne nierons pas que la passion qui lui insuffle ce mépris du danger ne soit moins pure, moins noble que celle qui commande au dévouement de sa compagne, puisque c'est tout simplement la jalousie ; mais l'effacement du souci de la conservation auquel peut arriver ce coq, qu'il suffirait d'un coup de pied de son adversaire pour exterminer, n'en est pas moins fort curieux. Je vous demande donc la permission de vous raconter mon historiette ; elle aura encore le mérite de vous démontrer, une fois de plus, la probabilité de déceptions désobligeantes, lorsque nous nous avisons d'arracher les animaux sauvages à leur indépendance sous le prétexte de les apprivoiser.

Dans une couvée de perdrix, mise à découvert l'année dernière par la fauchaison d'une prairie artificielle, il s'en trouva une beaucoup plus petite, plus chétive que les autres, représentant visiblement ce que dans notre langage rustique nous appelons le « culot » ou le « bezot ». Suivant la tradition, qui des bêtes a passé chez les hommes, sa faiblesse inspirait à ses frères un tout autre sentiment que celui de la pitié ; elle était le souffredouleur de la petite bande ; non seulement ses frères la maltrahaient quand elle essayait d'avoir sa part des œufs de fourmis, mais ils la poursuivaient avec un acharnement incroyable, la frappant de préférence à la tête ; bientôt son crâne fut absolument déplumé, et, m'apercevant aussi qu'elle boitait, je l'enlevai du parquet et je l'installai dans ma chambre.

Il faut croire que l'instinct des oiseaux ne s'étend pas jusqu'à la prescience anticipée des sexes, car, bien que ces perdreaux ne fussent pas encore maillés, je reconnus une femelle dans cet objet de l'aversion de ses camarades et futurs époux, parmi lesquels il me semblait que les mâles seraient en énorme majorité. En raison de sa physionomie souffreteuse, de ses attitudes modestes et craintives, et aussi de sa claudication... agréable, je

la baptisai M^{lle} de La Vallière, et nous commençâmes, M^{lle} de La Vallière et moi, à vivre dans une complète intimité.

Mes bienfaits ne tombèrent point sur une terre ingrate : ma petite perdrix se montra tout de suite reconnaissante. Mon Dieu ! elle ne m'ouvrit point son porte-monnaie, elle ne m'offrit pas de me recommander auprès des puissances : elle me témoigna cette familiarité presque tendre qui, vu la façon dont nous traitons ses semblables, est bien le plus éclatant témoignage de gratitude que puisse fournir un oiseau.

Au bout de deux jours, elle picorait dans ma main ; après quinze, elle sautait d'elle-même sur mes genoux, y restait perchée, ou bien, se glissant entre ma veste et mon gilet, elle y faisait la sieste en regrettant probablement de ne pas s'y poudrer.

Elle devint adulte sans qu'aucun changement se manifestât dans ses habitudes ; accourant toujours à moi aussitôt qu'elle m'entendait, ne se dérobant jamais quand j'essayais de la saisir et béquetant placidement les petits morceaux de pain que j'étais sur mon bureau.

Le reste de la famille avait grandi comme elle, et la mue justifia complètement mes présomptions. Sur ces dix perdreaux, neuf étaient des mâles, et M^{lle} de La Vallière y représentait seule le sexe charmant. Pendant une absence que je fis, on l'avait replacée dans le parquet ; quand mon élève me revit, elle me reconnut tout de suite, elle vint à moi et voleta sur mon bras. Le reste de la tribu était dans un état de conflagration indescriptible ; on se battait dans cette volière comme si ses hôtes eussent obéi à un mot d'ordre ; aussitôt qu'un combat singulier s'engageait, les camarades accouraient à la rescousse et, ne se piquant nullement de générosité, se mettaient deux ou trois pour accabler un de leurs frères.



M^{lle} de La Vallière, momentanément transformée en belle Hélène, recevait elle-même quelques horions dans les batailles dont nécessairement elle devait être le prix. La situation pouvait d'autant-moins se prolonger que j'allais changer de domicile. Je pensai un instant à la dénouer en mettant la majorité de ces coqs en liberté, mais je réfléchis que l'invasion de ces turbulents personnages allait porter le trouble dans les ménages réguliers des alentours : je les donnai, ne me réservant que M^{lle} de la Vallière et deux mâles, dont l'un était engagé comme doublure.

Dans ma nouvelle demeure, je trouvai un immense parquet aménagé pour les faisans ; j'y installai le couple dans l'espoir qu'avec l'espace dont il disposait, le placage de gazon dont je l'avais embelli, il allait se mettre à l'œuvre, reproduire et se multiplier dans une captivité aussi mitigée que l'était la sienne. J'avais nécessairement appelé Louis XIV l'époux que j'avais donné à M^{lle} de La Vallière. Vous m'accuserez peut-être d'irrévérence, mais alors je vous ferai remarquer que tout autre vocable eût été outrageant pour la mémoire de la douce et pieuse sœur Louise de la Miséricorde, dont j'avais déjà volé le nom.

Dès le "lendemain, mon Louis XIV témoignait à la fois et de sa vaillance et de son odieux caractère. D'aussi loin qu'il apercevait quelqu'un, il accourait avec l'incroyable rapidité dévolue à son espèce et, dressé devant son grillage, se campant résolument devant l'importun, il prenait une attitude menaçante qui devenait un assaut dans les règles si on s'avisait de pénétrer dans son palais.

Au bout de huit jours, la fille qui portait à manger au ménage refusa nettement de rentrer dans le parquet ; elle me montra ses mains, qui étaient littéralement criblées de coups de bec. Je me figurai en imposera ce gallinacé par ma majesté masculine, mais Louis XIV me traita comme un simple ambassadeur de la République de Venise. J'avais à peine posé un pied dans la volière que son hôte irascible piochait dans mon soulier avec acharnement ; de plus en plus audacieux, l'enragé me sauta aux mains et à la figure ; c'était en vain que je m'efforçais de l'écarter avec une petite baguette dont je m'étais muni ; nullement intimidé, il revenait sans cesse à la charge et, dût ma réputation de chasseur en être compromise, je dois avouer que je fus réduit à battre en retraite devant une misérable perdrix.

Aux champs.



Il est vrai que je pris ma revanche sur mes semblables, comme l'exige la tradition. Il ne me vint pas un visiteur sans que je l'engageasse

insidieusement à présenter ses hommages au couple royal ; et j'avais pour consolation de voir se renouveler sur autrui la déroute que j'avais subie.

Cependant, la douce La Vallière songeait à obéir au grand mot d'ordre du Créateur ; d'une fenêtre de l'étage dominant le parquet, je reconnus qu'elle avait creusé dans un angle une faible excavation dans laquelle elle avait déjà déposé deux œufs. Malheureusement, je découvris aussi de mon observatoire que mon coq était aussi égoïste qu'il était jaloux. Il supportait avec une visible impatience ces préludes des soins maternels qui allaient déranger ses habitudes ; lorsque sa compagne allait à son nid, il la harcelait jusqu'à ce qu'il l'eût forcée à quitter la place, allant quelquefois jusqu'à la battre.

C'en était, trop. Je songeai tout de suite à la doublure que je lui avais ménagée, et je réalisai le complot machiavélique que mon cher et illustre maître Alexandre Dumas prête à Fouquet et à Aramis, devenu M^{gr} de Vannes : je me décidai à substituer au titulaire son frère jumeau. — Il manquait à mon plagiat que je n'avais pas songé à intituler celui-ci le Masque de Fer. — Il prit la place du premier dans le parquet et dans le cœur de M^{lle} de La Vallière, et le tyran fut relégué dans une volière distante de l'autre d'une vingtaine de mètres.

Je doute fort que la fureur du Roi-Soleil — du vrai — si l'intervention de d'Artagnan n'eût pas fait échouer le complot susdit, eût été plus grande que la rage qui semblait consumer l'époux dépossédé. Pendant les cinq à six jours que dura son isolement, du matin au soir, dédaignant ses aliments, il ne cessa pas un instant d'aller et de venir devant le panneau de sa cage qui faisait face à l'autre parquet, s'élançant sur la clôture comme s'il était décidé à la trouer ou à mourir.

Un jour, en allant renouveler son eau, on ne ferma pas assez lestement la porte, il se glissa dans l'entrebâillement et prit son vol ; il ne songea pas à assurer sa liberté reconquise ; il piqua droit sur le parquet où se prélassait l'usurpateur et donna dans le grillage avec une telle violence qu'il tomba presque inanimé sur le gazon.

De plus de trente pas j'avais entendu le heurt et j'étais accouru ; je le relevai ; des gouttes de sang perlaient sur les plumes du crâne ; sa tête oscillait à droite et à gauche, il ouvrait le bec avec effort ; mais ces affres de la mort n'avaient point amorti son humeur belliqueuse, il essayait encore de me piquer les doigts, pendant que je lui donnais des soins ; ils furent

inutiles, le crâne était brisé, et un quart d'heure après, le pauvre Louis XIV était mort.

J'incline à croire que la faute de goût que j'avais commise en affublant mes pensionnaires de ces noms illustres leur porta malheur, car son rival et successeur eut une fin également misérable. Étant allé à Paris, j'avais recommandé à un peintre de donner une couche au parquet. Soit excès de zèle, soit que tout simplement il voulût grossir la besogne, au lieu de s'en tenir aux montants, l'ouvrier badigeonna le grillage dans son entier ; quand je rentrai, je trouvais mes perdrix absolument teintes en vert, et de plus, très compromises. Non seulement dans leurs allées et venues perpétuelles elles s'étaient frottées contre ces fils de fer, mais, à la peinture dont leurs becs étaient souillés, il était clair qu'elles les avaient becquetés.

Le risque de l'empoisonnement m'effraya pour la pauvre La Vallière. Elle fut nettoyée avec de l'eau de savon, rincée avec de l'esprit-de-vin, sans qu'on réussît à la débarrasser complètement de son uniforme russe. Quant au coq, dont on avait tardé à s'occuper, il passa de vie à trépas dès le lendemain. M^{lle} de La Vallière était veuve de ses deux maris !

Je m'imaginai que je la consolerais en lui restituant ses anciens privilèges ; elle revint habiter ma chambre, mais je ne tardai pas à m'apercevoir que, si flatteuse que fût cette communauté, elle lui était devenue profondément indifférente. La jolie chanson de Musette me revenait à la mémoire et je me disais que, si j'étais encore moi, certainement ma perdrix n'était plus elle. Elle restait des quarts d'heure, le cou replié, les plumes ébouriffées, songeant peut-être à l'heure des nids qui ne sonnerait plus pour elle ; si elle se perchait sur mon bureau, je la voyais regarder cette plaine verdoyante qui s'étend jusqu'à l'horizon, rêvant peut-être des bonheurs qui devaient s'abriter sous ces chaumes naissants.

J'en arrivai à me demander s'il était bien digne d'une créature de sevrer ce pauvre être des joies de la maternité, la seule compensation que la nature ait accordée à l'humilité de son existence ; s'il n'était pas absolument inhumain de la dépouiller, pour la satisfaction d'un caprice, de ce premier de tous les biens, qui est la liberté.

Sur ces réflexions, j'enveloppai M^{lle} de La Vallière d'un mouchoir, je mis ce mouchoir dans ma poche, et je sortis. La route côtoyait une longue muraille encadrant la partie de la forêt de Marly qui est en culture ; ce mur avait plusieurs brèches provisoirement fermées par des treillages ; par une de ces baies, je découvris un beau champ de blé ; alors, prenant ma perdrix,

je la lançai dans l'enceinte. Son vol fut court ; elle tomba à une trentaine de pas et resta immobile, comme interdite, effrayée de cette indépendance inconnue qui s'ouvrait si brusquement devant elle. Cependant, elle fit entendre un cri timide, et aussitôt, à l'extrémité du champ, un « pirhouit » énergique lui répondit ; ses hésitations s'évanouirent : allongeant le cou, le bec en avant, elle se glissa sous la verdure. Je pus suivre sa marche jusqu'au milieu de la pièce, aux frissons que je voyais passer sous les pointes de l'herbe ; puis tout restant immobile et les « pirhouit » ayant cessé, j'en conclus que la réunion était opérée et que ma veuve convolait en troisièmes noces en ce moment. Elle ne s'était pas même retournée pour jeter un dernier regard à son ancien ami, mais je ne songeai pas à taxer l'oiseau d'ingratitude ; est-ce qu'on doit de la reconnaissance à celui qui vous restitue le bien qu'il vous a volé ?

Cet automne, si M. le président de la République venait à tuer une perdrix verte dans ses tirés de Marly, il n'aurait pas lieu de s'en étonner et d'en référer à Messieurs de l'Académie des Sciences pour déterminer l'origine de cette coloration anormale ; l'oiseau qui aura eu l'honneur de tomber sous le plomb présidentiel sera tout simplement M^{lle} de La Vallière, déguisée en perruche, par un barbouilleur mal avisé. Après tout, elle ne sera pas à plaindre ; ce dénouement ne vaut-il pas mieux que le lugubre abandon par lequel se termina la carrière de son illustre homonyme !



XIV

L'ÉPOPÉE D'UN PETIT COQ

Le goût des oiseaux de basse-cour a pris un développement considérable. Ce goût, nous avouerons humblement que nous le partageons, non pas au profit du high-life des volailles, l'aristocratie de l'espèce nous touche peu ; notre souci de la pureté de la race est des plus médiocres. Jadis, nous avons bien essayé de maintenir celle-ci chez nos pensionnaires, mais ce soin présentait tant de difficultés, il nous condamnait à une telle vigilance, il nous contraignait à une si désobligeante tyrannie vis-à-vis de pauvres diables de volatiles dont les déceptions nous fendaient le cœur, que nous avons bien vite abdiqué ce rôle, la vocation de l'emploi nous manquant, et nous avons substitué la liberté la plus large à cet odieux régime de l'esclavage, nous contentant de fermer les yeux si, par hasard, elle allait jusqu'à la licence.

Cet affranchissement modifia la physionomie de notre petit peuple ; une variété, en somme très pittoresque, avait remplacé l'uniformité de la tenue. Évidemment, il fallait renoncer à conquérir quelques palmes aux concours du Palais de l'Industrie ; mais cette gloire avait assez de compensation pour me permettre d'abdiquer des ambitions autrefois caressées. J'aime les poules pour le mouvement, pour la vie qu'elles représentent, pour l'animation qu'elles maintiennent aux alentours de la demeure, pour leurs mœurs honnêtes, pour leurs vertus que j'ai célébrées ailleurs, et aussi pour leurs œufs frais. Le libéralisme de la constitution que je leur avais octroyée me faisait jouir largement de tout cela ; je ne pouvais sortir de ma maison sans voir leur troupeau s'attacher à mes pas ; comme un homme d'État qu'entoure la tourbe des solliciteurs, j'étais libre de me figurer que cet acharnement à me servir d'escorte était uniquement inspiré par la reconnaissance des faveurs du passé et que l'espoir d'une nouvelle poignée de grenaille y était absolument étranger.

Les jouissances que je devais à mes poules furent cependant traversées par un accident qui me causa un certain chagrin. Les œufs frais en furent le point de départ. J'avais fini par m'apercevoir qu'ils avaient sensiblement

diminué de volume ; au lieu de ces œufs énormes, à la dégustation desquels je préludais par une extase, mes tributaires ne m'en fournissaient plus que de si petits, qu'ils drelinaient dans le coquetier trop large, comme une dent gâtée dans son alvéole.

A tort ou à raison, je n'hésitai pas à attribuer cet avilissement de mon revenu à l'intervention d'un petit sacripant de coq de l'espèce que M. Lemoine, le grand aviculteur de Crosne, dénomme le coq nain de combat. Ces deux titres, il les justifiait complètement : il n'était pas beaucoup plus gros que le poing ; il n'eût certainement pas hésité à livrer bataille sur les genoux même du Dieu de paix et de miséricorde ; enfin, pour compléter son portrait, je dois ajouter qu'il méritait encore une troisième qualification, que la pudique histoire naturelle s'est sagement abstenue de lui décerner.

Comme tous les vauriens, il était charmant, avec son camail d'un rouge de feu, les traits d'or de ses flancs et son plastron de velours aux irisations métalliques, charmant surtout par sa physionomie fière et mutine et ses allures de matamore. Le tempérament y répondait si bien, qu'après maintes luttes et maintes défaites, les géants de la basse-cour finissaient toujours par baisser pavillon devant le pygmée. Alors, après avoir célébré sa victoire par un cocorico aigrelet, celui-ci ne négligeait jamais de s'en adjuger les profits positifs. Puisque le désintéressement n'existe pas même chez le coq, nous sommes bien autorisés à le considérer comme une chimère.

Encore sous l'influence des maussades réflexions que la décadence de mes œufs m'avait inspirées, j'aperçus mon petit coq qui, la tête et la queue crânement relevées, l'air émoustillé, piaffait et faisait le joli cœur autour de l'unique poule de Brahma qui me restât, la seule dont les produits fissent dans le coquetier honnête figure. Ce spectacle acheva de me mettre de mauvaise humeur ; cependant, ce fut encore avec une certaine douceur que j'essayai de lui faire comprendre le ridicule de ses prétentions ; l'enragé s'obstina si bien que je finis par lui cingler les reins avec la mèche d'un assez gros fouet de chasse que je tenais à la main ; il s'écarta, mais me prouva tout de suite qu'il ne me craignait pas plus que tout autre coq ; revenant immédiatement à la charge, il me sauta sur les épaules et commença à me piocher la nuque à grands coups de bec. Cette fois, je le pris par les pattes, et je lui administrai sur la crête une demi-douzaine de pichenettes. Peine perdue : aussitôt que je l'eus lâché, il revint sur moi avec tant d'acharnement qu'agacé, cédant à un mouvement de colère que j'ai bien regretté depuis, je lui envoyai, non plus un coup de fouet, mais ce fouet

lui-même, qui l'atteignit dans les pattes. Il culbuta, fit de vains efforts pour se relever, et resta sur le ventre, mais toujours intrépide et menaçant.



Une des pattes du pauvre petit diable était brisée au-dessous de l'articulation. Je l'emportai ; je fabriquai des éclisses à l'aide d'un bout de roseau, je les assujettis avec du fil, les consolidai avec une forte couche de collodion et j'installai le pauvre blessé dans un cabinet attenant à ma chambre.

Après quelque temps de réclusion dans un panier clos, je le laissai libre et il commença à se promener dans son réduit et à venir me visiter dans le mien ; mais il paraît que mes aptitudes chirurgicales étaient médiocres, car, bien que la fracture parût soudée, il appuyait difficilement sa patte et marchait en sautillant.

La reconnaissance des soins que je lui avais donnés l'emportait visiblement sur la rancune qu'il devait nourrir contre moi. Il devint promptement un peu plus que familier, et moi, de mon côté, cédant à la terrible influence de la promiscuité, je m'attachai à Lord-Byron, — je l'avais baptisé de ce nom illustre, en raison de son infirmité, — un peu plus qu'il n'était raisonnable.

Il lardait la porté de mon cabinet de coups de bec jusqu'à ce qu'elle s'ouvrît ; après quelques tours dans la pièce, il volait sur mes genoux, mangeait dans ma main quelques grains de blé dont j'avais une petite provision sur ma cheminée, puis bientôt, escaladant l'épaule dont il avait déjà fait la connaissance, de ce poste élevé il répondait aux appels de ses

anciens adversaires par des cris qui me déchiraient le tympan. Son affection pour moi n'avait point atténué son tempérament de bretteur. Lorsqu'il réussissait à se hisser sur l'appui intérieur de l'œil-de-bœuf qui éclairait le cabinet, ses provocations, ses défis aux coqs du dehors, redoublaient de violence ; la tête relevée, les ailes pendantes, les plumes du cou hérissées, il s'évertuait à briser le carreau pour arriver jusqu'à eux. Espérant amortir sa fièvre belliqueuse, je lui donnai une petite poule de son espèce. Je me résignai à avoir dans mon appartement une succursale du poulailler qui, bien qu'en miniature, n'était pas sans désagrément ; rien n'y fit. Lord-Byron avait pris au sérieux son rôle passager de sultan ; sa devise était : « Tout ou rien. » Je me souciais d'autant moins de lui restituer ses anciens privilèges que je venais de recruter quelques poules et avec elles un coq de ferme formidable qui, dès le premier jour, avait mis tous les compétiteurs en déroute.



Un matin, en faisant le ménage, une chambrière, voulant donner de l'air au cabinet qui, à vrai dire, en avait légèrement besoin, s'avisa d'ouvrir l'œil-de-bœuf ; elle n'avait pas le dos tourné que le petit coq avait volé dans la cour et, sans désespérer, engagé la bataille. J'étais dans le jardin, assez loin du théâtre du duel, mais je vis tourbillonner à deux pieds du sol un plumage de pourpre et d'or qui me fit pressentir ce qui se passait ; j'accourus : il était déjà trop tard. Un coup de bec de son terrible ennemi avait fendu le crâne du pauvre Lord-Byron en arrière de la tête ; il gisait à

terre, les ailes étendues, déjà alangui ; des gouttes de sang perlaient une à une sur sa collerette, une écume sanglante frangeait son bec entr'ouvert, les perles marron qui étaient ses yeux devenaient atones ; au moment où je le relevai, il s'allongea dans ma main, ses pattes se raidirent, une sorte de frisson se communiqua à ses plumes, il poussa une espèce de hoquet convulsif et resta inerte. Mon pauvre petit ami avait vécu, et moi j'aurais en ce moment donné tous les gros œufs de la terre pour pouvoir le ressusciter.



XV

CHAUMIÈRES ET CHATEAUX

Un vilain jour du mois de novembre ressemble singulièrement à un premier jour de captivité ; la plaine dépouillée, les bois dégarnis affectent des tons roussâtres qui rappellent assez les murailles d'une prison ; un ciel gris et terne s'abaisse sur nos têtes comme la voûte d'un cachot, et le vent siffle à travers les branches la lamentable complainte qu'on doit entendre derrière les grilles du donjon.

Cette mélancolie de la nature, qui est dans le brin d'herbe flétri et roussi, comme dans ce squelette noirâtre qui représente un grand chêne, on la retrouve dans la physionomie, dans l'attitude des acteurs qui peuplent le paysage.

Calfeutré dans sa limousine, immobile comme une statue de pierre, le berger tourne le dos à cette brise aigre qui fait rage sur nos plateaux ; des vieilles femmes, des petits enfants passent pliés sous le faix d'énormes fagots de branches mortes, glanées dans les bois voisins ; le pauvre qui s'arrête devant la maisonnette grelotte sous les haillons troués qui lui servent de manteau, et l'accent plus sombre, plus âpre de sa prière communique au cœur de celui qu'il invoque d'irrésistibles frissons.

C'est que l'hiver est pour tous ceux-là la grande épreuve : chaque année, il pose devant eux le terrible problème de la vie et de la mort : vivre en souffrant ou mourir en souffrant un peu davantage, voilà l'alternative. Pendant l'été, ils avaient pour eux le soleil et le travail ; pendant l'hiver, l'un des deux leur manquera sûrement et peut-être l'autre.

Au temps jadis, on se consolait des abus en disant : Ah ! si le roi le savait ! Aujourd'hui qu'il n'y a pas moins de trente-six millions de têtes dans le bonnet qui s'appelait la couronne, on a quelques chances pour que les doléances arrivent à destination, et le droit d'espérer que M. Tout-le-Monde, héritier de nos porte-sceptre, ne péchera plus comme nos devanciers, par ignorance. Afin de l'y aider de tout notre pouvoir, nous allons en quelques chiffres faire passer sous ses yeux le budget de ceux que nous désignons à sa sollicitude, et nous serions bien heureux si, frappés de

la modestie du chapitre Recettes, ceux de nos lecteurs auxquels leur situation le permet contribuaient à son équilibre en assurant des travaux à ces braves gens.

Dans la région du Centre, le salaire d'hiver de l'ouvrier terrassier, bûcheron, tâcheron, etc., est généralement de 1 fr. 75 par journée, soit 10 fr. 50 pour six jours, quelquefois moindre, rarement plus élevé. Supposons la famille composée de quatre personnes seulement, sa consommation de six livres de pain, ce qui ne la dote pas d'appétits extraordinaires, nous aurons donc pour les sept jours où elle mange, une dépense chez le boulanger de 9 fr. 22 cent., lesquels laissent un écart de 1 fr. 28 cent., pour pourvoir à l'achat des légumes, de la graisse, du sel, du savon, etc., et de la viande, si vous croyez qu'il soit humain de leur en accorder. Au temps où l'on nourrissait une foule avec cinq pains et sept poissons, il y eût eu moyen de s'arranger ; mais, à l'heure où nous sommes, cela ne va pas tout seul. Cependant, si le champ d'œuvre durci par la gelée repousse l'outil, cette situation déjà sombre devient sinistre ; l'ouvrier, s'il n'a pas réussi à épargner quelques écus sur les travaux de la moisson, se trouve réduit à recourir au crédit auquel le tempérament villageois est ordinairement réfractaire ; il arrive d'un seul coup à l'extrémité suprême de la misère, la faim.

Comme tout en ce monde a sa contre-partie, ce prélude de la saison rigoureuse, si tristement accueilli dans la chaumière, est, pour les châteaux, le signal de plaisirs nouveaux : il marque l'époque des grandes chasses qui servent de prétexte aux rares réunions de ceux qui les habitent.



Maintenant, — et c'est une question que je me suis posée bien des fois, en lisant les remarquables peintures que M. Taine nous a données de la vie en Angleterre, — en France, avons-nous encore des châteaux ?

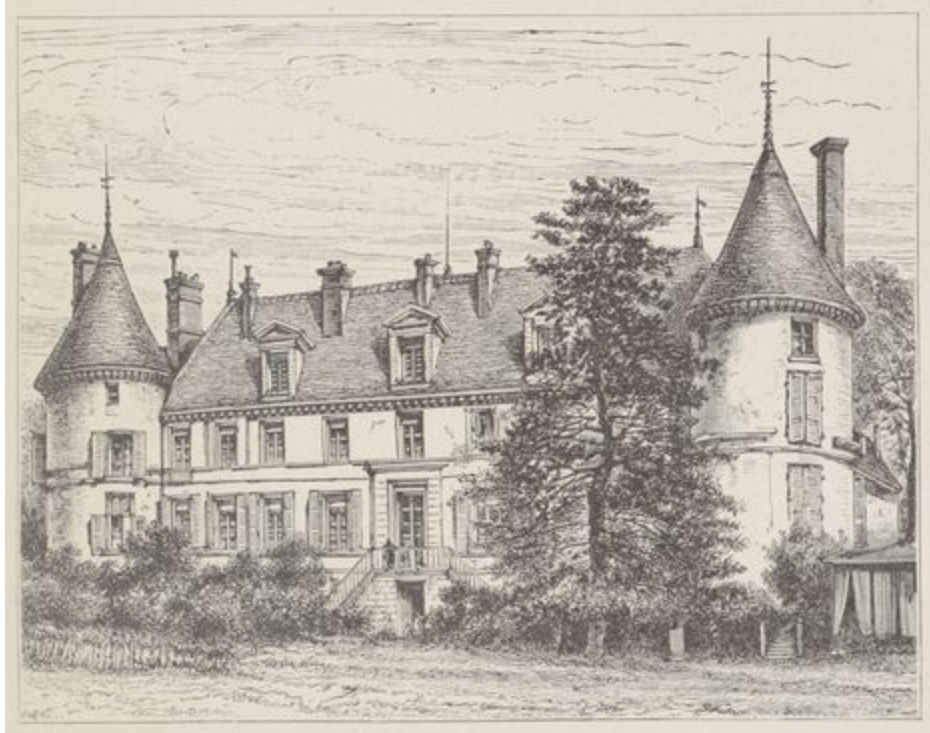
Un statisticien quelque peu versé en topographie départementale n'hésitera pas à vous en citer des centaines ; moi j'hésite encore moins à me prononcer pour la négative. Des maisons bourgeoises plus ou moins gothiques, plus ou moins élégantes, à la bonne heure, je ne dis pas non. Mais ce qui caractérise le château, c'est bien moins l'architecture de ses murailles que le mode d'existence de son propriétaire, c'est-à-dire le luxe,

la grandiose hospitalité du châtelain, sans lesquelles il restera sans doute un édifice plus ou moins remarquable, mais faute desquelles il n'y aura plus de château. Ce n'est pas la coquille qui fait le limaçon, c'est le mollusque.

Je visitais, il y a quelques années, le plus somptueux manoir de la Touraine. Il appartenait alors à un ancien pair de France, dont la fortune plus que modeste était bien peu en rapport avec la magnificence de son habitation. Comme il était aussi un homme de beaucoup d'esprit, il s'en intitulait lui-même et bravement le portier.

La révolution de 1789, commencée aux cris de : Guerre aux châteaux ! n'a pas menti à son programme. Sans doute, elle a laissé debout quelques tourelles, monuments funéraires d'un passé devenu légende, mais elle les frappait bien plus sûrement lorsqu'elle anéantissait, en supprimant avec le droit d'aînesse et les majorats, les fortunes qui, seules, pouvaient vivifier ces donjons.

En 1830 fut moins fatal qu'il ne le semble à ces ruines. Les principes, les traditions de l'aristocratie française la parquent dans deux conditions sociales : l'état militaire, la vie agricole ; elles sont les seules qu'elle puisse embrasser sans déchoir, à ses propres yeux du moins. En lui fermant la première, la haine du régime nouveau la rivaît à la seconde ; confiné dans ses terres, après avoir bâillé pendant quelques mois, en attendant une restauration toujours prédite pour le lendemain, elle se décida à utiliser un peu plus fructueusement les loisirs qui la séparaient encore de ce grand jour, en mettant ses domaines en valeur, et disons-le hautement, elle rendit alors - au pays des services moins brillants peut-être, mais sérieux, aussi sérieux que lorsqu'elle versait son sang pour lui sur les champs de batailles.



Si ces essais dans l'art d'Olivier de Serres ne furent pas toujours couronnés de succès, s'ils prêtèrent à la glose rustique, ils n'en contribuèrent pas moins à battre en brèche l'esprit de routine, si fatal à notre agriculture ; ces nobles cultivateurs et éleveurs prirent une large part à l'introduction du bétail étranger destiné à améliorer nos races indigènes, ainsi qu'à la vulgarisation de l'usage des machines. D'ailleurs, la seule diffusion de leurs revenus sur le lieu même qui les avaient produits y répandait le bien-être et l'aisance. En même temps, rapprochés autant par le besoin d'échanger leurs aspirations politiques que par la nécessité de ne pas rompre le dernier chaînon qui les rattachait au monde, les châtelains se visitèrent, se reçurent davantage ; ils échangèrent des fêtes, des dîners et des parties de chasse qui ne se dénouaient pas, comme aujourd'hui, dans la salle enfumée d'un cabaret borgne de quelque village forestier ; les façades mornes et mélancoliques des vieux manoirs s'illuminèrent comme autrefois, comme autrefois leurs murs retentirent de bruits d'orchestres et de voix joyeuses ; on put croire que les grands jours du château allaient revenir.

Mais cette renaissance fut éphémère comme le sont de nos jours les passions politiques. Le désir bien naturel d'établir les filles et de caser les garçons ramena les nouveaux Jacobites dans la Babylone révolutionnaire, sur le seuil de laquelle ils avaient vainement secoué la poussière de leurs

bottes ; le charme irrésistible de cette grande foire de toutes les vanités, les y retint au moins pendant l'hiver. Or, si les colossales fortunes de l'aristocratie anglaise s'accommodent aisément d'une vie fastueuse en partie double, elle est absolument incompatible avec la modestie de nos apanages nobiliaires. Pour briller à Paris, il fallait renoncer à vivre largement dans son château. On s'y résigna, parce qu'ici chacun connaît à un centime près la fortune de son voisin et que cette constatation officielle est à peu près le seul but de toutes nos prodigalités.



XVI

LA CHARITÉ DANS LES CAMPAGNES

Tandis que le bout de gauche ne veut voir dans la charité qu'un outrage à la dignité humaine, l'extrémité de droite s'enorgueillit peut-être un peu trop haut de la pratiquer. L'état social dans lequel nous naissons a ses charges, comme il a ses bénéfices. Il nous impose l'obligation de nous aider les uns les autres, faute de quoi, il ne serait pas un état social ; cette obligation, il n'y a pas plus lieu d'être fier de l'avoir remplie qu'il ne le serait d'avoir résisté à la tentation de nous approprier ce qui ne nous appartient pas. La charité est donc tout simplement un devoir comme la probité. Quant à celui qui, ayant trébuché, s'indigne contre la main obligeante qui le relève, il fait, à notre avis, un acte d'imbécillité ; car, même sous la forme communaliste, il se produirait toujours des circonstances où nous aurions besoin de l'appui les uns des autres.

Il peut arriver à l'aumône de n'être qu'une formule très imparfaite de la charité. Jeter à un pauvre l'obole que l'on ne ramasserait pas si elle tombait dans la boue, de peur de salir ses gants, n'est pas plus digne de ce titre que l'oraison marmottée par les lèvres ne peut s'appeler une prière. On ne s'élève jusqu'à la charité que par le sacrifice petit où grand. La fillette qui, pour secourir une mère affamée, renonce au ruban de dix sols qu'elle comptait acheter pour tourner la tête de son prétendu, peut s'être montrée plus charitable qu'un millionnaire laissant tomber une poignée d'or dans l'escarcelle de la quêteuse. C'est encore ainsi que, malgré son égoïsme et sa parcimonie, le paysan se place souvent à un rang élevé dans la hiérarchie de la bienfaisance..

Certainement, il n'est pas généreux, au contraire, dur aux autres comme à lui-même ; l'homme jeune et valide qui l'implorera, sous prétexte de chômage, sera toujours mal accueilli et trop heureux s'il s'en tire sans quelque grossière apostrophe ; son usine à lui, le remueur de terre, étant toujours ouverte, il croit plus volontiers à la fainéantise qu'aux crises industrielles, et le suppliant a encore le tort grave à ses yeux d'être un étranger. Le « chercheur de pain » indigène, sera, au contraire, rarement

repoussé par la ménagère, qui est toujours l'aumônière du toit de chaume ; il s'en ira avec sa tartine ; elle sera mince, sans doute, mais le don n'est pas sans se renouveler plusieurs fois dans la même journée et, bien souvent, il est pris sur la part de la famille. En dépit des écriteaux menaçants qui jalonnent les routes de certains départements, la mendicité n'a disparu dans aucun ; l'interdiction n'en a pas moins été singulièrement bienfaisante ; elle en a détruit le caractère pour ainsi dire professionnel, et souvent héréditaire ; elle a effacé la couleur sauvage que cette mendicité affectait au vieux temps et dont nous avons vu les dernières manifestations.

Il y a trente ans, en Beauce, à l'heure où le soleil se couche, où l'immense plaine se teinte de gris, où le troupeau regagne la bergerie en tondant l'herbe du chemin, où le charretier enveloppé de sa limousine ramène son attelée, on voyait poindre sur tous les sentiers qui rayonnent autour de la ferme des groupes de femmes, d'enfants et d'hommes, dont les guenilles ressuscitaient les prodigieuses fantaisies de Callot.

Ils entraient dans la cour avec l'insoucieuse indifférence de gens qui usent d'un droit, saluant à peine leurs hôtes d'un signe de tête, et se dirigeaient d'eux-mêmes vers une grange spécialement réservée pour leur servir de dortoir, où on leur portait du pain, quelquefois de la soupe. Bien que certaines fermes isolées en eussent quelquefois une cinquantaine à héberger, pas un fermier n'eût eu l'audace de repousser l'invasion de ces héritiers directs du beau François. La terrible légende des chauffeurs leur ouvrait grandes toutes les portes. Ces visites peu rassurantes sont rares aujourd'hui.



La mendicité est devenue décente, elle s'est surtout localisée. L'indigence n'arrive jamais, dans les campagnes, au caractère aigu qu'elle affecte à Paris et dans les centres industriels. Nous étonnerons considérablement les citoyens qui se proposent l'extermination des bourgeois, en leur apprenant que, s'ils s'en tiennent à l'étiquette, ils auront à mettre au mur de pauvres braves gens qui vont tous les jours quêter leur pain de porte en porte. Nous en savons qui possèdent non seulement le toit qui les abrite, mais un jardin, un petit champ. Avec les produits de leur coin de terre, le bois qu'ils ramassent, les fruits sauvages qu'ils recueillent, les glanes, d'autres ressources minuscules, mais faisant nombre, leur indigence est sauvegardée de l'effroyable dénûment qui dramatise si souvent les mansardes. Le groupe des mendiants par position se grossit encore de quelques vieillards ; lorsqu'il leur reste des jambes, ils les utilisent pour recueillir le nécessaire que la famille leur refuse trop souvent. Les uns comme les autres lèvent ces contributions avec une discrétion qui est aussi de l'habileté. Très au courant de la position de tous ceux auxquels ils s'adressent, ils mesurent sur elle leur insistance et la fréquence de leurs visites.

En résumé, si, dans nos campagnes, le nombre des pauvres gens est considérable, trop considérable, les misères profondes y sont assez rares ; mieux organisés, les bureaux de bienfaisance communaux arriveraient à les faire disparaître.

Quelques mots sur le rôle du presbytère et du château dans le soulagement des infortunes rurales ne seront point déplacés ici. Comme nous écrivons sans parti pris et parfaitement dégagé de toute passion politique, nous n'hésiterons pas à reconnaître que beaucoup de châtelains, surtout parmi ceux qui résident l'hiver sur leur domaine, s'occupent des pauvres, avec un dévouement vraiment méritoire. Que d'autres s'inquiètent des mobiles qui les inspirent ; que ce dévouement dérive de la vanité, de l'esprit de domination, de la nécessité de conserver son influence ou tout simplement de la charité chrétienne, nous n'avons pas à nous en soucier. Une œuvre bienfaisante se juge par ses effets et non par le dessous qu'elle peut couvrir. Nous avons vu cette sollicitude à l'œuvre ; des femmes, des jeunes filles élégantes, consacrant tous leurs loisirs à confectionner des layettes, des vêtements d'enfants, puis quittant leurs salons pour aller s'asseoir, au chevet de quelque malheureux et lui porter, avec les remèdes, les consolations d'une parole amie ; nous les avons entendues entretenir avec leurs vieillards, leurs bonnes femmes, des conversations indiquant des

relations constantes et suivies : tout cela, bien entendu, indépendamment des distributions régulières de secours, lesquelles, affectant seulement le superflu du donataire, rentrent dans la catégorie des aumônes qui ne comptent que pour mémoire. Cependant, tout en souhaitant un peu plus d'éclectisme aux propriétaires qui font de leur fortune ce noble usage, il serait fort à désirer que leur exemple se propageât.

On s'abuse, du reste, quelque peu sur l'étendue de l'influence qu'un châtelain peut conquérir en faisant du bien autour de lui ; quelles que soient ses libéralités, au point de vue politique, cette influence restera modeste. L'ouvrier crie haro ! sur le bourgeois, le paysan lui tire son chapeau, mais il s'en méfie bien autrement que le premier, et, au jour du vote, l'avis de quelque compère primera toujours celui du richard. S'il est accessible à une certaine gratitude pour les bienfaits dont il ne peut pas suspecter le désintéressement, pour peu que ces bienfaits masquent quelques velléités ambitieuses, il les démêle avec une incroyable finesse. Il possède, de plus, un sentiment de dignité qui trompe souvent les quêteurs de popularité. Il apprécie le supérieur qui « n'est pas fier », qui cause avec lui de la pluie, du beau temps, et surtout de ses travaux ; si celui-ci va plus loin, s'il s'abaisse lui-même pour se mettre à son niveau, il le méprisera et se moquera de lui.



XVII

HISTOIRE D'UNE BONNE FEMME D'UN PETIT GARÇON ET D'UNE OIE

C'est probablement un travers dont je dois rougir, mais j'avoue que mes sympathies vont de préférence aux êtres envers lesquels l'opinion s'est montrée sévère.

L'horreur dont il est l'objet m'a tout de suite intéressé au crapaud, comme le mépris dans lequel on le tient m'a inspiré pour l'âne une certaine estime ; en les cultivant l'un et l'autre, je n'ai pas tardé à reconnaître dans le premier une bête inoffensive et douce, dont, malgré l'orgueil humain, il est incontestable que nous restons les obligés ; dans le second, celui des quadrupèdes domestiques qui est certainement le plus intelligent après le chien.

L'oie est une autre victime de nos préjugés pour laquelle j'ai toujours ressenti un penchant caractérisé. Pourquoi en avoir fait l'emblème de la stupidité ? Évidemment, en sauvant le Capitole, les oies ont méconnu cette vérité que notre ennemi, c'est notre maître ; mais il ne faut pas oublier que ceux de ces oiseaux qui ont ainsi manqué à la logique étaient des oies consacrées qui pouvaient craindre que les Gaulois ne manquassent au respect dû à leur caractère pontifical ! Quoi qu'il en soit, en observant un troupeau d'oies, on s'aperçoit tout de suite que, de tous les hôtes de nos basses-cours, il est celui dont l'instinct a le mieux résisté à la dégradation qu'entraîne toute servitude.

On reconnaît bien vite que, s'il n'en répudie pas les bénéfices, il n'en accepte point toutes les charges ; il use des vivres et du couvert que nous lui ménageons, mais, dans son esclavage, il conserve une certaine indépendance ; l'oie ne s'agrége jamais aux représentants des autres espèces, elle se constitue à l'état de tribu, fait bande à part et, en toute occasion, revendique la liberté de ses allures.

L'oie est l'oiseau jaseur par excellence ; sa loquacité tient à une disposition spéciale des organes vocaux, apanage exclusif des palmipèdes destinés à vivre en société, à voyager souvent de nuit et auxquels il était

nécessaire d'attribuer une diversité de cris susceptibles de s'appliquer aux différentes circonstances par lesquelles ils ont à passer, une sorte de langage plus étendu que celui qui est accordé aux autres oiseaux. Cette tendance sociale des oies les rend assez réfractaires à nos avances ; le compagnonnage de leurs semblables leur suffit probablement, car elles sont peu disposées à arriver avec l'homme à une certaine intimité. Sans le fuir, elles s'en tiennent aux relations que comporte la différence des situations.

J'ai vu, cependant, un exemple d'une oie non seulement apprivoisée, mais chez laquelle s'était développé un attachement singulier pour son maître, je devrais dire pour son ami, car ce maître était un enfant, éducateur sans égal.

Ils vivaient trois, dans une pauvre chaumière, à courte distance de mon jardin : une bonne femme, un petit garçon de huit ans et l'oie, l'unique commensal de ce misérable intérieur. La bonne femme se nommait Pulchérie ; dans le patois du cru on prononçait « Pudchérie ; » ce dernier vocable représentait « Plus chérie », un sobriquet qu'elle avait peut-être gagné au temps où le vermillon de la pivoine enluminait ses joues satinées, mais qui affectait une cruelle ironie en s'appliquant au lamentable isolement de ce pauvre être à la face terreuse et sillonnée de rides.

Le petit garçon s'appelait « Cendrin », peut-être un diminutif de son prénom d'Alexandre, peut-être aussi par allusion à la nuance d'un blond grisâtre de ses cheveux broussilleux. Le Cendrin était ce qu'on intitule ici un « bureautin », un enfant trouvé, mis en nourrice chez la Pudchérie par le bureau de l'Assistance, à une époque où l'administration était moins exigeante qu'aujourd'hui.

L'oie, on la leur avait donnée toute petite, et c'était l'enfant qui l'avait élevée : la vieille, qui allait en journée, étant souvent absente de la chaumière.



Le sentiment de leur abandon réciproque avait probablement poussé ces deux êtres l'un vers l'autre, tout autant que l'habitude pour l'un et que la reconnaissance pour l'autre ; le petit garçon attachait visiblement autant de prix à l'amitié de son oie que l'oie à la protection de son ami. On ne les voyait jamais l'un sans l'autre. Tout jeune et tout faible qu'il était, le Cendrin connaissait déjà le labeur et il contribuait à mettre sa part de pain dans la huche. Il ramassait sur les routes du crottin qui, transformé en fumier, était vendu par la Pudchérie ; ou bien il arrachait de la fougère destinée à devenir l'appoint de ce fumier.

L'oie l'accompagnait dans toutes ses expéditions, suivant pas à pas la petite charrette où il entassait ses trouvailles, s'arrêtant quand il s'arrêtait, prenant à peine le temps de glaner une épave sur le chemin, se remettant en route en même temps que lui. Leur union me procurait de temps en temps un spectacle que je ne laissais jamais perdre.

Lorsque la Pudchérie travaillait au dehors, l'enfant venait prendre son repas sur un arbre abattu le long de ma haie, repas frugal, bien entendu, dont un morceau de pain noir représentait le plat de résistance, une pomme ou bien un quartier de fromage tout le menu.

L'oie s'accroupissait entre les deux jambes de l'enfant et sa tête arrivait à la hauteur de ses genoux ; chaque fois que le Cendrin se taillait une bouchée, il réservait un petit morceau pour sa camarade ; celle-ci le prenait discrètement et délicatement dans sa main, en faisant entendre quelques notes gutturales et saccadées qui, dans sa langue, devaient être des actions de grâces. ; le repas terminé, c'était à peine si elle arrachait aux alentours quelques brins d'herbe, de ce mouvement sec et nerveux particulier à son espèce ; bientôt elle allongeait le col, reposait sa tête sur la jambe de son maître et semblait s'endormir.

Un jour, cependant, j'aperçus le Cendrin seul et sans sa compagne ; je remarquai tout de suite que ses paupières étaient rouges et tuméfiées, il avait pleuré. Je l'appelai pour lui demander la cause de son chagrin et des nouvelles de son oie, il s'enfuit d'un air farouche, fit le tour de la chaumière et disparut dans l'oseraie. J'entrai chez la Pudchérie qui, elle, ne fit aucune difficulté de me raconter longuement, avec toutes sortes de doléances et d'imprécations, ce qui s'était passé.

La ponte étant finie, l'oie ayant été déchargée de son duvet, la bonne femme avait jugé à propos de la vendre à un fermier du voisinage ; la séparation des deux amis ne s'était pas effectuée sans déchirement ; non seulement le Cendrin ne faisait plus que pleurer, mais il boudait sur son ouvrage, à telles enseignes que depuis quatre jours c'était tout au plus s'il avait ramassé deux méchantes jointées de crottin qu'elle montrait. Ceci n'était rien encore : aussi acharnée que son camarade, l'oie avait déjà deux fois abandonné son troupeau pour revenir à la chaumière, et la Pudchérie devait perdre son temps à la reporter, le petit garçon se refusant énergiquement à se charger de cette restitution ; elle en était à appeler toutes les malédictions du ciel sur son garnement, comme elle disait : « Ça ne

pouvait pas durer comme ça ; ce méchant bureautin, elle allait le rendre à son bureau !

Les Oies du Canada.



Elle fut interrompue par des cris bruyants et bien connus venant du dehors ; je regardai par le volet ouvert, j'aperçus l'exilée qui, les ailes ouvertes pour accélérer sa course, arrivait rapidement par le chemin et venait pour la troisième fois réintégrer son domicile d'adoption.

Le petit garçon s'était subitement retrouvé, et de son côté il courait au-devant de son oiseau. Certainement, ils ne se jetèrent pas dans les bras l'un de l'autre. Je puis vous certifier cependant que dans les effusions par lesquelles ils se témoignaient la joie de se retrouver, l'oie n'était pas la moins éloquente.

Quant à la Pudchérie, en proie à une colère bleue, elle fulminait.

— Allons, la mère, il faut vous calmer, lui dis-je, et, puisqu'ils tiennent tant l'un à l'autre, ne plus séparer le Cendrillon de son oie.

— Eh bien ! s'écria la vieille les poings sur les hanches et dont les yeux brillaient comme deux braises, et les quatre francs que maître Lehoux m'a donnés, il faut les rendre alors ?

— Nécessairement, en ajoutant même vingt sols, pour qu'il ne se plaigne pas du marché. Vous pouvez y envoyer le petit gars ; cette fois il fera le voyage de bon cœur !

— Vous êtes ben honnête pour lui, répondit la Pudchérie subitement radoucie et en empochant un écu que je lui tendais, mais tout de même vous pensez bien que ça n'est pas avec les huit francs du bureau que je peux nourrir cette bête-là par-dessus le marché ?

— Vous viendrez chercher du grain, la mère ; une oie, cela n'en mange pas tant !

Voilà comment, m'étant économiquement substitué à la Providence, j'eus la satisfaction de jouir pendant une année encore de l'intimité de l'enfant et de son oie.



XVIII

UN CANARD TROP APPRIVOISÉ

Je ne prétendrai pas que le canard recherche l'amitié du roi de la création, mais il s'y prête avec tant de complaisance qu'il est permis de supposer qu'il apprécie ce qu'elle doit avoir de flatteur pour un simple palmipède. Il lui suffit de quelques encouragements pour qu'il devienne familier et même un peu mieux.

Les entretiens du spirituel dessinateur qui signait Cham avec un de ces oiseaux ont eu quelque notoriété. J'ai également donné dans ce travers. Pendant un hiver passé à Paris, où je me trouvais un peu trop sevré de la société des bêtes, j'avais adopté un canard. Je ne sais s'il, avait conscience du service que je lui avais rendu en l'arrachant au quarteron de navets avec lesquels il était prédestiné à collaborer, mais il se montra d'une reconnaissance qui allait jusqu'à l'attachement. Il me suivait dans toutes mes promenades dans le jardin ; il me suivait même un peu trop, car, lorsque j'ouvrais la porte pour rentrer dans l'appartement qui était au rez-de-chaussée, il s'acharnait à ne pas me quitter ; rebuté d'un côté, il voletait sur la fenêtre et tapait du bec dans les vitres, en faisant entendre des koinkoins qui eussent attendri un rocher. Je n'avais pas l'âme si dure ; faisant jouer l'espagnolette, j'autorisais une visite qui, pour mon hôte, n'allait pas sans quelques petits profits. N'est-ce pas là le dessous de presque toutes les amitiés ?

Malheureusement, ces visites laissaient sur le parquet des traces qui faisaient le désespoir du domestique. J'avais vainement essayé d'inculquer à la Béguine, c'était le nom de mon canard, qui était une cane, quelques notions de la civilité puérile et honnête ; elle y restait rebelle.

Enfin, supposant que le frotteur trouvait chez le marchand de vin quelque compensation à ce surcroît de peine, tandis que la Béguine n'en avait d'autres que celles que je ménageais à l'humilité de sa condition, je continuai de l'accueillir cordialement ; seulement, aussitôt qu'elle était entrée, j'avais soin de déplier les journaux qui se trouvaient sur mon bureau et de les éparpiller sur le parquet, et, je l'ajoute, à la glorification de sa

mémoire, l'objet de ces précautions ingénieuses sembla bientôt avoir compris la destination de ces carrés de papier !

Un jour, au moment même où je venais d'introduire le canard dans mon cabinet, on m'annonça un gros personnage. Je rédigeais à cette époque une luxueuse publication qui portait le titre de mes causeries du Temps : la Vie à la campagne. Mon visiteur, qui occupait un poste des plus importants, désirait faire insérer dans notre revue un factum bourré de tout autre chose que d'éloges à l'adresse de son administration. — Oh ! cela s'est vu et se voit encore ! — Après les premiers compliments, quand il eut caressé mon chien et souri de l'originalité de ma deuxième compagnie, il me demanda la permission de me lire son travail, afin de m'épargner, disait-il, l'ennui de déchiffrer sa mauvaise écriture.

Il n'y a rien de tel que la politesse pour inspirer une résignation héroïque ! Je m'inclinai ; il commença. Le personnage lisait avec une passion indiquant l'importance qu'il attachait à son élucubration ; pour que je n'en perdisse pas une bouchée, quand il était arrivé au bas d'un feuillet, il le laissait tomber à ses pieds et entamait la page suivante ; il y en avait une vingtaine, le parquet en fut bientôt jonché.

Quand il fut au dernier, il me demanda mon avis, avec la modestie affectée d'un homme qui n'attend que des compliments. Je ne savais trop que lui répondre ; la philippique, pour être virulente, n'en était pas moins parfaitement insipide.

La philippique n'en était pas moins parfaitement insipide.

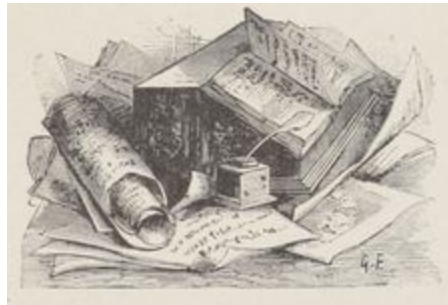


Dans mon embarras, mes yeux tombèrent sur les pages qui couvraient le parquet, et dans quel état les vis-je, hélas ! Cette abominable Béguine que j'avais oubliée leur avait véritablement prodigué les plus odieuses maculatures ! Ne songeant qu'à dissimuler à mon hôte l'irrévérence avec laquelle mon palmipède avait pollué son écriture, je rassemblai précipitamment ses feuillets, tandis que celui-ci continuait de cribler son administration d'un supplément d'épigrammes. Il ne fallait pas songer à

restituer à un homme d'État de ce calibre un manuscrit dans un état pareil ; je fus réduit, par la faute de la Béguine, à m'engager à la publication du morceau.

Il parut effectivement dans la revue, mais fortement amendé et surtout édulcoré. Bien entendu, l'auteur ne me pardonna jamais d'avoir défiguré son chef-d'œuvre. Par-dessus le marché, il nous mérita du ministère de l'Intérieur un de ces « communiqués » foudroyants dont l'administration impériale ne se montra jamais avare.

Cette double mésaventure me décida, quels qu'en fussent les charmes, à renoncer à toute promiscuité avec les palmipèdes. La Béguine fut expédiée à la campagne, où, l'ayant retrouvée au printemps sur le bout de pré verdoyant dont elle était un des ornements, elle ne me parut pas regretter outre mesure les tapis de feuilles de papier.



XIX

LE GRILLON DE RAGASSE

S'il vous est arrivé de passer quelque soirée, assis au coin de la haute cheminée d'une chaumière, vous aurez sûrement entendu, se mêlant au crépitement du fagot qui flambe, dominant les susurrements de la marmite qui bouillonne, deux notes claires et distinctes dans leur faiblesse, se répétant sans trêve avec une régularité presque mécanique : elles sont le chant de l'hôte éternel de ces cheminées rustiques, du grillon.

Ce refrain, à qui l'adresse l'humble insecte ? A la flamme joyeuse, dont les langues dentelées, en caressant la crémaillère, illuminent les ténèbres du conduit ? Aux nuages bleuâtres de la fumée qui monte en spirales pour aller couronner le toit ? Aux étincelles qui pétillent, brillent et s'éteignent tantôt en gerbes et tantôt isolées ? Célèbre-t-il tout simplement la chaleur qui le réchauffe dans la retraite qu'il s'est choisie dans les parois disjointes des briques ? On n'en sait rien.

Cependant, cette voix qui ne s'élève guère qu'à l'heure où la famille est rassemblée pour le repas du soir, dont la haute-contre répondra pendant la nuit au sourd tic-tac de la grosse horloge de bois, devait fatalement être considérée comme étant celle du génie familial de ce pauvre foyer, et justifier les superstitions qui ont protégé l'habitant invisible de cette muraille enfumée. Enfant, dans la demi-obscurité que la lueur vacillante de la chandelle répandait dans la chambre, cette chanson du grillon me procurait des sensations bizarres ; la curiosité y dominait, elles n'étaient cependant pas exemptes d'une certaine terreur. Ce cri, qui paraissait descendre du noir tuyau, ne me semblait pas pouvoir venir d'un être de notre monde ; même après avoir fait la connaissance du virtuose, sa voix ne cessa pas de m'inspirer une sorte de sympathie attendrie, je m'entêtais à attribuer au chanteur une sorte de protectorat sur la cuisine de la famille. Cette impression fut probablement celle de beaucoup de ces braves gens : ils devaient nécessairement en conclure que la destruction du grillon portait malheur.

Par exemple, l'imagination rustique s'est donné carrière dans le choix des châtiments que la mort d'un grillon attire sur la tête du meurtrier ; ils ont varié, non seulement selon les provinces, mais suivant les localités. Les uns, n'y allant pas de main morte, ont procédé par la loi de lynch et fait mourir dans l'année, soit le coupable, soit l'un des siens ; d'autres, plus cléments, se sont contentés du cochon pour victime expiatoire. Un méfait semblable le voue à la laderie. Enfin, l'indulgence est encore allée plus loin, on peut en être quitte pour que la pâte ne lève pas et que les fournées soient perdues, pendant le mois qui suit le trépas d'un cri-cri.

Le positivisme du temps a quelque peu battu en brèche ces croyances populaires, et nous devons en féliciter notre espèce, que ce locataire des cheminées crevassées menaçait de famine. Sous ses apparences inoffensives, ce commensal ténébreux se sustente aux dépens des provisions de l'humble ménage qui l'héberge. Quoique de petite taille, sa voracité est grande ; réduit à quelques couples., ses dégâts peuvent passer inaperçus, mais si sa colonie est nombreuse, pain, fruits, viande, beurre, fromage, farine, il dévore tout, et, en cas de disette de victuailles, s'attaque aux cuirs comme aux étoffes.

Ajoutons que le cri-cri révélateur renseigne imparfaitement sur le nombre des corsaires logés dans les murailles du logis, car ce chant est l'apanage exclusif des mâles, et les mâles sont en minorité dans la tribu. Vous en entendez trois ou quatre, ils sont cent qui, la nuit venue, se rueront à l'assaut de tout ce qui fait ventre pour le grillon et pour l'homme. La femelle ne pond qu'un œuf, mais, par un don spécial, et que les villageoises voudraient probablement voir attribuer à leurs poules, chacun de ces œufs ne donne pas naissance à moins de seize représentants de leur espèce ; cette fécondité explique la rapidité avec laquelle, quand leur habitat la favorise, les grillons peuvent arriver à se propager. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'on leur fasse une guerre acharnée depuis que le scepticisme s'est mis à hanter les chaumières.



Nous connaissons cependant un village où le respect du grillon continue de s'épanouir avec toute sa poésie. Il y avait dans ce village un journalier nommé Ragasse, lequel fêtait la bouteille beaucoup plus que de raison. Il était père de famille, et quand il rentrait ivre, il maltraitait sa femme, une créature douce, craintive et résignée. Celle-ci n'avait, pour se consoler, que la tendresse d'une petite fille de quatre ans, qu'elle aimait avec ces ardeurs sauvages qui caractérisent si souvent la maternité chez la paysanne.

Un jour, Ragasse, ayant trouvé un grillon dans son pain, devint attentif aux déprédations de ces insectes. Elles étaient assez apparentes pour affecter son cerveau affaibli par l'alcoolisme ; il s'en tracassa si bien, que la haine du grillon tourna chez lui à l'idée fixe. Quand il était pris de boisson, son chant avait le privilège de le mettre hors de lui. Il utilisa tous les moyens pour débarrasser sa demeure de ces hôtes devenus pour lui intolérables.



Il remplit l'âtre et le conduit de la cheminée de genêts fleuris. Malgré l'aversion des grillons pour cette plante, elle ne les décida pas à émigrer. Il essaya de brûler du soufre dans les crevasses qui leur servaient de gîte, il ne réussit pas mieux. Exaspéré par ses insuccès, il eut l'idée malencontreuse de les empoisonner avec de l'arsenic ; il confectionna de petites boulettes en farine, qu'il satura de mort-aux-rats. Cette fois, le silence se fit dans la cheminée et apprit à Ragasse qu'il était victorieux.

Deux jours après, l'enfant, prise de vomissements et de douleurs d'entrailles, tomba malade. Son état s'aggravant de plus en plus on se

décida à appeler le médecin ; aux symptômes, celui-ci reconnut un grave empoisonnement, et l'enfant, pressée de questions, avoua qu'elle avait recueilli un peu de la bouillie déposée par son père. Malheureusement, les secours venaient trop tard, la petite fille mourut.

Le soir de l'enterrement, Ragasse et sa femme se trouvaient en tête à tête au coin de leur foyer ; celle-ci, la tête enfouie dans son tablier, cherchait à étouffer ses sanglots ; l'homme, ivre comme d'ordinaire, la face tuméfiée, fixait d'un œil hagard le berceau à jamais vide, resté au pied du lit. Tout à coup, dans un intervalle de silence, des profondeurs de la cheminée descendit ce cri aigu, que depuis quelque temps on n'entendait plus. A ce chant qui semblait narguer son désespoir, Ragasse s'était levé fou de rage.

— Ah ! maudit cri-cri, s'écria-t-il, nous brûlerons, mais tu grilleras avec nous !

En même temps, saisissant la lampe à pétrole, il la lança sur le lit, où, en se renversant, elle mit le feu aux rideaux. Les voisins, accourus, sauvèrent la femme à grand'peine ; quant à Ragasse, soit volontairement, soit conséquence de son ébriété, il fut brûlé avec sa maison, et rien n'ôtera de l'idée des bonnes gens que ce fut en punition de ses cruautés envers les habitants de sa cheminée.

Pour finir, nous allons vous indiquer un moyen d'échapper à d'aussi redoutables éventualités, tout en vous débarrassant des grillons s'ils étaient assez nombreux pour devenir incommodes. Il consiste à fermer hermétiquement les portes et les volets des fenêtres de la pièce qu'ils infestent, et à y introduire quelques canards. Ces palmipèdes, qui sont très friands de ces insectes, feront une chasse fructueuse à tous ceux de ces derniers qui, encouragés par ces ténèbres factices, se décideront à sortir de leur trou. De plus, s'il y a réellement péché dans le meurtre d'un grillon, le châtiment en reviendra nécessairement aux auxiliaires qui l'auront perpétré ; c'est un peu canaille, sans doute, mais la diplomatie n'y regarde pas de si près.



XX

LE FEU

Le premier feu de l'année est souvent l'objet de quelques hésitations ; en quittant la salle à manger, plus d'une femme a dissimulé un frisson ; les uns se taisent par respect humain, d'autres par superstition, comme si ce signal donné à l'hiver devait en précipiter l'invasion ; de simples raisons d'ordre et d'économie président à la résignation d'un troisième ; mais les yeux de tous en revenant sans cesse à la cheminée muette et morne l'accusent éloquemment de peu de souci pour leur bien-être. Lorsque l'esprit fort de la famille se décide le premier à porter une allumette dans les brindilles préparées dans l'âtre, son initiative est accueillie avec enthousiasme ; les rangs se forment, se pressent autour du foyer flambant et pétillant, et la causerie, jusqu'alors languissante, prend un tour plus animé.

Il faut avoir vécu au milieu de quelques débris de l'ancienne société pour se faire une idée de l'importance qu'elle attachait à la savante combinaison de ces éléments du chauffage qu'on appelle vulgairement des bûches. Une vieille et fort aimable douairière m'a donné la mesure de la grosse affaire que représentait l'agencement du foyer dans l'ancien régime. Tous les matins, une demi-heure avant le déjeuner, je la voyais arriver au salon dans sa douillette de soie foncée ; elle s'asseyait dans sa bergère devant la cheminée, jetait un regard de connaisseur sur le bois dont elle était garnie, d'un coup de pincette elle renversait le flamboyant édifice en me disant avec ce dédain compatissant dont les gens de son temps avaient encore le secret : — Retenez bien ceci, mon enfant ; jamais un domestique n'apprendra à faire le feu.

Alors, ne requérant mon concours que s'il y avait à soulever quelque tronc gigantesque, elle procédait à la reconstruction de son monument, plaçant chaque bûche dans une symétrie calculée pour en activer la combustion, ménageant des jours vers la base, comblant les vides du sommet avec des charbons embrasés qu'elle enlevait avec des pincettes, longues, légères, flexibles, qu'elle appelait des badines, se délectant dans

son œuvre, y ajoutant sans cesse des retouches, des corrections jusqu'à ce qu'elle lui semblât parfaite.

Chez elle, la phrase, « vous verrez de quel bois je me chauffe, » n'était pas un vain dicton. Il y avait celui du matin et celui du soir : le premier de chêne, de charme, de pommier aux fibres compactes, au grain serré, distribuant énergiquement le calorique, fournissant une braise durable, remplissant la vaste pièce de chauds effluves, l'autre, celui de l'après-dîner, pris exclusivement dans le hêtre, dont la flamme vive, légère, fantasque, féconde en clartés imprévues, gaie par-dessus toute autre, peut exercer une heureuse influence sur le travail de la digestion.

Il est parfaitement vrai que ce n'est qu'à Paris que l'on a chaud, mais il n'est pas moins exact que ce n'est qu'à la campagne que l'on se chauffe. La houille, le coke, le gaz sont de merveilleuses machines, mais ont le tort d'être des machines, d'aller mécaniquement au but déterminé et sans incident, sans fantaisie ; ils gardent une physionomie, un parfum, surtout, de l'usine qui déprécie leurs mérites ; ils réconfortent le corps, mais l'esprit reste grelottant ; ils accélèrent la circulation du sang, ils ralentissent celle des idées.

Parlez-moi d'un beau feu de bois ! Oh ! le gai, le précieux compagnon pour les longues et sombres soirées de décembre ! Sans doute avec lui le résultat est moins sûr et plus lent à venir qu'avec celui qui s'alimente des produits de notre industrie ; la distribution de sa chaleur est incertaine, l'atmosphère de la chambre n'en reçoit qu'une faible part ; mais quelle différence entre les effets de l'un et de l'autre sur la pensée, et cela surtout aux heures de la solitude ! Les jeux fantasques de cette flamme légère, ardente, mouvementée, peuplent la chambre de clartés intermittentes qui s'étendent jusqu'au cerveau et l'illuminent ; on suit avec un vague intérêt leur capricieux travail sur les tisons : le brasier prend corps, rompt l'isolement. le vivifie. le transforme en un tête-à-tête d'un charme inattendu. Les sourds ronflements, les crépitements, les pétilllements du bois qui se consume, murmurent, parlent, chantent, rient, caressent joyeusement l'oreille. Les fusées d'étincelles qui jaillissent, scintillent, s'éteignent, provoquent à la rêverie : elles ressuscitent le souvenir des êtres aimés qui, comme ces microscopiques météores,, ont brillé un instant et se sont si rapidement évanouis. Il y a entre le feu de charbon de terre et le feu de bois, toute la distance qui sépare la bière du vin de Champagne.



Les Prussiens devaient être de cet avis, car ils manifestaient autant de prédilection pour ce mode de chauffage que pour la blonde liqueur des coteaux rémois. Dans leurs cantonnements, ils en usaient avec une prodigalité qui a mis tous les bûchers à sec, et nous donnait à penser qu'ils avaient trouvé le moyen d'empaqueter la chaleur dans leurs bottes, pour l'utiliser au bivouac.

Aux plus tristes jours de l'invasion, une châtelaine des environs qui, en sa qualité de sexagénaire, est une zélatrice du culte de Vesta, voyait avec désespoir sa provision s'amoindrir avec une rapidité stupéfiante. Elle imagina de faire abattre et débiter une cinquantaine des arbres de son parc, elle ordonna à ses domestiques de les mélanger au bois sec qu'ils distribuaient à une bande de uhlans que son château avait en ce moment le désagrément d'héberger ; mais ils ne se laissèrent pas prendre à cette combinaison machiavélique. Le lendemain la pauvre dame était encore couchée lorsque le capitaine entra dans sa chambre, sans frapper, le cigare aux dents, la casquette sur le nez :

— Votre bois est détestable, Madame, lui cria-t-il sans autre préambule et de sa voix la plus rogue, et depuis quand le savoir-vivre français expose-t-il un gentilhomme à être enfumé comme un jambon ?

— Depuis que ces gentilshommes ont emprunté leur savoir-vivre au premier maître de ce jambon, répondit la douairière indignée.

Cette verte réponse n'accommoda point l'affaire ; la châtelaine ne s'en tira qu'en livrant la clef de son bûcher. Il est juste d'ajouter que la galanterie allemande respecta le bois vert qu'on venait d'y ajouter.

On s'est bien souvent égayé aux dépens de l'urbanité exagérée de nos premiers émigrés ; entre ces deux excès de courtoisie et de grossière rudesse, qui hésiterait à donner la préférence au premier ? On ne les aurait jamais vus exiger, le pistolet au poing, qu'un pauvre diable goûtât le vin qu'on lui allait voler pour s'assurer qu'il n'était pas empoisonné, au contraire.

En 1794, un officier de l'armée de Condé était logé chez un bourgeois du pays wallon. Celui-ci s'en alla chercher une précieuse bouteille, unique reste d'un vin de Constance, vieux de trente ans, disait-il, afin de fêter son hôte. Au dessert il la déboucha avec des soins minutieux, emplit les deux verres, et voulant se ménager le petit plaisir de la surprise de son convive, il le laissa boire le premier. L'émigré huma lentement, aspira à petites gorgées ; puis, faisant claquer sa langue contre son palais, et reposant le verre vide sur la table :

— Vous aviez raison de me vanter votre Constance, Monsieur, dit-il en souriant, jamais je n'avais bu son semblable.

Le bourgeois, enchanté, porta à son tour le cristal à ses lèvres, mais il avait à peine goûté à son contenu qu'il le rejetait avec un cri d'horreur ; il s'était trompé de bouteille, le nectar qu'il avait servi à son hôte, qu'une politesse raffinée avait condamné celui-ci à avaler sans grimace, c'était de l'huile de castor !



XXI

UN PLAT DE MORILLES

Qui n'a pas rencontré, au hasard de ses promenades forestières, et regardé d'un œil étonné quelques-unes des étranges végétations qui tapissent les dessous du bois, les champignons, cette moisissure terrestre aux formes bizarres, aux couleurs quelquefois éclatantes, aux modes de reproduction si peu définis, dans lesquels, à côté d'aliments agréables, l'homme est exposé à rencontrer des poisons violents et d'autant plus redoutables que les plus pernicioeux ont souvent le même extérieur que les plus inoffensifs ?

Est-ce comme don de l'année nouvelle ? Est-ce une amorce perfide pour nous inspirer dans l'espèce une confiance dont nous ne tarderions pas à nous repentir ? Je n'en sais rien, mais un des premiers champignons que fasse paraître le renouveau, la morille, est certainement un des plus méritants.

La morille se présente sous une forme caractéristique et fort différente de celle de la plupart des autres cryptogames. Son chapeau représente un ovoïde ordinairement irrégulier. Ce chapeau étant celluleux, elle ressemble, à distance, à une grossière éponge portée sur un pédoncule.

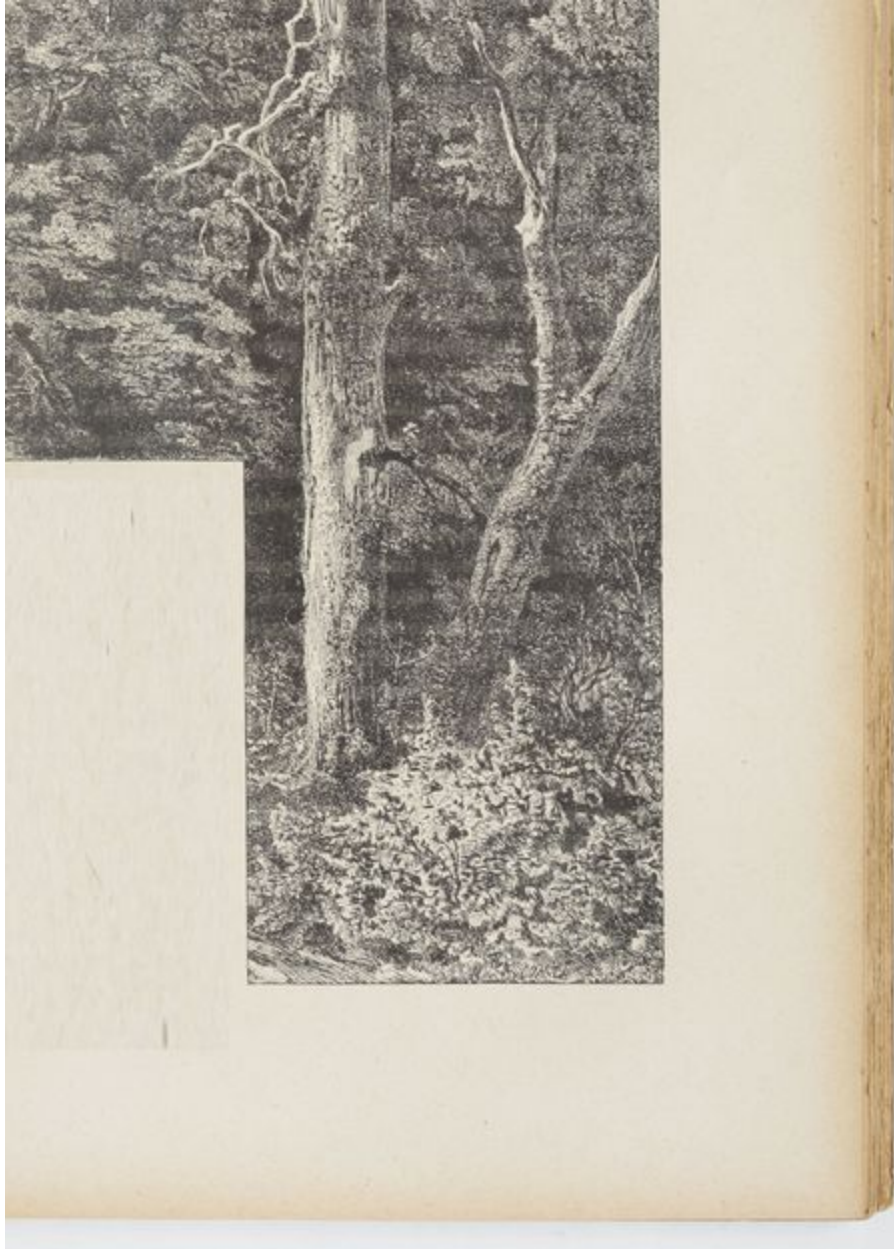
Quelques-unes atteignent à des dimensions considérables ; j'ai vu des morilles plus grosses que le poing ; le plus grand nombre ne dépasse guère le volume d'un œuf ; leur couleur est également variable ; quand elles sortent de terre, elles sont d'un gris jaunâtre qui peu à peu s'obscurcit pour tourner à un noir cendré. La couleur est du reste inconstante comme la taille ; le développement de celle-ci est fort difficile à surprendre ; on voit des morilles passer au brun en restant très petites, d'autres naissent absolument noires.

Les botanistes distinguent nos morilles indigènes en deux variétés principales : la morille satyre, à la figure fantasque, perforée à son sommet conique, coiffée à son apparition d'un volva qui se déchire et reste adhérent à sa base, et la morille esculente ou vulgaire, qui est celle du printemps ; la première se montre surtout en été ; même fraîche, elle est vénéneuse ;

vieille de quelques jours, elle se décompose, tombe en déliquescence et exhale une odeur nauséabonde ; elle suffirait à en détourner les amateurs si sa physionomie drôlatique ne la leur avait pas fait reconnaître.

Si vous consultez les forestiers, les bûcherons, tout le clan des conquérants ordinaires de morilles, les uns vous diront qu'elles poussent au pied des ormes, d'autres qu'on les trouve sous les frênes, etc., etc.. La vérité est qu'on rencontre ce champignon à peu près partout où le sol n'est ni humide, ni trop sec, près des chênes, sur le revers supérieur des fossés forestiers, comme au milieu des touffes de graminées. Ce qui nous paraît le plus certain, c'est qu'avec des conditions atmosphériques favorables, elles reviennent à peu près tous les ans aux mêmes endroits ; il y a des places à morilles comme il y a des truffières. Figurant parmi les cryptogames dont les semences, logées dans les anfractuosités du chapeau, sont tangibles, il est probable que la dispersion de ces semences au moment de la cueillette est pour quelque chose dans ce retour ; cependant, aucun des nombreux essais de reproduction artificielle de morilles n'ayant donné de résultats bien définis, il nous paraît probable que la nature du terrain qui reçoit ces graines doit jouer un rôle important dans leur reproduction ; ce serait donc ce terrain qu'il faudrait étudier si l'on veut arriver à la solution du problème.





Rencontrer des morilles est déjà quelque chose, mais ce n'est pas tout. Il en est d'elles comme du lapin au gîte : il faut y « avoir l'œil ». J'ai connu de vieux coureurs de bois capables de marcher, sans les apercevoir, sur ces champignons qui, en raison de leur couleur, se fondent dans les tapis de feuilles mortes dont elles émergent, tandis que des femmes et des enfants les distinguent de fort loin.

Dans les pays forestiers, on leur fait une chasse active, beaucoup moins par gourmandise que par spéculation. Ces cryptogames se vendent aujourd'hui de 2 à 3 francs le demi-kilo ; si délicieuses que soient les

morilles, notre monde leur préfère le pot-au-feu qu'il peut se procurer avec le produit de sa cueillette.

Quel que soit mon regret de souffler sur une illusion gastronomique, je dois déclarer aux Parisiens que ce qui leur est servi par leurs marchands de comestibles ne saurait leur donner qu'une idée fort imparfaite de la valeur comestible de cette perle des champignons. Cueillie depuis quelques jours, entassée dans des paniers, la morille a déjà perdu beaucoup de ses qualités ; de plus, il est nécessaire à la conservation de sa saveur qu'elle ait été ramassée lorsque la rosée est tombée, une précaution rarement prise en raison de la concurrence ; enfin, elle doit être coupée et non point arrachée, afin de ne pas mêler un appoint de terre à la récolte.

La morille représente une des compensations que la gastronomie réserve aux pauvres campagnards sevrés de toutes les joies qui font de la grande ville une succursale du paradis terrestre. Ils sont à peu près seuls à la déguster dans toute sa saveur, avec tout son parfum un peu fugace, parce que seuls aussi ils la mangent fraîche. Grillée sur les charbons ardents, assaisonnée de beurre frais et de quelques pincées de fines herbes, elle constitue un mets délicieux. Enfilés en chapelet, séchés à l'ombre, ces champignons deviennent une ressource pour les ragoûts de l'hiver ; ils recouvrent par la cuisson quelque chose de leur odorante délicatesse et la communiquent aux sauces blanches surtout.

Un jour, en entrant dans une maison forestière, je fus surpris par la senteur caractéristique qui s'exhalait d'une marmite placée sur le poêle ; je l'avais tout de suite reconnue ; elle était si agréable, je me délectais tant à la respirer qu'elle finit par éveiller ma concupiscence.

— Oh ! dis-je au garde, il paraît que l'on a fait une bonne récolte de morilles ?

En même temps, j'avais levé le couvercle de la bienheureuse cocotte, dans laquelle une énorme quantité de ces champignons mijotait dans une sauce brunâtre avec quelques morceaux de viande que j'acceptai pour des quartiers de lapin.



— Comme vous voyez, répondit le garde, et à votre service, si le cœur vous en dit.

C'était bien mieux que le cœur qui m'en disait, c'était l'estomac ! J'acceptai sans façon et je me mis à table avec la famille. La marche, ou plutôt le parfum des morilles, m'avait si bien aiguisé l'appétit, que je ne fus pas long à faire disparaître la respectable fraction du ragoût que l'on avait placée dans mon assiette. Une cuisse du gibier et quelques morilles restaient encore dans le plat ; mon hôte me les offrit gracieusement.

— Diable ! m'écriai-je, vous les tuez bien petits, vos lapereaux ; ils n'en sont que meilleurs, c'est vrai, mais vous mangez votre blé en herbe.

— Oh ! ce ne sont pas des lapereaux, répondit-il en riant ; j'aurais peut-être dû vous en prévenir, ce sont des hérissons !

Je fis un soubresaut involontaire, mais le souvenir de l'agrément que j'avais trouvé dans la trituration triomphant du préjugé, je tendis bravement mon assiette, absolument raccommode avec les morilles au hérisson.

J'ajouterai en finissant qu'il est étonnant que la chimie, cette fée du monde moderne, n'ait pas encore songé à fabriquer une essence de morille. C'est par son goût spécial et très persistant que ce champignon est précieux ; car on peut reprocher à sa chair, même fraîche, d'être légèrement coriace.



XXII

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

La satisfaction humaine est décidément une conquête difficile à réaliser ; et si nous présidions aux destinées de notre espèce, il y a bien longtemps qu'assourdi de ses criailleries à tout propos, nous aurions laissé au hasard le soin d'en décider : sage détermination à laquelle il n'est pas prouvé du tout que la Providence ne se soit pas arrêtée.

S'il pleut, personne n'est content : celui-ci demande déjà si là-haut on est décidé à nous noyer, et celui-là, je ne sais trop si un petit déluge serait susceptible de le désaltérer.

Après les lamentations auxquelles la pluie sert de prétexte, le soleil s'est à peine rendu depuis huit jours aux objurgations qu'agriculteurs, horticulteurs, pêcheurs, chasseurs et flâneurs lui adressaient à l'unisson, que voici ce chœur de malcontents qui déblatère contre les méfaits de l'astre venu à résipiscence :

— Prenez donc garde, lui dit l'un, les tissus trop aqueux de mon blé ne sont point préparés à de tels coups de feu, et vous allez me l'échauder si vous ne mettez pas un écran devant vos rayons !

— Et mon raisin, s'écrie l'autre, ne le forcez pas à craquer dans sa peau avant de se développer !

— C'était déjà assez cruel d'avoir vu pourrir la première coupe de mon fourrage, fait un troisième, faudra-t-il que la seconde avorte par la sécheresse que vous allez occasionner !

Bref, après avoir unanimement réclamé le beau temps, on est loin d'être d'accord pour le célébrer.

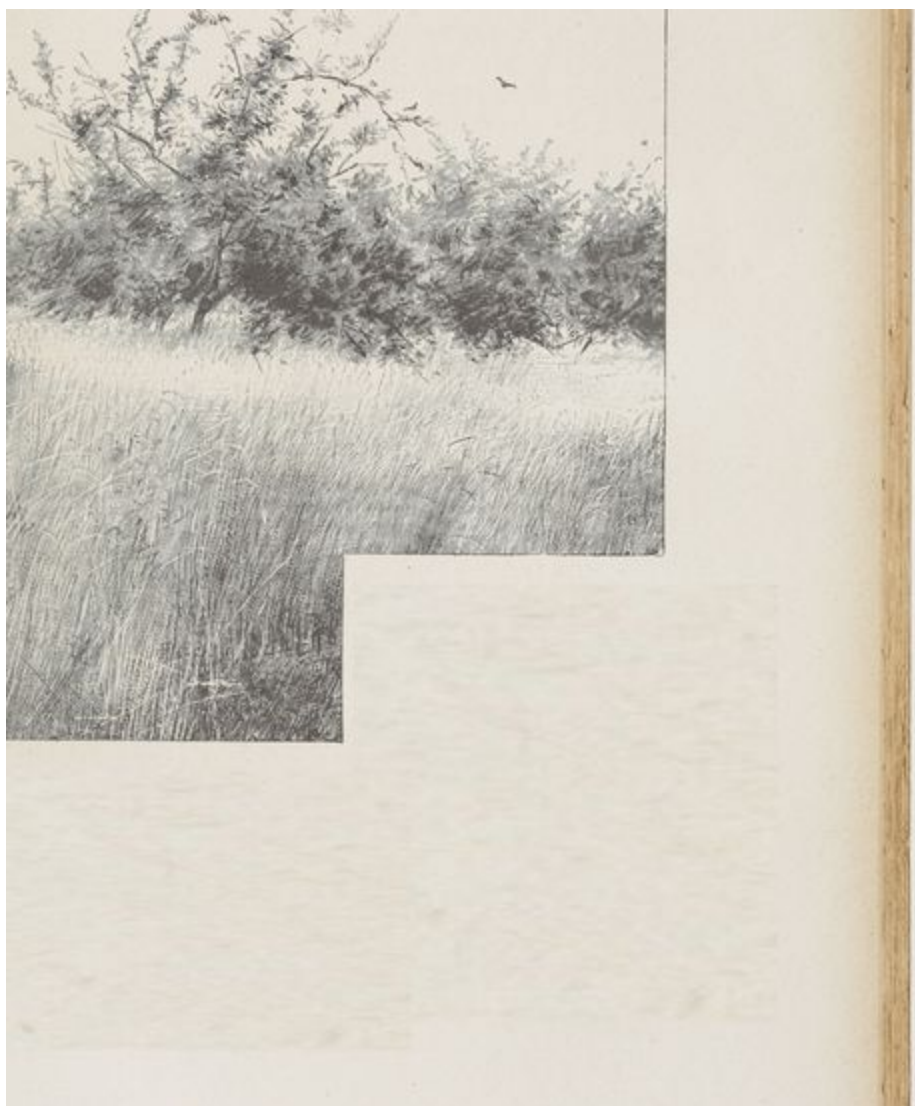
Il fait cependant des heureux, mais c'est surtout parmi les végétaux qu'il faut les chercher. On a vanté la philosophie dont témoignait la plante, la constance qu'elle opposait aux traverses atmosphériques, l'impassibilité avec laquelle, dans les conditions, les plus défavorables, elle accomplissait son évolution : libre à nous d'accepter l'exemple pour une leçon. Il ne faudrait pas croire, cependant, qu'elle soit tout à fait insensible aux bienfaits de l'astre régénérateur. Je ne vous affirmerai pas, qu'en appréciant toute la

portée, elle lui jure une reconnaissance éternelle, comme cela nous arrive quand nous sollicitons une grâce : une telle assertion serait téméraire. Néanmoins, soit influence de la lumière solaire sur l'organisme végétal, soit par suite d'une illusion d'optique, il nous a toujours semblé que la physionomie qu'affectaient la plante et la fleur sous un ciel bas et sombre se trouvait singulièrement modifiée quand elles étaient caressées par un rayon.

C'est le matin surtout, un matin d'août, que cette transformation est saisissante : ce spectacle est la récompense des diligents qui, dès l'aube, arpentant la prairie toute poussiéreuse de rosée, voient ses fleurettes aviver l'éclat et la fraîcheur de leurs pétales satinés, sous le fauve reflet qui leur arrive tamisé par le feuillage des peupliers.

La Fontaine l'a démontré dans un charmant apologue, ce n'est point une tâche aisée que de contenter tout le monde et son père, et c'est surtout, nous l'avons dit, en matière de température que les difficultés sont de nature à rebuter le maître des nuées lui-même.

On raconte chez nous que le bon Dieu, irrité de nos critiques, agacé de nos lamentations et assourdi de nos prières, proposa à saint Fiacre de se charger du portefeuille climatologique. — Je ne jurerais pas que ce fût là le mot dont il se servit. — Le patron des jardiniers refusa tout net : — Satisfaire ces gaillards-là, répondit-il avec la brusque franchise de sa corporation, je ne saurais, à moins que vous ne me donniez la puissance de concilier le feu et l'eau, la pluie et le beau temps, et que vous ne me fournissiez le moyen de leur envoyer tout cela pêle-mêle, sans compter un peu de grêle qu'il faudra toujours y joindre, à l'intention de ceux qui font passer le mal d'autrui avant leur prospérité.



Nous avons sur ce thème, un autre petit conte que nous vous demandons la permission de vous dire.

Un paysan revenait le soir de son travail, en gémissant. Il parlait à haute voix, sur le chemin, et en accentuant chacune de ses malédictions d'un geste indiquant que, s'il tenait l'auteur des traverses dont il se plaignait, il lui ferait un mauvais parti.

— Quelle chienne de vie, disait-il, suer sang et eau à gratter la terre pour se voir enlever une récolte si chèrement achetée, tantôt par un déluge, tantôt par la sécheresse, au besoin par la gelée, la grêle et tout le tremblement ! Que ça soit le bon Dieu, que ça soit le diable qui commande, je vous demande un peu ce qu'il leur en coûterait de mettre un peu plus d'ordre que

ça dans leur distribution. Ah ! comme ça irait un peu mieux, si j'étais à leur place !

En ce moment, on lui frappa sur l'épaule ; il se retourna et se trouva en face d'un bourgeois bien vêtu, le nez orné d'une paire de lunettes d'or, et qui semblait se promener la canne à la main.

— Je ne suis ni le diable, ni le bon Dieu, lui dit cet homme, mais je n'en ai pas moins pitié de ton infortune et je veux te fournir les moyens d'y échapper. Voici une boîte qui renferme le beau temps et la pluie : uses-en à ta fantaisie, je te la donne, mon ami, avec l'espoir qu'elle te servira à recueillir le fruit légitime de ton rude labeur. Je ne mets qu'une condition à cet abandon, celle que jamais tu n'ouvriras cette boîte sans t'être mis d'accord avec tes voisins sur ce qui conviendra le mieux à chacun d'eux.

En achevant ces mots, le bourgeois aux lunettes lui fit un signe d'adieu et s'enfonça dans l'ombre.

Revenu au village, le paysan n'eut rien de plus pressé que de raconter à ses voisins ce qui venait de lui arriver ; on décida qu'on tiendrait conseil au cabaret, en buvant une bonne bouteille, qui devait nécessairement éclaircir les idées de chacun. Cependant, contre l'ordinaire de ces sortes de réunions, on était si pressé d'arriver à l'objet qui la motivait que l'on prit à peine le temps de choquer les verres, et qu'un des intéressés demanda tout de suite ce que l'on décidait pour le lendemain.

— Dame ! répondit un autre, il est bien clair que c'est du beau temps qu'il nous faut.

— Vous nous la baillez bonne, répondit un second, et l'on voit bien que vous avez des champs de fonds qui n'ont jamais soif ; moi, je dis que c'est de la pluie que nous avons besoin, si nous ne voulons pas que les blés sèchent sur pied.

— De la pluie, et pourquoi faire ? répliqua le troisième, mes foins sont coupés et je ne tiens pas à ce qu'ils pourrissent sur le pré.

— Moi aussi, il me faut du soleil, puisque c'est demain que je marie ma fille.

— Eh bien ! non, s'écria à son tour un grincheux, vous ne m'avez pas invité, Jean-Pierre, et si cela ne dépend que de moi, il tombera des hallebardes sur la noce et d'autant mieux que ma belle-mère doit en être !

On continua de recueillir les avis, et de se heurter à des contradictions : la citerne de celui-ci était vide, une bonne averse pouvait seule la remplir ; celui-là faisait recouvrir sa grange, il ne voulait pas que sa paille fût

mouillée ; un maraîcher du cru porta le conflit à son comble, en demandant à la fois de l'eau et du soleil, de l'eau pour lui épargner les arrosages, du soleil pour activer la végétation de ses salades. Comme personne ne se décidait à en démordre, la condition du généreux donataire ne pouvait être remplie, et l'homme rentra chez lui avec sa boîte, tout contrit, mais plein d'espérance pour le lendemain.

Ce jour-là, effectivement, les partisans du beau temps du jour précédent opinaient pour qu'on ordonnât aux nuées d'ouvrir leurs flancs ; mais comme ceux qui la veille souhaitaient une réduction du déluge, déclaraient en revanche que le soleil ne luirait jamais trop le jour suivant, on n'en fut pas plus avancé.

Une demi-douzaine de séances aboutirent au même résultat ; à la dernière, exaspéré en voyant un si précieux talisman réduit à l'inaction par le sot égoïsme de ses concitoyens, le paysan jeta la boîte par la fenêtre.

Tous les assistants poussant un cri de désespoir, s'élancèrent dans la rue pour la ramasser ; car, tout en n'ayant pas la grandeur d'âme de sacrifier leurs intérêts au bien public, il n'en était pas un qui n'appréciât le prix de ce trésor.

Mais il était tombé aux pieds d'un bonhomme qui courait le pays, en prenant les taupes ; celui-ci l'avait ramassé et le considérait attentivement.

— Rendez-nous la boîte à la pluie et au beau temps, lui cria-t-on.

— Ça, la boîte à la pluie et au beau temps s'écria le taupier en éclatant de rire, c'est la tabatière de M. X..., le juge de paix du canton, comme je passe devant chez lui, je la lui remettrai tout à l'heure, mais le tabac qu'elle contient étant furieusement sec, il ne me me grondera pas de vous en avoir offert une prise : en voulez-vous ?

Et il présenta la tabatière à la ronde.



XXIII

AVENTURES DE DEUX VIEILLES FEMMES D'UN ÉPICIER ET D'UN PERROQUET,

L'amitié que les bêtes nous inspirent a, sur celle que nous portons à quelqu'un de nos semblables, l'avantage de se fortifier par l'intimité, écueil sur lequel sombrent si souvent nos sentiments les uns pour les autres. Le perroquet, par exemple, gagne énormément à être cultivé. L'indifférent le tient pour un abominable criard, dont la richesse et l'éclat du plumage ne compensent pas du tout l'assourdissante importunité. Celui qui en a fait son commensal ne tarde pas à lui pardonner sa musique suraiguë, en raison des aimables qualités qu'il lui découvre.

M. de Buffon a quelque peu nié l'intelligence de ces oiseaux ; ce fut probablement parce que jamais il ne les avait étudiés isolés de leurs semblables. Les facultés intellectuelles et « morales » du perroquet ne se développent que dans un tête-à-tête absolu avec le maître. Il en est de même du chien, autre animal réflecteur, quoique infiniment mieux doué ; celui-ci a également besoin d'un contact permanent avec l'homme pour atteindre à ce semblant de jugement dont les manifestations ont fait les frais de tant d'anecdotes. Dans cette condition de communion constante, le moindre jacko s'élève tout de suite au-dessus de l'instinct.

Non seulement il devient susceptible d'un attachement solide et persévérant, mais son affection n'est jamais banale. S'il a ses prédilections, il a aussi ses antipathies, que son bec se charge ordinairement de traduire, et qui résistent à toutes les prévenances dont on le comblera pour tenter d'en triompher. Sans doute, dans la vie courante, il se répète un peu trop, comme tous les bavards ; mais celui-là, du moins, vous pouvez l'entendre sans que la politesse vous fasse un devoir de l'écouter. On lui reproche encore de ne pas comprendre ce qu'il dit, mais, entre nous, il n'est pas le seul. Que l'orateur auquel cela n'est jamais arrivé lui jette la première pierre, et le perroquet peut compter sur l'absolution.

Brehm parle d'un perroquet qui était arrivé à placer avec tant d'à-propos les divers morceaux de son répertoire qu'on aurait pu le croire capable de

soutenir une conversation. Je ne m'inscris point en faux contre l'histoire, mais sans admettre que l'oiseau, avec sa puissance d'imitation, puisse arriver à posséder le sens exact des mots qu'il prononce ; je n'y vois que le témoignage d'une mémoire supérieure, servie par un dressage arrivé à sa plus extrême expression.

J'ai possédé un chien auquel il suffisait de dire : « Il a chaud, ce monsieur ! » pour qu'il enlevât d'un bond le chapeau que le passant à lui désigné avait sur sa tête. Un domestique lui avait inculqué cette gentillesse ; mais évidemment, la bête n'y entendait pas malice, puisqu'il décoiffait son homme en plein hiver, aussi bien que dans la canicule. Combien d'autres chiens, lorsqu'ils voient leur maître se déchausser, vont immédiatement chercher ses pantoufles et les. lui présentent. De même, quand on frappe à la porte, le perroquet a retenu que c'était le moment de placer le mot : « Entrez ! » Mais il sait si peu ce qu'il signifie que, cette phrase sacramentelle, il la répétera si vous imitez le bruit ci-dessus en heurtant la table de votre index, et bien qu'il ait certainement perçu votre geste, car rien de ce qui se passe dans la pièce ne lui échappe.



Très accessibles à la familiarité, n'attendant jamais pour manger dans la main qu'on le leur permette, doux et caressants jusqu'à la câlinerie, intéressants par leur originalité, amusants par le contraste de la gravité de leur physionomie avec des gestes, une mimique qu'ils paraissent avoir retenues de leurs anciens voisins les sapajous, les perroquets ont encore la rage de destruction qui caractérise les espèces simiesques.

Nuire leur plaît ; ils font le mal avec délices.

A défaut des pousses des forêts natales, ils s'en prennent aux bâtons de leurs cages ou de leurs perchoirs et procèdent à leur extermination avec une persévérance toujours couronnée par le succès ; à peu près omnivores, ils sont gourmands, mais encore plus fantasques, et rien n'est plus fréquent que de les voir rejeter d'un bec dédaigneux ce que la veille ils dévoreraient avec enthousiasme.

J'ai eu, dans ma jeunesse, un exemple de fidélité à la personne aimée, rare chez un animal, extraordinaire chez un oiseau. Il y avait, dans la petite ville que nous habitions, un perroquet qui était certainement la plus éclatante célébrité de l'endroit. Il n'était bruit que de sa gentillesse et de son babil, de la belle voix avec laquelle il entonnait tantôt le Credo in unum Deum, et tantôt : « Quand je bois du vin clairet. » Il y avait toujours affluence d'auditeurs devant la fenêtre où, aux beaux jours, sa cage était appendue, et quelquefois, quand il avait proprement rivé son clou à quelque plaisantin qui l'avait agacé, il recueillait des salves d'applaudissements dont un acteur en renom eût pu se montrer jaloux. La ville entière en était fière ; on en parlait aux voyageurs, et quand, devant un indigène, on vantait outre mesure la cathédrale du chef-lieu, il ne manquait pas de lui opposer le jacko que l'on entendait à X..., qui n'était pourtant qu'une sous-préfecture !

Cette merveille appartenait à une vieille dame qui, après avoir possédé une certaine fortune, était à peu près tombée dans le dénuement. Elle n'avait conservé que deux épaves de son opulence, le perroquet et une servante septuagénaire, nommée Ursule, encore plus intéressante que celui-ci, car n'ayant jamais voulu abandonner sa maîtresse dans son infortune, non seulement elle continuait de la servir, mais elle se livrait au dehors à de

petits travaux, afin que le modeste pécule qui en était le salaire lui permît de venir en aide à la bonne dame. Dans son humble pauvreté, le trio vivait heureux : les deux femmes dans l'adoration de leur jacko, jouissant de ses triomphes comme de l'affection dont il témoignait pour la servante non moins que pour la maîtresse ; le nouveau Vert-Vert, gâté comme un fils de famille, nourri comme un prébendaire, tâtant quelquefois du superflu des perroquets, fruits, bonbons, etc., tandis que les deux pauvres femmes n'avaient pas toujours le nécessaire.



Malheureusement, la vieille dame vint à mourir. Pendant sa maladie, la pauvreté s'était transformée en misère ; les loyers n'avaient point été payés, les meubles et les nippes de la dame furent mis en vente, et avec eux le perroquet, le meuble principal de la succession, car, en outre de ses agréments, en sa qualité d'amazone à tête bleue, Jacko avait une valeur relative.

La mort de sa maîtresse avait été un coup terrible pour Ursule ; mais, pendant les formalités judiciaires, le perroquet restant confié à sa garde, la présence de l'ami de son amie l'avait aidée à tromper sa douleur. Quand le jour de s'en séparer arriva, la plaie saignante se raviva et ce fut un véritable désespoir. Cependant, ayant travaillé avec acharnement, elle avait économisé quelque argent et, comme elle racontait à tout le monde qu'elle était décidée à racheter l'oiseau à tout prix, la pitié qu'inspirait la pauvre vieille fut si vive que, par un accord tacite, chacun s'était promis de ne pas surenchérir sur elle.

L'huissier faisant les fonctions de commissaire-priseur ouvrit les enchères, en mettant le perroquet à vingt-cinq francs.

— Quatre-vingts francs, cria Ursule en élevant un sac de toile bleue dans lequel sonnaient des pièces de cinq francs et en le tendant à l'huissier.

— Quatre-vingt-un, riposta une grosse voix.

La vieille devint livide ; ces quatre-vingts francs, c'était tout ce qu'elle possédait ! L'huissier l'interrogea du regard ; elle étouffa un sanglot, il comprit. C'était un brave homme et il dit froidement :

— J'ai marchand à quatre-vingt-cinq francs !

— Quatre-vingt-six, reprit la grosse voix.

Les enchères se poursuivirent ainsi jusqu'à cent vingt-six, et alors l'homme de loi, avec un geste de résignation, adjugea Jacko à l'enchérisseur, qui, s'emparant de la cage, l'éleva triomphalement, tandis que la malheureuse Ursule, le visage baigné de larmes, s'enfuyait sans trouver la force de dire un dernier adieu à son compagnon.

L'acquéreur du perroquet était un épicier nouvellement établi dans la ville. Le romantisme a fait à l'honorable corporation de l'épicerie une réputation de pauvreté intellectuelle qui n'est rien moins que justifiée. Les épiciers sont très malins, beaucoup plus malins que leurs railleurs ; ils le prouvent d'abord en se faisant épiciers, ce. qui est un moyen beaucoup plus simple et beaucoup plus sûr d'arriver à l'aisance que d'écrire pour les journaux ou de fabriquer des volumes. L'imagination de celui-là surenchérisait encore sur celle de ses confrères. A X..., la concurrence était grande, et, les bourgeois tenant à leurs habitudes, son magasin restait à peu près désert ; il avait acheté Jacko pour l'achalander, en attirant la foule devant ses étalages.



Dès le soir même, il l'installa dans une cage neuve et magnifique, et l'accrocha à côté de sa porte. Soit que sa vieille cage toute noire, toute bossuée, eût pour lui un attrait particulier, soit qu'il fût né avec le dédain des grandeurs, le perroquet apporta dans son nouveau palais une physionomie consternée : non seulement il était triste, mais il resta absolument muet ; l'épicier eut beau le provoquer, l'agacer, ni ce jour-là ni les suivants, rien ne le décida à laisser tomber de son bec un des mots dont il était jadis si prodigue ; les plumes hérissées, l'air maussade, c'était tout au plus s'il tournait ses yeux cerclés d'or du côté de son interlocuteur.

On attribua sa mauvaise humeur et son silence à son changement de domicile, à la vue de visages inconnus ; on espéra qu'il s'habituerait peu à peu à sa nouvelle condition et recouvrerait la loquacité que le négociant avait escomptée ; tout au contraire, la tristesse de Jacko alla de plus en plus en s'accroissant ; il maigrissait visiblement, ses plumes tombaient, il restait des heures entières les paupières closes, plongé dans une sorte de somnolence ; le fameux perroquet de la ville de X... n'était plus que l'ombre de lui-même. L'épicier se montrait d'autant plus désolé que les voisins malicieux ne manquaient pas de lui insinuer que c'étaient là les symptômes d'une fin prochaine.

Un matin, cependant, après deux mois de ce silence, le négociant, assis mélancoliquement derrière sa caisse, entendit jeter cette phrase dans le silence de la boutique : « Embrasse, embrasse, ma petite maîtresse ! » Il ne fit qu'un bond jusqu'à la porte ; c'était bien Jacko qui avait parlé, mais qui

ne s'arrêtait plus, débitant tour à tour ses chants d'église, ses chansons, imitant le tambour, les abois du chien, le chant du coq, etc., etc., faisant un tel tapage que le bruit que le muet avait recouvré la parole circula immédiatement dans la ville.

Une heure après, la rue était pleine et les voitures forcées de se mettre au pas pour traverser la foule des badauds ; et cela dura jusqu'au soir, car, bien qu'au dire des amateurs la voix du perroquet eût perdu de sa puissance et de son éclat, il ne tarissait pas. La sous-préfecture fut dans la joie ; quant à l'épicier, c'était du délire ; la recette avait été énorme ; son intérêt et son amour-propre étaient également satisfaits, car les habitants, mis au courant de la petite spéculation, s'étaient grandement moqués de lui.

Aussi, levé le premier le lendemain, il ne s'en rapporta qu'à lui-même du soin de placer l'oiseau-réclame à son poste ; il prit la cage dans l'obscur arrière-boutique où elle séjournait pendant la nuit ; il allait l'accrocher à son clou lorsque, étonné de ne pas voir le perroquet sur son bâton, il regarda. Jacko était étendu sur le parquet de cette cage, raide, le bec ouvert par la dernière convulsion ; Jacko était mort ; le babillage de la veille avait été le chant du cygne.



XXIV

AVENTURES D'UNE PIE ET DE QUINZE CHIENS.

L'instinct de la sociabilité est si fortement caractérisé chez certains animaux, qu'à défaut d'être de leur espèce, on les voit très souvent s'attacher à d'autres bêtes, pour lesquelles, dans l'indépendance, ils manifestent ou l'indifférence ou une répulsion accentuée. Que de démentis les faits n'ont-ils pas infligés à la haine proverbiale du chien pour le chat, à l'antipathie du chat pour le chien ? Quadrupèdes et oiseaux ne semblent pas moins que l'homme réfractaires à l'isolement. Que cherchent-ils dans ces rapprochements, puisque ce ne saurait être la communication de leurs pensées ? Peut-être cet allègement que l'on trouve à ses misères lorsque l'on ne se voit pas seul à les porter, ou l'accentuation des joies partagées ; peut-être aussi est-ce un simple vestige de l'instinct qui, dans l'état de nature, les dispose à s'agréger, car ce sont toujours les animaux qui vivent en troupes qui se montrent les plus accessibles à ce pastiche du sentiment.

Beaucoup de chevaux deviennent tristes et perdent l'appétit lorsqu'on les sépare de leurs compagnons d'écurie et qu'ils se voient isolés. En pareil cas, si, dans leur nouveau gîte, ils trouvent une vache, un âne, une chèvre même, on voit souvent poindre, pour ce nouveau camarade, une prédilection très vive et d'autant plus remarquée, qu'en dépit des affinités de race, ce cheval était loin de se montrer aussi démonstratif avec ses voisins d'autrefois.

Nous avons vu un exemple d'intimité poussée jusqu'à la tendresse entre un cheval et un baudet qui partageaient la même écurie. Lorsque l'un d'eux sortait seul, celui qui était condamné à garder le logis se livrait à toutes sortes de manifestations ou d'inquiétude ou de chagrin ; il ne mangeait pas, ne cessait pas de hennir ou de braire, et ses yeux restaient invariablement fixés sur la porte. Le retour de l'absent était salué par les démonstrations les plus joyeuses ; le baudet surtout sonnait une fanfare dont les éclats distançaient ceux des trompettes de Jéricho. On se souhaitait la bienvenue par quelques pourlèchements avant d'aller au râtelier ou à l'auge ; puis le cheval prenait sa position favorite : elle consistait à laisser reposer sa

ganache sur l'encolure de son ami et à conserver quelque temps cette posture ; alors les oreilles de l'âne mollement abandonnées et inclinées vers le col, ses yeux demi-clos, sa bouche baveuse, indiquaient que lui-même il en appréciait tout le charme.

Cet attachement des bêtes les unes pour les autres va souvent jusqu' au sacrifice de leurs appétits. J'ai eu un chien qui entretenait avec un chat un de ces commerces d'amitié, et qui ne touchait jamais à l'assiette que l'on plaçait devant lui avant que son favori l'eût écrémée. Aplati sur le parquet, les pattes de devant allongées, la tête reposant entre elles, il attendait avec une patience angélique que maître Raminagrobis eût fait son choix, et ne s'attablait que lorsque celui-ci avait quitté la place. Franchement, en serait-il beaucoup d'entre nous pour pratiquer cette abnégation même envers leur meilleur ami ?

Nous avons observé au château d'Escorpain, chez M. Firmin-Didot, une liaison encore plus originale, parce que ses participants étaient d'un ordre absolument différent, celle d'une pie avec une quinzaine de chiens renfermés dans le même chenil. Dame Margot avait fait élection de domicile sur le toit de l'édifice, mais ce n'était peut-être que pour se ménager ses droits politiques, car elle n'y séjournait jamais plus de deux ou trois minutes et redescendait bien vite de ces hauteurs pour se mêler à la société du rez-de-chaussée.

Là, elle jouait un peu le rôle d'une grande coquette dans un salon, allant tantôt en sautillant, tantôt en voletant de l'un à l'autre de ces messieurs, leur prodiguant les œillades assassines de ses grandes prunelles noires si terriblement émerillonnées, assaisonnant ses invités de quelques petits coups de bec, ne dédaignant pas de goûter à toutes les écuelles, cherchant, fouillant, furetant partout, et enfin — ici s'arrêtait la similitude que nous avons établie — s'installant sans façon sur celui de ces personnages qui, étendu au soleil, faisait paresseusement la sieste pour lui rendre les petits services d'épluchage que les moutons reçoivent des sansonnets quand ils pâturent.



Si vraiment séduisante que fût Margot avec son habit mordoré, tranchant agréablement sur son jupon d'une blancheur éblouissante, je ne jurerais pas que ces chiens fussent sensibles à ses agaceries ; ce dont je puis répondre, c'est qu'ils appréciaient à leur valeur les bénéfices qu'ils trouvaient dans ses menus soins. Non seulement aucun d'entre eux n'arracha une plume à Margot, mais ils témoignaient tous d'une visible satisfaction lorsqu'ils devenaient, à leur tour, l'objet de ses préférences. Nous avons vu un grand setter gordon, dont les poils soyeux fournissaient, il est vrai, une rude besogne à l'éplu cheuse, essayer de promener sa langue sur elle pendant qu'elle était perchée sur son flanc. Sans interrompre sa besogne, Margot se soustrayait de son mieux à cet éclatant témoignage de reconnaissance. Peut-être trouvait-elle qu'il faisait double emploi, car, bien entendu, elle se payait elle-même, et tout de suite, de la peine qu'elle se donnait. S'il en était ainsi, cette excessive délicatesse tendrait du moins à prouver que les pies valent mieux que la réputation qui leur a été faite.

Ce qui m'étonna le plus fut de voir cette familière déférence partagée par des animaux qui n'y avaient pas été amenés par l'habitude de vivre avec cet oiseau. Le jour de mon arrivée, j'avais introduit dans ce chenil un chien d'humeur assez grincheuse, lequel, huit jours auparavant, avait étranglé net un malheureux caneton qui, avec l'imprudence du jeune âge, avait eu l'audace de mettre la cuiller dans son potage. On ne m'eut pas plutôt raconté l'histoire de Margot que je courus au chenil, pressentant une catastrophe ; une surprise seulement m'attendait : celle de voir mon chien s'abandonnant avec une sorte de componction béate à la partie de chasse que Margot avait entreprise sur sa personne. J'en restai ébahi et je le suis encore.



XXV

LE ROI D'YVETOT

Les interminables protestations, contestations, adjurations, etc., etc., qui surgissent à chaque proposition d'un impôt nouveau, nous remettent en mémoire un vieux fabliau qui, vieux de plusieurs siècles, a encore aujourd'hui son parfum d'actualité.

Une vieille grange, qui était à la fois la salle du trône et la salle de danse du royaume d'Yvetot, tombant en ruine, le roi régnant décida qu'elle serait reconstruite. Fidèle aux traditions débonnaires de ses prédécesseurs, il voulut que le tribut que chacun aurait à payer pour la réédification du monument fût volontaire et ne coûtât, par conséquent, ni une larme ni un regret à aucun de ses sujets.

Il s'en alla donc les trouver tour à tour et leur exposa la situation. Il ne négligea pas de leur représenter que le sacrifice était commandé autant par l'intérêt de chacun que par celui de la couronne, puisque c'étaient leurs garçons et leurs filles qui chaque dimanche, en dansant, étaient exposés à voir le toit de l'édifice se mêler à leurs entrechats ; il finit en les engageant à fixer eux-mêmes le chiffre de la contribution qui permettrait à la jeunesse de gambader désormais avec sécurité.

Le pauvre souverain avait mal choisi son heure. Toutes les bourses d'Yvetot s'étaient donné le mot pour être à sec ce jour-là. Du plus pauvre au plus riche, il n'en fut pas un qui n'alléguât l'impossibilité de se dessaisir d'un rouge liard ; de plus, à les entendre, des maux effroyables, dont l'insurrection et la famine étaient les moindres, ne pouvaient manquer de fondre sur le royaume s'ils avaient la faiblesse de céder aux aveugles exigences de leur monarque.

En revanche, tous se faisaient un véritable plaisir d'indiquer à Sa Majesté tel de leurs voisins qu'on pouvait tailler à merci et miséricorde sans compromettre la prospérité générale, précisant même la somme que la plus stricte équité exigeait qu'on lui demandât. Le fabricant le renvoya au laboureur, qui le dépêcha au brûleur de cidre, qui l'expédia au cabaretier, qui le lança sur le charron, etc., etc.

De coup de raquette en coup de raquette, l'infortuné eut bientôt visité jusqu'à la plus humble des chaumières de ses États, sans avoir récolté de quoi payer une latte ou une tuile.

Il se dirigea enfin vers les pâtures d'un berger que le gagne-petit, le dernier sollicité, lui avait indiqué comme fort en état de lui fournir un gros subside.

Sa course à travers la plaine aboutit à une nouvelle déception. Le troupeau tant vanté ne se composait que de deux brebis, et encore étaient-elles tondues.

Il n'en raconta pas moins à leur propriétaire ce qui l'amenait, sans lui dissimuler l'insuccès de ses démarches précédentes.

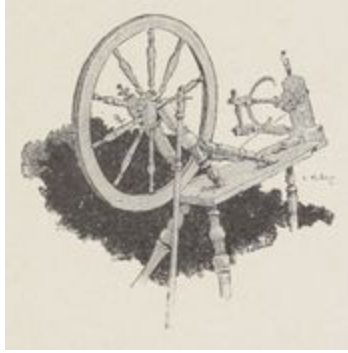
— Sire, lui dit le berger, vous voyez les deux touffes de laine qu'en les tondant j'ai laissées à la queue de mes brebis afin qu'elles puissent chasser les mouches. Je vais les couper et j'en ferai hommage à votre bâtisse. Cependant, que Votre Majesté ne s'étonne pas de rencontrer chez un pauvre berger une générosité qu'elle n'a pas trouvée chez les plus riches : ces deux bêtes sont vendues au boucher, et il ne me les payera pas un sol de moins avec ou sans houppe à la queue. Maintenant, comme entre le pasteur d'hommes et le pasteur de brebis la plus grande différence est dans l'étoffe du manteau, permettez-moi de grossir mon offrande d'un conseil. Quand vous avez un impôt à lever, n'écoutez jamais les intéressés ; sachez que, si vous lui donnez voix au chapitre, il ne sera pas d'agnelet fraîchement agnelé qui ne vous démontre que ce n'est point à lui à vous fournir de la laine, mais bien plutôt aux anguilles. Chacun son métier ici-bas ; celui des moutons est de bêler, et le nôtre, sire, est de les tondre.

« Chacun son métier ici-bas ! » dit le berger.



Le roi d'Yvetot profita de la leçon ; il décréta une bonne taxe de capitation qui fit hurler son peuple, mais qui paya le maçon, le charpentier, le couvreur et le reste.

Et, comme, dans ce royaume vraiment exceptionnel, les devis n'étaient jamais dépassés, la grange élevée, le monarque eut encore dans le reliquat de quoi s'acheter une belle douzaine de couronnes, c'est-à-dire de bonnets de coton de rechange.



XXVI

LA JOSETTE

Tant de poètes ont chanté, tant de peintres ont illustré l'automne, qu'il peut bien se passer de mon enthousiasme.

Pas plus qu'un autre, je ne suis insensible aux grandeurs de cet épanouissement suprême de la nature, aux charmes du sourire qui illumine ses adieux, à la prévoyante coquetterie avec laquelle, avant de défaillir pour un temps, elle se montre parée des plus riches pierres de son écrin, afin de nous laisser le souvenir et l'espérance.

Lorsque les longues feuilles de nos marronniers prennent la teinte fauve du cuir de Cordoue ; que les disques d'or pâle, se détachant des feuilles des peupliers, tapissent le chemin ; que la vigne du coteau se nuance de pourpre ; que les tons chauds des masses boisées de l'horizon flamboient aux rayons du soleil couchant, malgré moi, je sens mon cœur qui se serre.

L'automne, c'est le premier frisson de l'hiver.

L'hiver à Paris, il est la fête du pauvre comme du riche : pour l'un, la recrudescence du travail ; pour l'autre, le à Dieu vat ! de tous les plaisirs. L'hiver, c'est la grande ville qui s'illumine, ce sont les équipages qui courent pressés, le sourd grondement du volcan qui s'accentue, la lave vivante qui bouillonne, la foule qui se rue à l'assaut de toutes les ivresses ; ce sont des fleurs pour tous les fronts, des sourires pour toutes les lèvres, des bals, des spectacles pour tous les habits, des accumulations de victuailles à épouvanter Gargantua, et pour orchestration à cette épopée de la folie, un tohubohu étrange de bruits d'instruments, de chocs de verres et d'imprécations. Ici le deuil est partout.

L'herbe jaunit et se dessèche ; le sombre linceul de feuilles tombées prélude au blanc linceul qui se file, là-haut, dans les nuages ; les arbres tendent vers le ciel de grands bras éplorés ; la nature agonise.

Les vrais rois de la création, les maîtres de l'espace, les oiseaux, ont déjà abandonné cette terre de malheur pour suivre leur dieu, le Dieu-Soleil. Les artistes de l'heureuse tribu, les plus délicats, les plus soucieux de leur santé, se sont mis en route les premiers ; les chants sont partis, les bruits nous sont

restés, qui, à leur tour, se sont éteints comme les chants ; et le grincement aigre du vent dans les branches, le rauque croassement du corbeau, l'hirondelle de l'hiver, disent les paysans, sont seuls à protester, au nom de la vie, contre la mort.

Les cœurs se sont assombris comme le paysage.

Prétendre que, sous la double glèbe du travail et de la misère, l'homme puisse devenir complètement insensible au spectacle qu'il a sous les yeux, est presque un blasphème.

Descendez bien bas dans l'échelle des êtres : l'animal immonde, l'insecte, le vermisseau, ont le sens du mot d'ordre qui leur vient d'en haut ; ils se réjouissent ou ils s'attristent, selon que l'astre a décidé que le jour serait jour de fête ou jour de deuil ; étroitement rivés à la nature, ils vibrent par elle et avec elle.

Nulle pression sociale, si implacable qu'on la suppose, ne peut soustraire l'homme à cette loi générale.

Il n'est pas de paysans que l'anéantissement annuel de la création ne rende soucieux.

Et puis, c'est toujours l'heure où les réalités matérielles se dressent menaçantes.

Le saloir est vide, et les fagots de bois mort et de genêts sont clairsemés sous l'appentis.

Dans la grange, le tas de gerbes glanées est déjà fondu.

Cinq ou six écus, l'épargne de la fourmi, se cachent entre les draps de toile bise de l'armoire ; où et comment les remplacer, quand, un à un, ils se seront envolés ?



Les bras, les outils sont vaillants, et ne demandent qu'à se mettre en branle ; mais avec l'hiver le champ d'oeuvre leur échappe. La gelée durcit la terre, et la neige la cache. Point de menus travaux, la dernière meule du fermier est battue, les chemins de la commune empierrés ; puis, en raison de l'influence des offres, le prix des salaires est diminué ; c'est la loi industrielle qui le veut : à besoins plus grands, rétribution moindre.

Il faut attendre, immobile comme le soldat sous le feu de l'ennemi, une éclaircie d'en haut qui ait son contre-coup en bas.

Attendre entre le foyer éteint et la huche béante depuis qu'elle est veuve de son dernier morceau de pain.

Le pain, tout et rien : rien pour nous autres, qui le cassons, qui le broyons, sans trop soupçonner qu'il vaille, qu'il coûte quelque chose.

Pour eux la vie : non seulement la leur, mais celle de la femme, des enfants ; quelque chose de plus que l'existence, la conservation de ce qui la rend chère ; tout cela dans une niche.

Descendons plus bas, entrons dans les cercles inférieurs de cet enfer de glace.

Il y a cinquante ans, sur la côte d'Afrique, sur le banc d'Arguin, un radeau, épave d'un horrible naufrage, chargé d'hommes, râla onze jours au milieu des flots déchaînés.

Le drame est resté typique ; on en parle encore, on en parlera toujours.

Et presque chaque année, dans nos campagnes, quelquefois dans nos villes, à cent pas du luxe, au moins du bien-être, de nouveaux naufragés de la Méduse soutiennent cette terrible lutte des entrailles contre la faim, sans que les soupirs de leur lamentable agonie aient un écho.

Mon titre vous a promis une histoire, la voici :

En 1847, dans un coin perdu du département de l'Orne, vivait une vieille mendicante que l'on appelait la Josette.

A Paris, dans les villes, la mendicité est une industrie qui enrichit quelquefois ceux qui l'exercent ; à la campagne, c'est un métier qui nourrit rarement ceux qui le pratiquent.

On cite bien les heureuses spéculations des mendiants de Beauce. Mais la besace n'était pour eux qu'un accessoire. Cette gueuserie célèbre avait une arme plus éloquente encore que l'escopette du pauvre de Gil Blas, la torche de l'incendiaire.

Dans le pays percheron, pays pauvre, où de longues distances séparent les habitations, les offrandes de la charité sont nécessairement modestes, et il faut acheter par de véritables fatigues le morceau de pain noir qu'elle octroie.

Agile, malgré ses soixante-quatorze ans, la Josette était une des privilégiées de sa corporation.

Elle exploitait la commisération de ses concitoyens avec modération, avec décence, par conséquent avec adresse, mesurant la fréquence de ses visites à la fortune de chacun avec l'impartiale équité d'un agent du fisc, exagérant la modestie de ses prétentions, repoussant avec confusion le petit sou qu'on lui offrait à la porte du vestibule du château : c'était trop ! un morceau de pain, il ne lui en fallait pas davantage ; et apportant assez d'obstination dans ses humbles refus, pour que cette seconde aumône devînt l'appoint de la première.

- Et puis, elle savait de si belles révérences, elle faisait de si grands signes de croix, il y avait tant d'onction, tant d'émotion dans la prière qu'elle adressait incontinent au ciel pour son bienfaiteur, qu'elle inspirait à celui-ci une haute opinion de la belle action qu'il venait d'accomplir, ce qui est la plus douce de toutes les flatteries.



Au physique, c'était une petite femme singulièrement sèche, maigre et jaune, un squelette habillé de parchemin ; squelette dont le nez crochu et le menton pointu formaient angle ; tout cela au milieu d'un plissement de peau indescriptible, et vivifié par deux noires prunelles, d'un éclat phosphorescent, deux flammes, deux charbons ardents au milieu de ce tas de cendres.

Le costume, je ne vous le décrirai pas ; tout change, tout se modifie, depuis la pourpre du roi, jusqu'à la livrée du galérien : seul, le haillon est immuable ; il reste aujourd'hui ce qu'il était lorsque Callot l'immortalisa.

Cherchez dans l'œuvre du grand fantaisiste la gueuse à la jupe effondrée, aux loques effrangées, aux guenilles effrontées, étalant avec complaisance son luxe de hideur, son gagne-pain, et vous aurez la Josette.

Et la passion vivait encore dans cette oubliée de la mort, passion fiévreuse, âpre d'absolutisme qui absorbe l'être dans son entier, lui prend le corps, le cœur, l'âme, pour les jeter en bloc aux dents de son terrible laminoir, l'avarice.

La mendicante était avare : comme Harpagon, comme le père Grandet, comme l'homme aux écus d'or de Rembrandt, elle avait un trésor, dont l'entassement lui donnait d'ineffables jouissances, dont la contemplation lui procurait des extases, qui lui parlait la langue musicalement harmonieuse de Roméo et de Juliette, la langue des tendresses et des amours.

Seulement ce trésor différait sensiblement de ceux de ses modèles.

L'idole de la Josette, ce n'était point l'or aux fauves reflets, aux chatoiements de flamme, ce n'était point l'argent aux bruissements métalliques, pas même le cuivre aux teintes sombres sous sa couche de vert-de-gris ; cette idole, c'était l'objet qui, depuis vingt ans, était devenu le but de ses chasses quotidiennes, de ses quêtes laborieuses, de ses diplomatiques prières, de ses objurgations nasillardes... c'était le pain !

La Josette thésaurisait des croûtes sèches, et je vous le jure, nulle de ses émules n'apporta jamais des ardeurs plus convaincues, plus passionnées dans sa tâche.

En 1845, une fille que la Josette avait eue dans sa jeunesse, mourut dans une commune voisine de celle qu'elle habitait.

- Cette fille laissait derrière elle deux enfants. Ils tombèrent à la charge de la mendiante.

Elle eût certainement préféré s'en débarrasser au profit de l'hospice, mais elle avait à compter avec l'opinion publique. Si elle repoussait les orphelins, beaucoup de ses tributaires pouvaient s'autoriser de cet acte pour lui fermer leur porte désormais. Au contraire, leur présence à ses côtés devait puissamment l'aider à attendrir les cœurs

Par un de ces caprices dont le hasard est prodigue, ces deux infortunés avaient reçu du ciel des dons qu'il refuse souvent aux privilégiés de la naissance et de la fortune.

Encore engourdis, ils partaient, frissonnant sous leurs haillons crevassés.



L'aîné, le Sandrin, avait dix ans, de grands yeux du bleu des bleuets, un teint qui restait transparent malgré la couche de crasse, malgré le vernis du hâle, et sous une chevelure inculte, ébouriffée, d'un blond pâle, une figure douce et mélancolique.

Plus jeune d'un an que son frère, Louisot formait avec lui un contraste parfait : il était brun, et sa petite physionomie pétillait d'intelligence et de malice.

Les prévisions intéressées de la Josette se trouvèrent justifiées. La vue de ces deux pauvres petits êtres, l'intérêt qu'ils excitèrent lui valurent bien des aubaines. Les aumônes tombèrent plus abondantes dans sa besace, et les dons de toute espèce affluèrent ; ce furent des souliers, ce furent des vêtements pour les orphelins.

Naturellement, toute cette friperie était vendue.

— Nous sommes si dénués, disait la mendiante, avec des larmes dans la voix, à ceux qui s'étonnaient que les petits n'eussent pas mieux profité de leurs cadeaux ; et puis, voyez-vous, les chaussons de cuir, c'est trop froid, cela les enrhumé, mes pauvres chérubins.

Et, après une journée de marche, elle partageait chichement, entre les chérubins, le plus petit et le plus dur des morceaux de pain qu'elle avait reçus ; le reste disparaissait, sans qu'aucun des enfants pût découvrir ce qu'il devenait.

Eux, pour supplément, ils avaient les pommes vertes tombées dans le fossé, les mûres et les prunelles des haies, l'aumône du bon Dieu.

1847 vint troubler la prospérité de la Josette.

Il y a dans l'existence des pauvres deux ou trois dates qui les font pâlir, quand on en évoque le souvenir.

1847 est une de ces dates.

La récolte avait manqué, et le prix du pain était quadruplé. Une fois encore, on allait avoir l'hiver de la faim ! La charité privée était épuisée, la charité publique elle-même devenait impuissante ; le flot des affamés grossissait, montait avec la violence et la rapidité d'une marée ; les digues sociales en furent ébranlées, à Buzançais.

Dans le Perche, ce n'étaient plus quelques mendiants tendant le chapeau au coin des carrefours : c'était un peuple hâve de la diète de la veille, anxieux de celle du lendemain, qui errait par les chemins à la recherche de cette vie qui lui échappait avec l'aliment.

Le prolétariat rustique, nombreux dans les contrées de petites cultures, tâcherons, journaliers, bûcherons, sabotiers, domestiques renvoyés par des fermiers aussi pauvres que ceux qu'ils emploient, avaient abandonné leurs foyers ; ils couraient le pays, sombres, inquiets, presque farouches. Devant chaque maison dont un panache de fumée couronnait la cheminée, ils faisaient halte ; ils disaient : Du pain ! mot sinistre qui, en de pareils moments, résonne comme un glas de tocsin.

Au milieu de cette tempête de la misère, les privilèges des gueux de profession avaient disparu. Plus d'aubaines aux portes amies, plus de croûtons généreusement taillés par une servante sympathique, plus d'étrennes de la charité enfantine, de pièces blanches données à la sollicitation de l'enfant par une mère qui pleure d'orgueil et de joie ! L'égalité du jeûne était pour tous ; et, vieux et infirmes, les anciens, les maîtres de la mendicité se trouvaient distancés dans cette course à l'aumône par les recrues jeunes, vigoureuses et plus cruellement tenaillées aux entrailles.

Vous pouvez penser si la Josette s'arrangeait de ce régime.

Elle en souffrait, et dans ses besoins et dans sa monomanie.

Ne pas manger tous les jours, elle s'en fût encore consolée : ne s'était-elle pas, bien des fois, condamnée elle-même à l'abstinence, alors qu'elle avait des vivres en abondance ? Mais ne pouvoir arracher à la pitié un pauvre petit morceau de pain pour grossir les monceaux de croûtes, les unes desséchées, devenues pierres, les autres moisies, moussues, verdâtres, qu'elle entassait dans quelque antre fétide ; se voir arrêtée dans son œuvre de sage prévoyance, au moment même où la disette centuplait la valeur de son trésor et les jouissances que donnait sa possession ! Voilà qui provoquait chez la vieille de véritables accès de rage.

Elle rompit avec sa prudence et sa modération traditionnelles : pour doubler la curée, elle envoya les enfants mendier dans un canton, tandis qu'elle en exploitait un autre.

Tous les fléaux s'acharnaient sur le pauvre monde, le froid avec la famine. Il gelait noir, comme disent les paysans.

La Josette habitait une espèce de hutte aux murs de terre, qu'on avait autorisé son mari à construire dans une carrière de sable abandonnée, à un demi-kilomètre des dernières maisons du village.

Dès l'aube, elle s'éveillait plus âpre, plus enfiévrée par l'insuccès de son travail de la veille. Elle secouait les pauvres enfants, endormis dans les bras l'un de l'autre, sur la couche de bruyère, où ils trouvaient un semblant de chaleur, et elle les poussait hors de la maisonnette.

Encore engourdis, ils partaient, frissonnant sous leurs haillons crevassés, dont le tissu éraillé autant que les trous livraient à la bise glaciale des chairs marbrées de rouge, de bleu, de violet ; ramassés sur eux-mêmes, la tête basse, les mains cachées dans la poitrine, traînant leurs sabots, sur la terre

durcie, ils s'éloignaient côte à côte. Ils s'enfonçaient, ils se perdaient dans la double obscurité du crépuscule et du brouillard.

Le soir, quand ils rentraient transis, harassés, les pieds saignants, la terrible grand'mère était là pour recevoir le butin. Si la besace était vide, ils étaient battus ; si la récolte était petite, il leur fallait gagner le lit sans souper.

Elle, elle disparaissait, emportant ce qu'ils avaient ramassé et ce qu'elle avait recueilli elle-même ; et tout cela ne paraissait plus dans la cabane.

Le Sandrin, lymphatique, d'un sang moins riche que Louisot, céda le premier. Un matin, quand il voulut se lever, il chancela, et retomba sur sa couche en pleurant : un de ses pieds se refusait à le porter.

La Josette alluma la lampe, et visita le membre malade. Nulle plaie apparente, pas une égratignure ; seulement depuis la cheville jusqu'à l'extrémité des doigts les chairs avaient une blancheur livide, la blancheur du cadavre.

La vieille se récria : elle accusa l'enfant de fainéantise, de lâcheté ; elle l'accabla d'injures, elle le frappa. Le malheureux fit un effort, il se leva ; mais chacun de ses mouvements lui arrachait des cris déchirants, et bientôt il s'affaissait, à moitié évanoui.

La Josette le rejeta sur le tas de bruyères ; elle lui dit qu'il resterait au logis, mais que, comme elle ne se souciait pas d'encourager sa paresse, il n'aurait ni à boire ni à manger. Elle sortit emmenant Louisot, et ferma la porte derrière elle.

Louisot n'alla pas loin.

La Providence avait encore compensé la rigueur avec laquelle elle avait partagé ces deux pauvres êtres, en leur mettant au cœur des trésors d'amour fraternel.

Lorsque la Josette et son petit-fils furent arrivés au carrefour Baudry, la mendiante indiqua à celui-ci son itinéraire de la journée, et elle prit elle-même la route de Tourouvre.

Louisot s'enfonça dans le chemin creux qu'elle lui avait désigné ; mais lorsqu'il eut fait cent pas, il se jeta à travers champs, et toujours courant, il revint à la hutte.

A travers la porte, il entendit les gémissements et les sanglots de Sandrin : cette porte, ses petites mains essayèrent de l'ébranler, mais il était trop faible, ou elle était plus solide qu'on ne pouvait raisonnablement l'attendre de la clôture d'une semblable habitation.

De fenêtre, point. Le jour venait dans l'intérieur par une sorte de meurtrière, en ce moment fermée par un bouchon de genêts ; et si petit que fût l'enfant, ce trou était trop étroit pour qu'il pût y passer.

Mais c'était un garçon d'expédients : un merisier étendait ses branches au-dessus de la maisonnette ; il grimpa sur l'arbre, passa de la branche sur le toit, et descendit par la cheminée.

Il embrassait son frère, il l'encourageait, il le consolait, il pleurait avec lui, lorsqu'il entendit un frémissement de brindilles desséchées ; il releva la tête, le bouchon de genêts avait été enlevé, et dans le clair-obscur de l'étroite embrasure, on voyait reluire les deux yeux de la Josette, flamboyants comme des yeux d'orfraie.

La colère de celle-ci fut terrible. La mégère, confite en Dieu, humble, mielleuse lorsqu'elle implorait, martyrisa sa victime avec la froide frénésie d'un tourmenteur : ni les cris du patient, ni les supplications du Sandrin agenouillé sur son grabat, n'entamèrent l'écorce de ce cœur ossifié. Elle s'arrêta lasse, mais non satisfaite, et, saisissant le malheureux Louisot à pleins cheveux, elle essaya une seconde fois de l'entraîner au dehors.

Mais elle rencontra, cette fois, une résistance inattendue.



Louisot se roidit, se cramponna, s'accrocha à la huche, aux ais de la porte, disant que la grand'mère pouvait le tuer, mais qu'elle ne le déciderait

pas à quitter son frère. Il la menaça de raconter à toutes les bonnes gens ce qu'elle faisait souffrir aux enfants de sa fille.

La Josette lâcha le petit ; un mauvais sourire crispa ses lèvres.

— C'est vous qui l'aurez voulu, les petiots, dit-elle ; je vous ai donné la moitié de mon logis, je ne vous l'ôterai pas ; mais, par des temps comme ceux-ci, chacun doit suffire à son ventre, et je suis trop vieille pour prendre le vôtre à mon endos. Vous ne voulez plus travailler, mes moutons, vivez de l'air du temps, il est assez froid pour vous tenir le teint frais ; mais n'attendez de moi ni une tassée de cidre grande comme un dé, ni un quignon de pain gros comme une noix. Du pain, milliasses de sort ! mais le voilà devenu aussi rare que l'or ; vous verrez bien s'il va vous en tomber du ciel quand vous ferez dodo !



Et la mendiante s'en alla.

La journée fut douce. Sandrin souffrait ; mais les soins de Louisoi lui rendirent ses douleurs tolérables. Le hasard fit trouver à l'enfant le plus efficace des remèdes contre la congélation : il bassina le pied de son aîné avec de l'eau froide, et celui-ci se trouva soulagé ; ensuite, comme il se plaignait du froid, le petit frère se coucha en travers sur les jambes de son aîné pour les réchauffer.

Vers la fin du jour, le malade eut faim ; Louisot se leva et fureta dans tous les coins de la masure.

Il eut beau fouiller jusqu'au lit de la grand'mère, il ne découvrit pas une miette de pain qui fût de taille à rassasier une souris.

Il regagna le lit, le cœur gros ; il souffrait lui-même. Il eut la force de taire ses angoisses pour ne pas inutilement affliger son frère.

Une espérance le soutenait.

La Josette allait rentrer sans doute. Ce qu'il n'eût pas fait pour lui ; il le ferait pour son ami : il se jetterait aux pieds de la grand'mère, il implorerait son pardon, il lui demanderait d'avoir pitié de Sandrin.

Il lutta tant qu'il put contre le sommeil, afin d'attendre la vieille femme. Vaincu, il s'assoupit. En s'éveillant, son premier regard fut pour le lit ; il était vide. La Josette n'était pas revenue.

Cette absence n'avait rien d'insolite. Souvent, lorsque sa quête l'avait entraînée trop loin, la mendiante demandait aux bonnes âmes l'hospitalité de leur grange.

Louisot se consola en songeant que le soir certainement il la verrait reparaitre.

Malheureusement l'estomac des deux enfants refusa de s'associer à cette résignation. Louisot ne parvenait plus à dissimuler ses souffrances, et Sandrin s'abandonnait au désespoir.

Encore une fois, le premier prit vaillamment son parti : il chaussa ses sabots, passa son sac à son col, et partit après avoir fait une couverture à son frère de toutes les guenilles qu'il avait pu trouver.

A la tombée de la nuit, il était de retour, le corps et l'âme brisés. C'était en vain qu'il avait exposé le lamentable tableau de la position de son frère et de leur abandon ; en vain qu'il avait prié, en joignant ses petites mains : les mendiants appuyaient leurs requêtes de tant d'horribles récits, que l'on commençait à s'y faire ; et puis, il n'était pas de chaumière dont les maîtres ne commençassent à trembler pour eux-mêmes. Il rentrait le sac vide, ne rapportant rien, rien que des baies de rosiers sauvages qu'il avait cueillies aux buissons.

C'était au tour de Louisot à pleurer.

Et la grand'mère ne revint pas, ce soir-là, plus qu'elle n'était revenue la veille.

Était-ce le hasard, était-ce l'indifférence qui la tenait éloignée de la demeure ? Peut-être un épouvantable calcul.

L'émotion que la mort des deux enfants exciterait dans la contrée pouvait lui devenir productive. Sous la pression de son effroyable passion

d'enfouisseuse, peut-être n'avait-elle pas reculé devant l'idée de recueillir les bénéfices d'un tel désastre.

Abrégeons ces lugubres détails.

Le lendemain, le courageux enfant se remit en campagne ; mais la neige était tombée fine, serrée, pendant la nuit ; elle avait un pied d'épaisseur sur le chemin : il s'épuisa en efforts sans parvenir à gagner le village.

Et la pluie de blancs flocons durait toujours ; elle allait les murer dans leur tombeau.

Ils y vécurent, ils y agonisèrent cinq jours.

Le matin de ce cinquième jour, le Sandrin ne pouvait plus se soulever sur le grabat. Il ne se plaignait pas ; mais son pied, démesurément enflé, se plaquait de larges taches d'un violet sombre, presque noires ; le mouvement des paupières, un souffle à peine perceptible, disaient seuls qu'il existait encore.

Louisot fixait sur lui des yeux hagards ; sa tendresse fraternelle lui livrait prématurément ce terrible secret de la mort ; la terreur glaçait ses os jusque dans leur moelle, ses dents bruisaient en s'entrechoquant.

Chancelant, vacillant sur ses jambes affaiblies, il sortit, ramassa une poignée de neige, la fit fondre entre ses mains, et épancha quelques gouttes de cette eau glacée sur les lèvres du moribond.

Celui-ci parut se ranimer, il sourit à son frère.

Ce sourire communiqua une énergie désespérée à l'enfant auquel il s'adressait ; il pouvait défendre son ami, le spectre noir ne le tenait pas encore. Une seconde fois, il se mit à fouiller la maison, bousculant, secouant, éparpillant les hardes, les loques, les ustensiles du ménage, sans souci des colères probables de la Josette.

Il lui semblait impossible que Dieu lui refusât le moyen de sauver son Sandrin.

Il alluma une chandelle de résine, et passa dans l'étable qui attenait à la maison, et dont des décombres, des brindilles de bois et de genêt couvraient l'aire.

Il y avait dix minutes qu'il était là, lorsqu'il reparut. Tout ce qui lui restait de sang affluait à ses joues ; ses yeux brillaient, ses lèvres frémissaient, et, sur sa poitrine, il serrait convulsivement une véritable brassée de croûtes peu appétissantes, mais du pain !

— Frère, frère, s'écria-t-il en laissant tomber son fardeau sur le lit, nous sommes sauvés ! J'ai trouvé la cachette de la grand'mère, là, derrière la

muraille. Nous sommes riches, mon Sandrin, nous avons maintenant du pain pour toute notre vie, une montagne de pain !

Et il plaça un des morceaux dans les mains glacées du mourant ; celui-ci le porta péniblement à ses lèvres ; mais ses dents s'émoussaient sur cette pétrification sans l'entamer.

— Attends, attends, s'écria le pauvre petit bonhomme, il fait noir comme dans un four là-dedans, mais j'en ai senti de plus frais.

Il rentra dans l'étable.

Autrefois le mari de la Josette avait rétréci cette étable par une cloison ; c'était entre ces deux murailles que la mendiante cachait son trésor, à la grande liesse de rats qui l'habitaient. Elle y arrivait par une crevasse qu'elle bouchait avec une vieille porte posée horizontalement contre le mur.

Louisot se glissa une seconde fois à plat ventre sous cette porte qu'il était parvenu à soulever.

Son corps était à moitié engagé dans le trou noir, lorsqu'un de ses mouvements dérangerait l'équilibre des ais massifs ; ils retombèrent de tout leur poids sur les reins de l'enfant, qui poussa un cri de douleur ; il essaya de se dégager : il ne put y réussir.

Alors une odeur âcre lui monta à la gorge ; il entendit derrière lui un crépitement sinistre ; une lueur sombre commença à se refléter jusque dans l'espèce de caverne où se trouvaient sa tête et son buste.

La lumière qu'il avait posée sur une pierre dans l'étable, avait enflammé les brins de genêt : la cabane brûlait.

De braves gens qui passaient sur la route Entendirent les appels désespérés du pauvre petit ; ils l'arrachèrent du brasier, couvert d'horribles brûlures, mais vivant.

Louisot fut transporté au presbytère. Malgré les soins dont il devint l'objet, il expira au bout de trois jours, après avoir raconté ce triste drame.

Dans la chambre, sur le lit de bruyère, on avait trouvé le cadavre déjà raidi de Sandrin, dont les doigts crispés tenaient encore la croûte desséchée qu'il avait vainement portée à ses lèvres.

Quand la nuit fut venue, on vit une ombre errer autour de ces ruines fumantes.

C'était la Josette.

On avait posé le corps de Sandrin sur une planche à demi calcinée, à l'abri d'un reste de toit.

L'horrible vieille avait passé à côté de ce qui avait été son petit-fils sans se détourner. Elle revint brusquement sur ses pas, se pencha sur le cadavre, lui arracha le morceau de pain, et, sans trembler, sans frissonner, elle le cacha dans son giron.



XXVII

LA MARNIÈRE

Lorsque l'on va de Chartres à Maintenon, en suivant cette riante vallée de l'Eure, si verte, si ombreuse, l'oasis de la triste Beauce, on rencontre un long village, irrégulier, mal bâti, qui se nomme Saint-Prest.

A cinq cents pas environ de la dernière maison de l'interminable bourg, la colline qui, sur la gauche, encaisse le vallon, présente dans ses flancs une large déchirure, ressemblant de loin à une entaille pratiquée par quelque outil gigantesque, et dont la teinte crayeuse contraste avec les nuances disparates des taillis, des vignes, des champs qui lui font un encadrement verdoyant.

Sur cette place du coteau, nulle trace de végétation. Quelques racines des arbres qui surplombent la partie supérieure se détachent en noir sur son fond blanchâtre, pareils à des serpents déroulant leurs anneaux gigantesques au-dessus du précipice.

Les couches inférieures du sol sont mises à nu sur une si vaste étendue, qu'on serait tenté d'attribuer ce bouleversement à quelque violente commotion terrestre : cependant il est l'œuvre patiente et laborieuse des hommes, dont des générations se sont usées à fouiller la colline pour lui arracher la matière fertilisante qu'elle contient, la marne.

A cinquante pas environ du chemin, à égale distance environ de la marnière, entre les têtes arrondies des pommiers, et les rameaux étagés de quelques énormes noyers, on distingue le toit d'une maison.

Je dis maison, parce que cela montre des murs, une cheminée, une couverture ; mais, en vérité, à quelques-unes de nos habitations beauceronnes, la qualification de hutte conviendrait beaucoup mieux.

Ce qui frappe, en traversant ces steppes de la fertilité, c'est le contre-sens de la richesse de cette terre et de la misère apparente de ceux qui l'habitent. L'œil se fatigue-sans trouver la fin de cette mer d'épis, qui, de tous les côtés, va se perdre dans les vapeurs bleuâtres de l'horizon ; et le cœur se serre et se soulève à l'aspect des bouges sordides dans lesquels grouille la vaillante population dont les bras ont fait pousser tout cela.

La maison de la Marnière était basse, plus longue que large, percée d'une porte et de deux étroites fenêtres sur celle de ces façades qui regardait la colline ; ses murailles étaient en terre, en bauge, comme on dit ici ; mais pantelantes, crevassées, trouées comme un vieux crible, elles restaient debout par un miracle d'équilibre. Le toit de chaume, effondré, laissait voir à travers les effilochements de la paille moisie, les os du squelette, la charpente brisée, tordue, noircie. Sur ce qui avait conservé quelque adhérence, un tapis de velours, un fouilli de mousses, de pariétaires, d'iris sauvages, des échantillons de toute la tribu des rongeurs végétaux : le luxe du bon Dieu sur cette pourriture..

Comme la demeure elle-même, le : terrain assez étendu qui l'entourait disait l'indifférence de ceux qui l'habitaient pour l'ordre, la propreté la plus vulgaire ; il n'était ni champ, ni cour, ni jardin. Tout ce qui n'était pas herbe était cloaque : devant la porte même, pis qu'un fumier, un bournier d'immondices en putréfaction, partout des flaques d'une eau roussâtre, miroitant aux rayons du soleil avec de sombres reflets d'apparence vénéneuse. Pas un coin que la bêche eût fouillé : des arbres assez grands pour dédaigner les soins de l'homme, quelques touffes chétives de pommes de terre végétant où le hasard avait charrié leurs germes, des ceps de vignes abandonnées depuis longues années, dont les pampres échevelés se tordaient sur un gazon roussi, et c'était tout.

Cette maison et cet enclos n'avaient pas toujours eu un aspect de désolation.



A droite, à gauche, des traces de roues pesamment chargées, dix voies frayées ou plutôt vingt ornières, profondes comme des abîmes, et venant les

unes et les autres aboutir et se relier à une fondrière, à un gouffre de boue, qu'il fallait traverser pour arriver à la route, et où deux ais vermoulus, rongés de champignons, indiquaient que jadis il avait existé une barrière.

Cette maison, cet enclos n'avaient pas toujours eu l'aspect de désolation que je viens de peindre.

Ils avaient appartenu pendant près d'un siècle à une famille Bruyère, qui trouvait dans l'exploitation de la marnière une honnête aisance. Ce temps-avait été l'âge d'or de ce petit coin de terre. En 1845, le dernier des Bruyère n'ayant qu'une fille, Adélaïde, seule héritière du nom et des biens, la propriété de la carrière tombait en quenouille.

Si modeste que fût cette fortune, elle avait tenté plus d'un honnête cultivateur des environs ; la main d'Adélaïde avait trouvé de nombreux aspirants.

En sa qualité de paysan, le père Bruyère n'était pas homme à traiter légèrement une aussi grosse affaire : il prenait son temps, pesant l'avoir de chacun des prétendus, prisant leurs terres, en examinant les rendements. Malheureusement, cette diplomatie rustique avait compté sans le cœur d'Adélaïde, qui se maria avec un ouvrier de la marnière, lequel n'avait ni champs, ni moissons à mettre en ligne.

Ce fut un coup terrible pour le bonhomme.

L'ambition du paysan a toujours ses limites, mais elle est d'autant plus âpre qu'elle tend plus patiemment vers un but plus facile à atteindre. Celle du père Bruyère avait toujours été de ménager à sa descendance ce droit de ne rien faire que, par une illusion d'optique, tout homme rivé à la glèbe du travail considère comme le plus précieux de tous les droits.

Devenu veuf après la naissance d'Adélaïde, le vieux marnier, renonçant à se remarier, avait laborieusement entassé épargne sur épargne. Pour compter, il lui fallait l'aide de ses doigts ; mais il comptait bien, et le résultat de ses calculs avait été que sa fille ferait souche de petits bourgeois, à jamais affranchis des pénibles obligations qu'il avait quelquefois trouvées trop lourdes, pourvu qu'elle choisît un mari qui possédât une fortune égale à celle que produirait l'entassement auquel il se livrait.

Et le rocher que ce Sisyphe en sabots avait si péniblement conduit au faîte, un caprice de jeune fille le faisait rouler au bas de la montagne !

La déception était grande ; d'autres considérations en avaient augmenté l'amertume. Si Nicolas Sagot, le mari d'Adélaïde, n'avait ni sou ni maille, il ne possédait pas davantage l'ordre et la vaillance, une dot qui vaut les

écus bien souvent. Longtemps avant la catastrophe, le père Bruyère, fin connaisseur en ces matières, avait apprécié la valeur de celui que la fatalité lui gardait pour gendre, en le qualifiant de vilain ouvrier.

Malheureusement l'honneur était en jeu ; l'honneur dont ce paysan aux mains calleuses était plus jaloux encore que de son bien. De grosses larmes coulèrent sur ses joues tannées, quand il dit oui. Adélaïde Bruyère devint la femme Sagot. Mais le vieillard garda sa rancune, et la garda si bien qu'elle l'étouffa. Un an après la noce, il en mourait.

Hélas ! pas assez tôt pour ne pas s'apercevoir que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé.

Conquérir la richesse est une tâche ardue, la conserver quand elle est acquise est plus difficile encore ; mais seules, quelques organisations exceptionnelles, savent soutenir l'ivresse qui résulte toujours d'une élévation soudaine. La cervelle de Nicolas Sagot n'était pas de celles qui sont à l'épreuve d'un semblable vertige ; il en perdit le peu de bon sens qu'elle contenait.

Ce n'était pas un homme méchant, c'était pis, c'était un homme faible.

La méchanceté procède toujours par un calcul ou par un raisonnement ; la faiblesse s'en passe : aussi, sur la pente du mal, celle-ci va-t-elle toujours plus loin que celle-là.

Il n'avait aucune passion bien tranchée, aucun vice caractéristique, mais la porte qui livrait l'accès de son âme restant toujours entrebâillée, entraînait celui, celle qui voulait ; et l'hôte leur faisait si bon accueil aux unes comme aux autres, qu'ils avaient bien le droit de se croire chez eux.

Le côté le plus fâcheux de semblables organisations est de paralyser la défense de leurs victimes en entretenant les illusions de celles-ci. Elles ont le repentir intermittent, restent accessibles au sentiment de leur indignité, et trouvent de temps en temps des larmes sincères pour mêler aux larmes qu'elles font couler. Devant ces témoignages de la bonté du fonds, on se résigne, on patiente, on compte sur le temps pour en modifier les produits : ce qui est une grosse erreur en psychologie, aussi bien qu'en agriculture.

Ce fut ainsi que d'espérance en espérance, de déception en déception, Adélaïde vit la paresse, l'ivrognerie, l'inconduite de celui qu'elle avait choisi, dissiper misérablement sa petite fortune, sans que la conscience de l'inutilité des efforts, par lesquels elle luttait contre les tristes penchants de son mari, lui inspirât une de ces résolutions qui, dans un naufrage, sauvent sinon le navire, du moins une épave.

D'ailleurs, il faut bien l'avouer, lorsqu'elle s'était mariée, Adélaïde n'avait pas l'âpreté presque farouche de sa race pour le travail et pour le gain. Le père l'avait élevée en fille de famille ; l'instinct héréditaire s'était oblitéré. Aux pertes d'argent, elle opposa d'abord plus d'indifférence qu'il ne convenait à une Bruyère. Cette insouciance favorisa les premiers débordements de Nicolas Sagot. Il fallut que le fer touchât le cœur de la pauvre femme pour l'éveiller, mais dès lors son cœur saigna sans trêve.

Un jour les huissiers s'abattirent sur la demeure : tout fut saisi, tout fut vendu, la marnière, le clos, la maison, les champs, jusqu'aux meubles, jusqu'aux hardes.

Ce jour-là, Adélaïde redevint la fille des héroïques travailleurs, ses ancêtres.

Tandis que Nicolas Sagot cherchait des consolations dans l'ivresse, elle s'en allait trouver l'acquéreur du domaine héréditaire, obtenait de conserver la carrière en qualité de locataire, renvoyait les ouvriers ; et ramassant le pic trop lourd aux mains de son mari, elle se mettait à l'œuvre.

Dès l'aube on pouvait la voir, coiffée d'un madras terni, débraillée dans sa casaque de tricot, mal couverte d'un jupon troué, effrangé, blanche de poussière, fouillant sans relâche les flancs de la colline, éventrant le massif crayeux, roulant d'un pied ferme la pesante brouette sur les planches vacillantes jetées au-dessus des fondrières, alignant les mètres de marne par centaines.

Elle n'était ni belle, ni jolie, cette femme, mais, lorsque l'on comparait sa faiblesse à l'énormité de la tâche qu'elle embrassait, lorsqu'on voyait ce pauvre être, ce pygmée acharné contre la montagne, le colosse, elle apparaissait grande, presque sublime.

C'était lorsqu'elle avait découvert un nouveau filon, qu'elle était curieuse à observer : le fer de la pioche se levait, retombait d'un mouvement continu, régulier, puissant, comme celui de la machine. Le grincement de l'outil sur les cailloux se mêlait au souffle rauque de l'infatigable ouvrière, à moitié enfouie au milieu des décombres qu'elle amoncelait, impassible, au milieu de la grêle d'éclats de pierre qu'elle faisait pleuvoir. De temps en temps, une gerbe d'étincelles jaillissant du roc, un éclair bleuâtre illuminait la sombre excavation : ce spectre livide, baigné de sueur, haletant, se détachait dans les ténèbres ; c'était comme une évocation du génie du labeur, incarné dans une femme.

Adélaïde Sagot avait pour aiguillon un ferment bien autrement puissant que le désir de se relever de la ruine, l'amour maternel.

Ce triste mariage lui avait donné un fils.

L'effervescence de sentiment que nous appelons la passion semble avoir besoin, pour se produire, du double concours des facultés de l'âme et des forces du corps : quand celui-ci est asservi par la fatigue ou par le travail, l'âme voit décroître ou s'atténuer la vivacité de ses sensations. C'est ainsi que la plupart des paysans se trouvent à l'abri des orages qui bouleversent tant d'existences dans d'autres couches sociales. La sensibilité morale, corollaire de la sensibilité physique, s'émousse, comme et avec celle-ci, sous la pression du labeur excessif et de la continuité des préoccupations matérielles. Les affections les plus naturelles, l'amour des enfants, par exemple, se ressentent chez les travailleurs de l'état de compression de la matière ; il est ordinairement plus calme, plus contenu que chez les oisifs ; cependant, lorsque, par une cause ou par une autre, ils échappent à cette loi générale, en raison même de l'effort produit, de la résistance vaincue, la passion arrive quelquefois à se manifester chez eux avec une violence peu commune.

Adélaïde redevint la fille des héroïques travailleurs, ses ancêtres.





Cruellement déçue dans son amour pour son mari, Adélaïde avait trouvé un refuge dans la tendresse que lui inspirait son enfant : elle s'y était jetée à corps perdu. Plus les épreuves se multipliaient, plus la toute-puissance consolatrice de cette affection était devenue efficace. Le contraste de la figure hébétée de l'ivrogne doublait le charme du sourire, du babil du petit garçon. Elle l'aimait non seulement pour ce qu'il était pour elle, mais parce qu'il lui faisait oublier son père. Peu à peu, toutes les ardeurs de ce tempérament énergique, de cette nature primitive, se concentrèrent sur cette tête blonde.

Dans l'isolement de cette maison de la Marnière, où Nicolas Sagot ne se montrait guère que pour dormir, Adélaïde songeait, plus que ne songent ordinairement les femmes de sa condition ; et toutes ses rêveries avaient l'avenir de son enfant pour objet.

Cette cervelle, creusée sans relâche, était arrivée à concentrer ses pensées dans une unique ambition, celle de voir son petit Louis, c'était le nom de son fils, devenir prêtre.

Cette ambition, elle fera sourire nos lecteurs. Mais ceux d'entre eux qui habitent la campagne savent avec quel acharnement quelques paysannes la poursuivent.

L'idée d'assurer le salut du bien-aimé en faisant de lui un des élus du Seigneur, caresse doucement la dévotion maternelle ; mais, il faut bien l'avouer, le principe de la plupart de ces vocations ecclésiastiques est ordinairement plus terrestre.

Pour elles le personnage considérable du village, c'est le curé : pour elles, l'autel est un trône ; leur cœur s'épanouit d'orgueil à la pensée que l'enfant y montera un jour dans toute la magnificence de ses habits sacerdotaux ; et puis, à elles dont la vie fut si tourmentée, cette existence

calme, sûre d'un lendemain, apparaît comme un avant-goût du paradis ; leur imagination leur montre le nouveau lévite coulant les jours fleuris de la prébende, l'hiver dans un grand fauteuil au coin de la cheminée, l'été dans le plantureux jardin aux grands encadrements de buis ; les fronts qui se découvrent à son passage, et ce respect de tous qui s'étend à elles-mêmes : la mère de M. le curé !

A douze ans, Louis était entré au petit séminaire de Chartres : le père Sagot ne s'en souciait guère, il se piquait de scepticisme ; et puis cette grosse pension qu'il fallait payer, c'était autant de pris sur la bouteille. Mais pour la première fois de sa vie, Adélaïde entra en révolte, et l'ivrogne était trop mal à son aise sur le terrain des récriminations pour ne pas céder.

L'enfant était depuis quatre années dans cet établissement, c'est-à-dire qu'il avait seize ans lorsque éclata le désastre ; et c'était pour continuer à subvenir aux frais de cette éducation que la pauvre Sagot combattait comme une lionne.

Malheureusement, pendant les vacances, le jeune homme surprit le secret de ce délire d'amour maternel. Ce fils de l'indigne Sagot n'avait pas moins de cœur que d'intelligence : il refusa d'accepter les bénéfices du martyre auquel sa mère se condamnait pour lui, en déclarant qu'il ne retournerait pas au séminaire. Pleurs, menaces, supplications, se brisèrent devant une résolution inébranlable et spécieusement motivée. Il n'avait pas la vocation, disait-il, et, dans cette disposition de son âme, le forcer à recevoir la prêtrise équivalait à le contraindre à commettre un acte sacrilège. Ce fut une immense douleur pour cette femme, déjà si éprouvée. Cependant, elle se consola en s'apercevant qu'elle aimait encore plus son fils, depuis qu'il avait prouvé qu'il était digne de sa tendresse.

Louis échangea, sans soupirer, sa longue redingote noire contre la blouse blanche, et commença son éducation de marnier. Les regrets que put lui laisser cette coupe de savoir, que ses lèvres avaient seulement effleurée, il les étouffa. Sa physionomie fut si discrète, que la double vue maternelle n'y surprit jamais autre chose que le bonheur d'avoir pris sa part d'un fardeau trop lourd.



Adélaïde persévérait dans son acharnement ; en même temps, elle revenait à l'autre tradition des Bruyère : elle prenait sur son sommeil pour gagner un peu plus, elle prenait sur ses besoins pour dépenser un peu moins ; elle faisait de l'argent avec ses dents, comme disent les paysans ; c'est-à-dire qu'elle ne mangeait pas pour avoir quelques sous à ajouter aux sous précédemment entassés.

Elle n'avait plus, il est vrai, de pension à payer ; mais il lui restait un spectre menaçant à écarter, la conscription, dont elle voyait les serres se rapprocher de plus en plus de cette tête chérie, la conscription, d'autant plus implacable, que le jeune homme était fort et vigoureux, une proie opime, un régal.

Seule, elle eût peut-être été victorieuse dans cette lutte, mais le destin continuait à se servir de son mari pour l'accabler.

Tandis que ceci se passait, Nicolas Sagot descendait rapidement tous les degrés de l'abjection rustique.

Il avait bien éprouvé quelque chose qui ressemblait à la honte, lorsque sa femme lui avait montré comment on porte l'adversité ; mais ces très vagues remords n'avaient pas tenu contre la fainéantise, devenue pour lui une habitude.

Et puis, en lui volant son métier d'ouvrier, en s'exterminant à sa place, sa femme n'avait d'autre but, prétendait-il, que de l'humilier ; et il avait trop le sentiment de la dignité masculine, pour la laisser amoindrir en sa personne, par un désavantageux parallèle ; aussi évitait-il même de se montrer dans les environs de la carrière.

Peu exigeant du reste sur le superflu, se contentant de pain noir, couchant en plein champ, s'il le fallait ; en revanche, sans cesse en quête de l'indispensable, la boisson : s'adressant rarement à Adélaïde intraitable, pour obtenir les quelques sous qui représentaient l'ivresse, souvent à son fils qui n'avait pas toujours, mais qui, le rouge au front, les yeux baissés, d'une main tremblante, laissait tomber la monnaie dans la main paternelle, quand cette monnaie, il la possédait.

Et puis, pratiquant par surcroît vis-à-vis de tout venant la mendicité de l'ivrognerie, restant pendant des journées entières assis devant la porte du cabaret, attendant que le ciel lui envoyât quelque gosier altéré, auquel il évitait l'ennui de boire seul, en en recevant la charité du verre d'alcool.

Un beau matin, un événement extraordinaire avait mis tout le village en émoi.

Au lieu de prendre sa place sur le tronc de merisier qui lui servait de banc, le père Sagot était entré au Coq-Hardi, l'œil brillant, la lèvre humide, la face épanouie : sans attendre qu'on l'invitât, il avait demandé du meilleur, et, comme le cabaretier manifestait quelque méfiance, il avait tiré de sa poche une poignée de napoléons, et les avait fait luire entre ses deux mains fermées. La nouvelle de la fortune de l'ivrogne se propagea avec la rapidité de la pensée : on vit accourir tout ce qu'il y avait de désœuvrés disponibles ; et, comme Nicolas Sagot n'avait pas perdu la tradition des façons généreuses du temps où il était riche, il invita tous les assistants à trinquer avec lui.

L'orgie champêtre fut troublée par l'apparition d'Adélaïde, pâle, les yeux injectés de sang, les cheveux épars. Avec un accent qui venait des entrailles, elle accusa son mari de lui avoir volé la somme qu'elle amassait si péniblement pour le rachat de son enfant. Elle se mit à genoux, et, d'une voix que les sanglots entrecoupaient, elle le supplia de lui rendre son pauvre trésor.

Nicolas Sagot flottait irrésolu entre le bien et le mal : les railleries de ses compagnons firent pencher la balance ; il prétendit que Louis ne serait pas à plaindre d'avoir échangé la soutane contre l'uniforme. Il refusa avec mille railleries. Lorsqu'elle vit sa tendresse maternelle livrée aux risées, la raison de la pauvre femme s'égara ; elle saisit un couteau, se précipita sur son mari : si on ne l'avait retenue, si les buveurs n'eussent fait évader celui-ci, elle eût donné un sanglant dénouement à cette triste scène.

Louis y mit fin, en venant chercher sa mère, qu'il ramena à la maison de la Marnière dans un état lamentable.

Quant à Nicolas Sagot, on ne le revit qu'après quinze jours, pendant lesquels il avait promené ses débordements de cabaret en cabaret. Il revenait les poches vides, plus déguenillé, plus dépenaillé, plus abruti que jamais.

Ceci s'était passé à l'époque du carnaval, en 1865.

Une nouvelle révolution dans l'état moral d'Adélaïde Sagot en fut la conséquence. Elle se montra moins acharnée à son travail ; en même temps, elle devenait sombre, presque farouche ; elle fuyait ses anciennes connaissances, répondait par monosyllabes à leurs questions : en six mois, on ne la vit pas une seule fois à l'église et les baisers de son fils eux-mêmes avaient perdu le pouvoir de lui arracher un sourire.

Au mois d'août de la même année, l'ivrogne cessa tout à coup de venir s'asseoir sur le banc de chêne, devant les fenêtres du Coq-Hardi.

Il y avait si longtemps que l'on était habitué à voir cette trogne rubiconde trôner au-dessous des pampres qui enguirlandaient la façade, qu'on en était arrivé à le considérer un peu comme l'enseigne du cabaret. Il ne fut personne qui ne remarquât son absence ; on connaissait si bien les habitudes de Nicolas Sagot, qu'on supposa unanimement qu'il devait être gravement malade.

Cependant cette absence se prolongeant, un jour que la Sagot traversait le village, un curieux lui demanda des nouvelles de son mari ; la femme répondit sèchement qu'il y avait plus de quinze jours qu'il n'était rentré à la Marnière, et elle ajouta plus sèchement encore, qu'elle conseillait de ne pas plus s'en inquiéter qu'elle ne s'en inquiétait elle-même.

Cette réponse donnait à penser, car il était constant que la disparition de l'ivrogne ne remontait pas à plus d'une semaine. Elle fournit un large texte aux commentaires de la gazette du village, à ces propos que les ménagères colportent de foyer en foyer. On rapprochait cette indifférence de la scène du cabaret, que personne n'avait oubliée, de cette humeur noire à laquelle, depuis lors, Adélaïde avait semblé être en proie, et on hochait la tête.

L'autorité avertie, fit une descente à la maison de la Marnière. Louis en était absent depuis deux mois ; il était allé en moisson du côté de Rambouillet. Son absence le déchargeait de tout soupçon ; la mère fut interrogée.

Son calme ne se démentit pas ; elle ne montra ni trouble ni inquiétude. Cependant sa justification ne parut pas satisfaisante, car le juge d'instruction ordonna son arrestation immédiate.

Les gendarmes l'emmenaient, lorsqu'au détour du chemin, le sinistre cortège se croisa avec un groupe de moissonneurs qui revenaient de leur campagne. La malheureuse jeta un cri ; au milieu d'eux, elle venait de reconnaître son fils. Elle lui tendit les bras ; lui, de son côté, essaya de s'élancer. On les sépara, on entraîna l'accusée.

Pendant trois mois, l'information judiciaire se poursuivit. Les perquisitions les plus minutieuses furent exercées, on fouilla tous les buissons du liri ; on sonda toutes les excavations de la carrière. En même temps, à Chartres, on accumulait interrogatoire sur interrogatoire ; ils furent inutiles, comme les investigations.

Le sang-froid, la présence d'esprit de cette simple paysanne déjouèrent les questions les plus insidieuses. La plus savante tactique ne parvint jamais à la mettre en contradiction avec elle-même, et comme on ne découvrait pas la moindre trace de celui qu'on l'accusait d'avoir assassiné, il fallut bien croire à cette innocence, dont elle ne cessait pas de protester.

Dans les premiers jours de novembre, la chambre des mises en accusation rendit une ordonnance de non-lieu. Adélaïde Sagot n'avait pas été avertie de l'issue probable de son procès, lorsque le geôlier entra dans la cellule où elle était enfermée pour lui signifier l'arrêt qui la mettait en liberté.

Il y a une incrédulité toujours plus difficile à vaincre que celle du juge d'instruction lui-même, à l'endroit de l'innocence des accusés, celle du geôlier. Tout en lisant, cet homme observait sa prisonnière.



Après l'accusation capitale qui avait pesé sur elle, cette nouvelle c'était la résurrection : la tombe s'ouvrait pour cette morte ; cependant son masque blême et terreux ne trahit pas une émotion ; ce fut à peine si le gardien surprit un éclair furtif dans ses petits yeux gris, ombragés de sourcils épais, buissonneux.

— Quand désirez-vous partir ? lui dit l'homme.

— Et mon fils, l'a-t-on averti ? demanda Adélaïde d'une voix un peu tremblante.

— Cela vous regarde. Dans deux heures ne pouvez-vous pas être auprès de lui ? Allons, faites votre paquet.

Un flot de sang monta à la face de la prisonnière, et accusa les mille dessins du réseau veineux sur ses joues d'un jaune de cire. Mais elle domina son trouble, quitta l'escabeau sur lequel elle était assise, au-dessous d'une étroite fenêtre dont les épais barreaux rayaient de noir un carré bleu, un coin du ciel, et elle commença de rassembler ses hardes, lentement, méthodiquement, avec les minutieuses précautions d'une ménagère économe.

Adossé contre la porte, le geôlier la contemplait avec un sourire ironique.

— Mes pratiques sont ordinairement plus pressées de me quitter que vous ne l'êtes, la mère.

— Parce qu'elles sont coupables ; l'innocent met en Dieu sa foi et son espoir, et il attend patiemment le jour de sa justice.

La Sagot avait dit ceci d'une voix si ferme, l'accompagnait d'un regard si assuré, que malgré ses doutes, le geôlier baissa les yeux et resta interdit.

— Hâtez-vous, reprit-il avec humeur, j'ai autre chose à faire qu'à vous regarder vous mirer dans vos frusques.

La prisonnière entortilla son petit paquet d'un mouchoir, et suivit l'homme.

Quand ils furent devant le dernier guichet, sur un signe, le surveillant de garde tira les verrous, la porte roula sur ses gonds, d'éblouissantes gerbes de lumière inondèrent le sombre vestibule ; la Sagot sortit sans se presser, et derrière elle les ais massifs se refermèrent avec une plainte sinistre.

Dans la rue, la robuste nature de la paysanne fléchit un instant : suffoquée par le grand air, éblouie par le ruissellement des clartés sur les murailles et sur le pavé, elle chancela, respira largement et regarda autour d'elle.

Elle ne vit personne que la sentinelle accomplissant sa promenade monotone devant la prison.

— Ah ! le pauvre gars, murmura-t-elle ; aura-t-il du regret de n'avoir pas été là pour m'embrasser plus tôt.

Et elle s'éloigna rapidement, traversa les faubourgs et se dirigea vers la campagne.

Elle marchait avec une vigueur, une sûreté d'aplomb qui n'appartiennent pas ordinairement à son sexe ; toute entière au but vers lequel elle tendait, tellement absorbée dans sa pensée qu'elle n'entendait pas les bonjours étonnés par lesquels quelques paysans qui la croisèrent saluèrent son retour.

Cependant, quand elle eut dépassé l'hospice de Josaphat, avant de s'engager dans le chemin bordé de peupliers qui s'ouvrait devant elle, elle s'arrêta, s'assit sur un tas de pierres, ôta ses souliers et ses bas, et, les pieds nus, la jupe relevée autour de la taille, elle reprit sa marche.

L'économie de la paysanne avait seule pu la distraire de ses préoccupations.

Elle fit deux lieues d'une haleine.

Elle traversa le village, où son apparition excitait une vive émotion, sans avoir un regard pour toute cette population, qui s'amoncelait aux portes afin de la voir passer. Au milieu de rires qui ressemblaient à des glapissements d'orfraies, quelques apostrophes malveillantes partirent des groupes des curieux ; pas un tressaillement de sa physionomie n'indiqua qu'elles étaient arrivées à ses oreilles.

Ce ne fut que lorsque le grand effondrement de la marnière se dressa devant elle, qu'elle sembla se reconnaître. Les sensations que, jusqu'alors, elle avait si complètement maîtrisées, débordèrent. De ses paupières

sanguinolentes, deux larmes jaillirent et descendirent lentement sur ses joues ; ses lèvres s'agitèrent sans articuler aucun son, et ses genoux robustes fléchirent, soit que les forces leur manquassent, soit que le même instinct qui mettait dans sa bouche les lambeaux de quelque prière, la poussât à se prosterner pour remercier Dieu, qui la ramenait auprès de ce fils tant aimé. Elle fit un effort suprême, s'élança et atteignit en courant le seuil de la maison où elle allait le retrouver.

La porte était fermée ; les coups qu'elle y frappa résonnèrent avec un bruit sourd, elle appela : l'écho seul lui répondit.

Elle eut un geste de colère contre le sort qui retardait son bonheur, et recommença ses appels avec une sorte d'angoisse.

Une réflexion la calma. Louis devait être dans les environs il était impossible qu'il tardât à revenir ; en même temps, elle se souvenait qu'autrefois, quand elle sortait, elle cachait quelquefois la clef au pied d'un arbre, et que son fils avait pu faire comme elle.

Elle alla droit à cet arbre.

Il se dressait à la base même de l'escarpement, dans l'angle extrême du clos. C'était un noyer d'une extrême grosseur et d'une élévation colossales ; des siècles avaient passé sur sa tête, et cependant, de loin, il paraissait encore sain et vigoureux ; à quatre mètres environ du sol, une véritable forêt d'énormes branches partait du tronc, s'élevait à une hauteur considérable, s'étendant dans toutes les directions, projetant une ombre si épaisse dans le rayon que ses rameaux embrassaient, que toute végétation en avait disparu.

Lorsqu'on en approchait, on reconnaissait que le géant de la vallée n'avait pas été à l'abri des outrages du temps. Sa fourche était brunâtre et couverte de cette mousse visqueuse qui accompagne et favorise le travail de décomposition du bois, une fente longitudinale déchirait l'écorce du sommet jusqu'à la base, découvrant l'aubier, dans lequel une ligne noire, peu perceptible à distance, prouvait que sous la double action de l'humidité et des insectes, le cancer avait gagné le cœur même de l'arbre, et qu'il était creux.

La Sagot était à dix pas du grand noyer.

Elle allait entrer dans le cercle sombre que le feuillage faisait sur le terrain crayeux, en ce moment ruisselant de clarté, lorsqu'un nuage cachant le soleil, tout devint sombre, et la brise qui s'élevait agita les branches avec un bruit qui ressemblait à un gémissement.

La paysanne s'arrêta brusquement. Une incroyable révolution s'était opérée sur sa physionomie, un tremblement convulsif agitait son corps et ses membres, ses yeux hagards allaient de l'immense panache des feuilles d'un vert bronzé, qui bruissaient avec un clapotement monotone, au tronc grisâtre qui ressemblait dans ces demi-ténèbres au fût d'une gigantesque colonne, et ils ne parvenaient pas à s'en détacher ; des gouttes de sueur perlaient sur son front, elle respirait avec effort.

Pendant quelques secondes, elle resta immobile, luttant contre le trouble étrange auquel elle était en proie ; puis elle recommença de reculer lentement, pied à pied, comme à regret, ses regards farouches, toujours fixés sur le grand noyer.

Elle alla ainsi jusqu'à l'entrée du clos, se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, sur le revers du fossé, cacha son visage dans son tablier, et des sanglots qu'elle cherchait vainement à contenir soulevèrent sa poitrine.



Elle était dans un état de prostration si complet qu'un jeune homme qui descendait la colline put arriver jusqu'à elle sans qu'elle relevât la tête.

Mais à ce seul cri : Ma mère ! elle fut debout, les bras ouverts, la figure radieuse et ses larmes séchées.

. C'était son fils qui revenait des champs, et qui, pendant un instant, avait hésité, en retrouvant là celle qu'il croyait toujours dans la prison.

Louis Sagot avait alors vingt ans ; il était plus grand, plus musculeux que ne le sont ordinairement les enfants des pays de plaine. Son visage n'était ni beau ni régulier, mais remarquable par son expression de douceur, par la teinte de mélancolie dont ses yeux bleus étaient chargés ; un sentiment qui se rencontre rarement chez les travailleurs des champs.

Il rendait à sa mère tendresse pour tendresse ; mais la sienne était plus expansive que celle de la paysanne, il ne se lassait pas de l'embrasser, de la serrer sur son cœur, s'arrêtant pour la contempler avec une sorte d'extase.

Celle-ci se laissait faire. Mais à chaque caresse, ses yeux démentaient cette impassibilité de la nature ; ils disaient : Encore !

Il l'entoura de ses bras, il la ramena, il la porta jusqu'à la maison, ouvrit la porte dont il avait la clef sur lui, pénétra avec elle dans l'intérieur, et ce furent de nouvelles étreintes.

— C'est donc toi ! disait-il en couvrant les joues terreuses de la pauvre femme de nouveaux baisers, et c'est bien toi... Tiens, la mère, il me semble encore que je suis dans un rêve. Tout à l'heure, avant de te parler, il a fallu que je touchasse ton fichu, pour être bien sûr que tu n'étais pas un fantôme. Mon Dieu ! pourquoi ne nous avez-vous pas fait le cœur assez large pour tenir les joies que vous nous donnez ! On dirait que nous sommes dans un autre monde. Cette chambre, si noire et si vide quand je la retrouvais veuve de tout ce que j'avais aimé, la voilà plus pleine qu'une salle d'assemblée ; si tu savais comme elle me rit, maintenant que tu es près de moi ! Ah ! si cette cheminée avait compté les larmes que j'ai versées, assis où tu es à présent ! Mais suis-je assez fou de te parler de mes misères, à moi ? Que sont-elles auprès des tiennes, pauvre mère ! Toi, dans la prison ! toi accusée de... Je n'ai jamais pu me faire à cette idée ; quand j'y pense, la tête me tourne et ma poitrine éclate ! Mon Dieu ! as-tu dû souffrir, la mère ! Aussi, quand le juge m'a appelé, je lui ai bien dit, va, et ton dévouement, et ta patience, et tes travaux de nuit dans la marnière, tes pieds ensanglantés sur les cailloux à force de charrier, tes mains broyées par le poids de l'outil et tes bras pas plus fatigués que s'ils avaient été soudés à ton âme ! Alors, nous avons changé de rôle, c'est moi qui l'ai interrogé. Répondez, me suis-je écrié : peut-elle avoir été une mauvaise femme, celle qui a si bien prouvé qu'elle était la meilleure des mères ? Il m'a regardé : je me suis aperçu que ses paupières étaient humides.

La mère regardait son fils avec une admiration muette, ses yeux jetaient des flammes.

La Sagot saisit le jeune homme par le bras el l'attira violemment dans la maison.



— Et moi donc, répondit-elle : ils avaient mon corps, mais mon cœur défiait leurs verrous ; il était là avec toi, mon Louis, il te voyait aller de la carrière à la maison, il te suivait, il ne te quittait jamais. Comme toi, j'avais des soucis ; mais ce n'était pas la geôle qui les causait, va, c'était le deuil de ne pas pouvoir te prendre la moitié de ta peine, de ne pas t'apprêter ton manger, mon pauvre petit, de ne pas te donner les soins auxquels je t'avais

acoutumé ! Enfin, malheur fini, malheur oublié, mon Louis, il ne faut plus y songer.

— Hélas ! dit le jeune homme, n'avons-nous pas quelque chose qui nous le rappellera sans cesse ?

— Quoi donc ?

— L'absent.

La Sagot tressaillit.

— Il a eu des torts envers vous, reprit le fils d'une voix douce et triste ; mais nous ne pouvons oublier que lorsqu'il avait sa raison, il était bon et repentant. Où est-il, maintenant ? Peut-être mendiant et misérable, peut-être mort dans la détresse et l'abandon, dans quelque coin ignoré. Tenez, la mère, lorsque je regarde cet escabeau sur lequel, le soir, il s'asseyait triste, honteux, tandis que vous lui adressiez de justes reproches, il me passe des frissons qui me font froid jusque dans les os.

En parlant ainsi, il avait désigné un petit trépied en chêne, poli par l'usage, qui se trouvait dans l'angle de la haute cheminée.

La Sagot s'était levée ; elle saisit l'escabeau, le lança au milieu du foyer avec une telle violence, qu'elle le brisa, et que les étincelles des deux tisons qui fumaient côte à côte jaillirent au milieu de la chambre.

— Tais-toi ! tais-toi ! s'écria-t-elle d'une voix menaçante. Son sort, il l'a mérité, il l'a voulu, que Dieu le prenne en pitié ! Mais ne m'en parle plus, entends-tu, petit, ne m'en parle jamais ; s'il le faut, je me jetterai à genoux pour te le demander.

Elle avait mis un accent suppliant dans ces derniers mots, et en même temps, du bout de son pied, elle poussait les débris du malheureux escabeau au milieu de la cheminée, de façon à les livrer aux flammes.

— Faut-il ainsi empoisonner la joie de nous retrouver, mon Louis, ajouta-t-elle ; d'ailleurs n'avons-nous pas assez de nos soucis ? Les trois mois qui viennent de s'écouler n'auront pas mis de pain dans la huche ! Heureusement, nous sommes des Bruyère, nous, et nous avons le cœur aussi solide que les bras. Il faudra nous y mettre dès demain, mon gars Louis. Aujourd'hui, c'est jour de fête ; causons de notre bonheur, causons de l'avenir. Viens t'asseoir près de moi, tout près, plus près encore.

Louis plaça sa chaise devant la chaise de sa mère, l'embrassa, lui prit les mains et resta dans cette attitude.

— Nous voilà bien pauvres, reprit la paysanne, mais nous sommes riches parce que nous sommes unis, et que, ni l'un ni l'autre nous ne boudons sur

le travail. Il va falloir piocher dur, mon Louisot ; mais au moins nous sommes sûrs de trouver la paix, quand le soir nous ramènera à la maisonnette, et tu verras comme c'est bon ! Il faut que je te dise que j'ai eu une idée là-bas. Vois-tu, la pensée que si je m'en allais je te laisserais pauvre, dénué, cela me travaille nuit et jour : cela ne peut pas être, il ne faut pas que cela soit. Je me suis souvenue que mon père racontait que la meilleure veine devait se trouver sous les buissons des genévriers, nous la chercherons, et nous la découvrirons. D'après ce que disait mon père, elle doit rendre pour une quinzaine de mille francs de marne ; j'ai calculé que dans cinq ans, en travaillant à ciel ouvert, nous pouvons à nous deux en venir à bout... Quinze mille francs, un joli tas, hein, mon Louis, même lorsque c'est de la marne qui le représente. Cinq mille francs nous auront suffi pour vivre et pour payer l'usure des outils ; il en resterait dix mille, avec lesquels on rachèterait le clos, la carrière, la maison et tout le tremblement. Comme en fait de bon sujet, il n'en est pas un dans le pays qui t'aille au sabot, on te trouverait bien une femme qui t'en apporterait autant, et alors on pourrait reprendre les champs de là-haut... Est-ce un beau rêve, cela, mon Louis ?

Le jeune homme souriait à ces châteaux en Espagne, mais sa physionomie reprit bien vite sa gravité mélancolique.

— Pauvre mère, dit-il, ne nous préparons pas de nouvelles douleurs, pas de nouvelles déceptions ; contentons-nous du bonheur d'aujourd'hui, laissons demain dans le giron du bon Dieu. Vous parlez de cinq ans : qui sait où je serai dans six mois.

— Que veux-tu dire ? répondit la Sagot, l'œil inquiet, les sourcils froncés.

— Avez-vous oublié que j'ai vingt ans, que dans quelques semaines je devrai tirer au sort ?

Un singulier sourire passa sur les lèvres de la Sagot.

— Le sort ! dit-elle d'une voix vibrante, et depuis quand fait-on un soldat avec le fils d'une veuve ?

A cette exclamation succéda un silence qui, pour la mère et pour le fils, dut avoir la durée d'un siècle.

Louis, les yeux béants, la bouche entr'ouverte, restait immobile, foudroyé dans son attitude, cherchant à comprendre et s'y refusant tout à la fois ; seulement, d'instant en instant, sa pâleur devenait plus intense ; peu à peu, ses lèvres mêmes se décolorèrent.

La Sagot essayait vainement de soutenir ce regard fixé sur elle : ses paupières papillotantes se fermaient ; en même temps, elle cherchait à s'éloigner de son fils en se renversant en arrière sur le dossier de sa chaise ; et avec un effort elle retira ses mains, que celui-ci tenait toujours entre les siennes.

Lorsque ce contact lui manqua, le jeune homme parut s'éveiller d'un songe ; il se leva en chancelant, et d'une voix étranglée :

— Fils de veuve ! s'écria-t-il ; comment savez-vous que vous êtes veuve, ma mère ?

La Sagot resta muette : elle se fit un voile de ses deux mains, en y cachant son visage.

A ce qui lui semblait le geste d'un désespoir suprême, le fils eut horreur d'une idée terrible, qui, malgré lui, depuis quelques instants, martelait son cerveau : son cœur se fondit, et son visage se baigna de larmes ; il tomba à genoux, et, joignant les mains :

— Oh ! pauvre sainte femme, pardonne-moi, s'écria-t-il avec désespoir ; n'était-ce donc pas assez d'avoir été accusée par les hommes, et fallait-il que l'outrage d'un soupçon te vînt encore de ton enfant !

La mère lui mit la main sur la bouche, et l'embrassa avec une sorte de rage.

Mais, comme lui tout à l'heure, elle avait maintenant son idée qui l'obsédait.

Elle était trop simple, trop ignorante pour comprendre les contradictions apparentes de la loi. La justice lui avait demandé compte de la mort de son mari ; elle croyait cette mort légalement établie par la disparition de celui-ci ; il lui avait semblé impossible que son fils ne fût pas admis à recueillir les bénéfices du décès de son père.

Il fallut que Louis lui expliquât longuement comment, jusqu'à ce que la découverte du cadavre eût permis de constater la mort, Nicolas Sagot ne serait considéré que comme absent.

Elle écoutait silencieuse, morne, atterrée.

Cette révélation produisit sur la Sagot une impression assez profonde pour ne pas échapper au jeune homme, mais il supposa qu'elle était la conséquence de la douleur qu'il lui avait causée, il redoubla ses démonstrations caressantes pour la dissiper.

— Courage, la mère, lui disait-il. Tu vois bien que le ciel est pour nous, puisqu'il a voulu que ton innocence fût reconnue ; il ne nous abandonnera

pas ; j'aurai un bon numéro, je resterai près de toi ; près de toi toujours, te consolant de tes chagrins, pauvre mère, t'aidant de mon mieux, et, sois tranquille, il ne me faudra pas cinq ans pour que tes quinze mille francs de marne aient pris un bain d'air dans notre clos.

La Sagot restait insensible.

— Veux-tu donc me désespérer, continua-t-il de sa voix la plus douce, voyons, mère, souris un peu à ton gars. Tu l'as dit : c'est aujourd'hui une fête, tu n'as pas le droit de garder ta figure des jours de deuil. Nous ne sommes pas aussi dénués que tu le supposes ; le fermier de la Bornière m'a payé ses douze mètres de marne ce matin ; je vais aller au bourg, j'en rapporterai de la viande, du vin ; toi, fais une flambée et prends la marmite à la crémaillère. Je te promets un vrai festin, la mère. Rien n'y manquera, pas même le dessert et, ce qui le rendra meilleur, c'est que nous le mangerons côte à côte, en jasant de nos projets, de notre avenir, car le mien ne se séparera jamais du tien, entends-tu, mère ?



La Sagot sourit à son fils qui l'embrassait, celui-ci prit un panier et sortit.

Il resta près d'une heure absent, pendant laquelle, au lieu d'exécuter ses recommandations, la paysanne demeura assise où il l'avait laissée, le coude

appuyé sur son genou, le menton reposant dans sa main, gardant dans son attitude la rigidité d'une statue de pierre.

Tout à coup elle se dressa sur ses pieds.

Une voix l'avait appelée au dehors ; mais avec un accent si singulier que, cette voix, elle ne l'avait pas reconnue.

D'un bond elle fut à la porte ; elle en poussa le volet, et recula.

Louis était sur le seuil, blanc comme un spectre, les cheveux hérissés, droits sur sa tête ; on entendait le bruissement de ses dents, qui s'entrechoquaient : ses doigts, encore appuyés sur la clef, lui communiquaient la trépidation qui les agitait ; ils ne parvenaient pas à la saisir.

— Qu'as-tu ? lui demanda la mère.

Elle vit des débris des branches et des feuilles de noyer sur ses vêtements ; à sa main, un panier à moitié rempli de noix. Ses lèvres minces se contractèrent, elle devint livide, saisit le jeune homme par le bras et l'attira violemment dans la maison.

— Tais, tais-toi, lui dit-elle.

Louis respira avec effort.

— Là-bas, dans l'arbre creux... j'ai vu...

— Je le sais, répondit la Sagot en l'interrompant, et avec une voix brève, aiguë, qui faisait froid.

Le fils ne paraissait pas comprendre. Il passa à plusieurs reprises sa main sur son front pour rassembler ses idées, et ses lèvres répétèrent machinalement, en scandant chaque syllabe :

— Vous-le-sa-vez ?

— Oui, je le sais ; et que le ciel soit béni pour t'avoir inspiré la pensée de monter dans cet arbre, pour t'avoir livré mon secret. Il me pesait... C'était comme tous les bancs de la marnière sur mon estomac ; tout à l'heure j'ai cru que j'allais étouffer. Oui, je te dirai tout : IL est là.

Louis, foudroyé, défaillant, s'affaissa lentement sur lui-même ; il resta accroupi sur l'aire, le buste ployé, le visage enfoui dans ses genoux : on eût dit qu'il cherchait à se réfugier dans les entrailles de la terre pour échapper à l'effroyable confidence.

La Sagot allait et venait, d'un pas heurté, saccadé ; de larges taches violacées marbraient ses joues ; dans les demi-ténèbres de cette chambre rustique, ses yeux jetaient des lueurs comme s'ils eussent été des charbons ardents.

— Est-ce que j’aurais pu vivre en gardant cela pour moi, reprit-elle. Leur guillotine ne m’a pas arraché une parole ; et quand tu me regardes, toi, on dirait que ma poitrine va s’ouvrir, pour te montrer ce qu’il y a dedans. Si je te mentais, je suis sûre que je ne dormirais pas dans ma tombe. J’ai bien souffert ; tu devines ce qu’il a fallu que je souffre pour faire ce que j’ai fait. C’est que je lui devais tant de misères ! Je lui avais tout donné à ce gueux, à ce mendiant, mon cœur, mon bien, ma vie ; plus que ma vie, celle de mon père. Le pauvre homme Bruyère, de me voir ainsi mariée, il en est mort. Oh ! les jeunesses, si elles savaient ce qu’il en coûte ?

Elle fit une pause, elle se recueillit dans ce passé qu’elle venait d’évoquer comme pour en rechercher toutes les amertumes.

— Et lui, ce vaurien... Ah ! reprit-elle avec un ricanement sinistre, il faudrait le jour d’aujourd’hui, et puis encore celui de demain pour compter tous les deuils qui sont entrés ici avec lui ! Quant aux larmes ? Ah ! ah ! les larmes, nombre un peu les gravois de la marnière. Pour lui, la première guenille venue, et moi, moi qui l’aimais tant, c’était un... Mon bien, mon pauvre bien s’est fondu, s’en est allé aux quatre vents. Que dis je, mon bien, il n’était ni à lui ni à moi, il était à toi. Et quand je lui disais : C’est sacré !... des rires ! Quand je le priais, oui, des prières à cette barrique pleine !... des coups. A quoi bon te raconter tout cela ? Les coups qu’il voit donner à sa mère, est-ce que l’enfant les oublie ?

Elle se tut encore et attendit, mais Louis resta muet.

— Ah ! si tu n’avais pas été là, continua-t-elle en joignant les mains, y a-t-il longtemps que l’eau du puits aurait goûté de mon cadavre. C’est ça, du vrai malheur, mon pauvre petit. Et les femmes de la ville qui geignent, les triples folles ! cela fait suer ! Quand elles ont bobo au cœur, l’emplâtre est vite trouvée, ceci ou cela, un rien qui les distrait, qui les console ; quand ce ne serait que les passants qui vont, qui viennent et qu’elles regardent. Nous, rien : misère et douleur, fatigue et chagrin. On est rongé au dehors, déchiré en dedans ; du feu dessus, et du feu dessous, pour l’âme, pour le corps. Nos maux n’ont qu’un seul remède, le franc baiser d’un brave homme. Quand l’homme est un ivrogne, quand le baiser est un hoquet, qu’est-ce qui nous reste ? Pourtant, je lui pardonnais ; aussi vrai qu’il n’y a qu’un Dieu, j’étais sans fiel. Tu grandissais, et la conscription venait. La conscription ! ce sont encore les hommes qui ont inventé de nous prendre nos fils. Il pouvait se soûler du matin au soir, qu’est-ce que cela me faisait, pourvu que je fusse libre de bâcher à ma fantaisie. Tu me plaignais, et c’était vrai, ça, qu’il y a

bien des bêtes qui ne sont pas si durement attelées ; mais comme c'était bon ! ce fut le meilleur temps de ma vie, ce travail-là ; c'était pour payer ton remplaçant. J'avais déjà treize cents francs. Ah ! comme cela me remuait là-dedans, quand je pouvais ajouter un louis à mes louis ! Si tu savais quels cantiques elles me chantaient, mes jolies pièces, quand je les faisais tinter entre mes doigts ! J'avais eu des baisers pour chacune d'elles. Mon Dieu ! qu'avait-il donc dans le ventre, cet homme, pour ne pas avoir compris qu'en me volant mon trésor, il me volait mon âme ? Car il l'a volé, tu ne l'as pas oublié, cet argent dans lequel il y avait autant de gouttes de ma sueur que de liards ! Ce prix de tant de sang, il l'a volé, le lâche, le pourceau, pour se vautrer quinze jours durant dans l'ivresse ! Oh ! ce jour-là, vois-tu, mon Louis, il s'éleva du dedans de moi une voix qui me dit : Tu n'es plus sa femme, tu es le châtiment !

Ce long récit de ses douleurs avait remis à vif toutes les plaies qu'elles avaient laissées dans le cœur de la paysanne, qui s'exaltait de plus en plus. La violence de ses gestes avait fait tomber son bonnet, ses longs cheveux gris, dénoués, flottaient autour de sa tête : encadrée de ses mèches roidies, les yeux étincelants, la bouche écumante, on eût dit le masque de l'antique Gorgone.

— Ma mère, par pitié ! ma mère, murmura Louis d'une voix si faible qu'elle ressemblait à une plainte.

La Sagot n'entendit que le mot de pitié.

— De la pitié, s'écria-t-elle ; en a-t-il eu pour moi ? Ah ! le jour où il est revenu, s'il avait eu moins de vin dans les yeux, il aurait lu dans les miens la pitié que je lui gardais.

Le fils se releva brusquement et se dressa devant sa mère.

— Mais vous voulez donc que je vous maudisse ! s'écria-t-il.

— Me maudire !

— Si mon père était, coupable, il fallait laisser au ciel le soin de le punir.

— Le ciel ! et pourquoi donc sa justice ne serait-elle pas de ce monde ? Pourquoi, moins heureuse que l'insecte, la femme n'aurait-elle pas le droit de se redresser et de mordre le talon qui l'écrase. Tiens ! ajouta-t-elle en élevant sa main vers le ciel pour le prendre à témoin, sur ta tête, qui est tout ce que j'aime en ce monde, je le jure, j'ai prié... avant, et rien ne m'a dit : ne frappe pas !...

— Mais vous blasphémez, ma mère, dit le jeune homme avec un geste d'indicible désespoir... Mais tenez, plus j'y réfléchis, et plus je doute... Ce

crime, ce n'est pas vous qui l'avez, commis.

— Si.

— Vous aviez des complices.

La Sagot fit un geste dédaigneux.

— Oui, j'en eus, répondit-elle, — ses vices.

— Non, l'ouverture de l'arbre est à plus de dix pieds de terre ; il est impossible que vos forces aient suffi pour y traîner ce pauvre corps.

— Il y est venu lui-même.

— Vous mentez !

— Je mens, dit la Sagot en secouant son épaisse crinière ; n'a-t-il pas dit que je mentais ?... Écoute, et tu verras si je mens. Il y a un petit trou dans l'écorce du noyer, un trou grand comme l'ongle ; mais qui n'en va pas moins jusqu'au creux. J'en fis ma nouvelle cachette. Tous les jours, j'allais y jeter une pièce de monnaie ; et devant lui, j'eus soin de dire que bientôt, j'aurais une seconde fois de quoi t'acheter un remplaçant. Cela devait le tenter, ce bon père !

— Assez ! assez ! cria Louis.

— Non, répondit la paysanne, devenue implacable, non ; ne faut-il pas te prouver que je n'ai pas menti ? Un matin, il se croyait seul ; il prit l'échelle, la posa contre le tronc du noyer, il y monta, et se laissa glisser dans l'intérieur de l'arbre. Je n'avais pas perdu un de ses gestes, un de ses ricanements, il riait, le bandit. J'étais là-haut dans la carrière, avec le fusil ; quand je le vis dans le piège, je descendis la pente, à mon tour j'escaladai l'échelle, je lui criai : Te voilà dans la tombe, lâche...

La Sagot s'arrêta.

Louis, haletant, suffoquant d'émotion, avait lui-même saisi le fusil suspendu au-dessus de la cheminée et il en tournait le canon contre sa poitrine.

— Si vous ne vous taisez pas, ma mère, s'écria-t-il, je me tue devant vous comme vous avez tué mon père !...

D'un geste de lionne en furie, la Sagot arracha l'arme de ses mains, et la fit voler au milieu de la chambre :

— Malheureux !...

Ce fut tout ce qu'elle put dire.

La commotion qui succédait à toutes ces commotions était si forte, qu'elle eut raison de cette énergie sauvage, de ce tempérament viril : elle tomba à la renverse, évanouie.

Quand elle revint à elle, elle se trouva assise sur une chaise ; son fils, agenouillé à ses côtés, lui donnait des soins.

— Ce n'est pas encore la mort, dit-elle avec un profond soupir : tant pis !...

— Du courage, pauvre femme ! du courage ! murmura le jeune homme.

— Il ne dit plus : ma mère !... Je me suis bien aperçue que je ne l'étais plus tout à l'heure. Tu n'as pas eu le courage de m'embrasser... Oh ! tes baisers, je les aurais sentis... je serais morte, qu'ils réchaufferaient mon cœur.

Louis restait silencieux et morne, et pendant quelque temps, on n'entendit dans la chambre d'autre bruit que le balancement monotone du coucou qui marquait les heures.

Depuis longtemps, la nuit était venue ; le jeune homme se leva, alluma une lampe et passa dans le cellier qui communiquait avec la pièce principale ; il en sortit tenant à la main un paquet de cordes, portant sur son épaule une pioche, une bêche.

— Où vas-tu, Louis ? lui demanda doucement sa mère.

— Je vais remplir un devoir, répondit-il, donner une sépulture à celui qui fut mon père.

La journée du lendemain était très avancée, et Louis n'avait pas reparu à la maison de la marnière.

L'agitation de la malheureuse qui l'attendait se devine et ne se décrit pas. Elle ne s'était pas couchée, et depuis que le jour avait paru, elle allait, elle venait de la maison au clos, du clos à la maison, haletante comme une louve qui sent ses petits en péril. Plusieurs fois elle avait tenté de s'approcher du grand noyer, de s'assurer si son fils avait accompli sa tâche douloureuse ; elle n'en avait pas trouvé la force. En rôdant dans ses alentours, elle vit dans l'herbe une mèche de cheveux gris qui, dans le pieux trajet de la nuit, s'était probablement détachée du crâne de la victime, elle la foula aux pieds avec une sorte de rage folle.

Vers les deux heures de l'après-midi, son inquiétude devint du délire. Elle supposa que Louis aurait exécuté sa sinistre menace de la veille, qu'il avait mis fin à ses jours, elle explora toutes les excavations de la marnière.

Elle ne trouva rien. Désespérée, elle redescendait la colline, lorsqu'elle aperçut celui qu'elle cherchait, debout sur le seuil de la maison ; elle courut à lui.

A sa grande surprise, en approchant, elle s'aperçut que Louis avait échangé ses habits de la veille contre ses vêtements du dimanche : un bissac était posé sur son épaule, il tenait à la main le bâton du voyageur.

— Tu pars, s'écria-t-elle d'une voix qui ressemblait à un sanglot.

— Oui, ma mère, répondit le jeune homme avec un accent triste, mais ferme.

— Tu ne t'en iras pas, non ; tu ne t'en iras pas, reprit la mère en se plaçant devant lui les bras étendus ; du reste, je n'ai pas besoin de te prendre au collet, tu vas voir si tu peux m'abandonner ? Je ne t'ai pas tout dit : si je l'ai tué, c'était non seulement pour nous venger, c'était, je le croyais, pour faire de toi un fils de veuve et t'empêcher d'être soldat. Tu as beau faire, tu portes la moitié de mon crime.

— Ma mère, lui répondit Louis suppliant, ne recommençons pas la triste journée d'hier ; je pars, parce qu'il le faut, parce qu'en restant ici, je deviendrais le complice d'une action...

— Nous n'en parlerons jamais ; et puis, non, tu ne partiras pas, je me traînerai à tes genoux, je te prierai tant !...

— Je suis armé contre la tendresse que je vous garde, pauvre mère ; j'ai signé l'acte de mon engagement, je suis soldat.

La Sagot poussa une imprécation d'une violence inouïe et montra le poing au ciel :

— Ah ! mon Dieu, s'écria-t-elle, pourquoi n'arrêtais-tu pas mon bras, puisque tu me réservais un pareil châtement !

Puis, sans transition, le coup qui la frappait triompha de l'endurcissement avec lequel elle s'était jusqu'alors glorifiée de son horrible action.

— Ah ! continua-t-elle, j'ai commis un crime, un grand crime, je le vois bien, puisque j'en suis si durement punie, je l'avoue, je le confesse.

— Ma mère, ma mère, taisez-vous !

— Non, continuait la malheureuse, sans l'entendre, j'en demande pardon à Dieu, j'en demande pardon aux hommes, j'en demande pardon à LUI. Conduis-moi sur la tombe que tu lui as creusée, mon Louis, conduis-moi, que je m'agenouille, que j'implore sa miséricorde à mon tour. Je me repens, Louis, je me repens ; toi, son fils, pardonne-moi en son nom.

— Dieu vous jugera, ma mère ; je le prierai tous les jours pour que sa justice vous soit miséricordieuse. Moi, je vous aime et vous bénis.

Ils restèrent longtemps embrassés, le fils consolant la mère.

Vingt fois celui-ci essaya de se dégager de l'étreinte et toujours un nouveau baiser la resserrait ; enfin, par un effort suprême, il s'arracha de ses bras et s'enfuit en lui jetant un déchirant adieu ! La Sagot s'élança pour l'arrêter ; elle n'alla pas plus loin que la brèche qui donnait sur le chemin ; elle se laissa tomber à genoux et regarda les yeux béants.

Le jeune homme avait pris à gauche. Il se dirigeait sur Maintenon. Il marchait d'un pas rapide, précipité, et sa silhouette allait de plus en plus en décroissant, en s'effaçant dans le brouillard qui commençait à monter dans la vallée.

Quant il fut à l'angle que fait le chemin, il se retourna et agita son mouchoir.

La pauvre mère n'eut pas la force de lui répondre.

Quand tout eut disparu, quand elle ne vit plus rien, elle se leva, et sans se retourner, sans jeter un regard sur les lieux qu'elle abandonnait, elle reprit elle-même le chemin qu'elle avait suivi la veille.

Il était cinq heures du soir quand elle entra dans la ville, et les ombres commençaient à envelopper la grande cathédrale.

Elle s'arrêta devant la porte d'une maison de belle apparence ; elle sonna, une servante vint lui ouvrir.

— Que demandez-vous ? lui dit cette fille.

— Annoncez à M. le procureur impérial, répondit-elle, l'assassin de Nicolas Sagot, qui vient se livrer.



XXVIII

UN PAUVRE HONTEUX

Le pauvre des campagnes a quelque chose de théâtral, dont l'impression est difficile à soutenir.

Cet être, deux fois consacré par le malheur et par l'âge, couvert de guenilles sans forme, sans couleur, sans nom, cheminant pieds nus dans ses lourds sabots, insoucieux de tout ce que nous redoutons, de la neige, de la pluie, de la boue glaciale, du vent âpre qui fouette les mèches roidies de ses cheveux blancs, nous apparaît toujours comme un reproche.

Pour mon compte, lorsque je voyais cette vieillesse s'incliner devant moi, lorsqu'un de ces déshérités me priait de l'accent, me priait du regard pour obtenir cette chose que nous ne comptons pas, que nous regardons à peine, dont le contact répugne à notre délicatesse, le sou ; bien souvent j'ai été tenté de me découvrir à mon tour.

Et je m'éloignais en proie à un trouble indéfinissable.

La loi qui le condamne vient-elle de Dieu ? Je n'en sais rien.

En est-il ainsi de par l'imperfection de nos institutions sociales ? Je ne veux pas le savoir pour n'avoir pas à les maudire.

Ce que je constate, c'est qu'en moi-même une voix s'élevait qui murmurait :

— Pourquoi est-ce lui, pourquoi n'est-ce pas toi ?

— Pourquoi est-ce toi, pourquoi n'est-ce pas lui ?

Cette mise en scène est inconnue aux grandes villes.



Paris ne voit jamais le haillon arboré, sinon comme un drapeau, du moins comme une enseigne ; point de mains qui se tendent ouvertes vers le passant ; un geste d'une éloquence plus irrésistible que la psalmodie qui l'accompagne.

L'admirable organisation des bureaux de bienfaisance épargne aux passants ce lamentable tableau ; elle secourt, sinon largement, du moins régulièrement et dignement ; et la charité est à Paris pleine d'initiative, d'émulation, de dévouement.

Cependant, c'est à Paris seulement que l'on rencontre une misère autrement poignante, autrement attendrissante, autrement digne de pitié que le faste d'indigence des pauvres de nos campagnes, la misère du pauvre honteux.

Les premiers vont au-devant de la charité, ils la stimulent, ils la provoquent, ils la harcèlent ; si rebelle que soit la générosité humaine, ils ont les bénéfices de l'obsession.

Cette charité doit aller au-devant du second.

Tâche laborieuse, à laquelle se vouent quelques âmes d'élite, plus ardentes dans leur chasse à l'infortune, que d'autres dans la recherche du plaisir, mais tâche difficile, tâche ingrate entre toutes.

A quoi le reconnaître, le pauvre honteux ? Peut-être a-t-il passé la nuit à déguiser, à atténuer le délabrement de son vêtement ; il veut ressembler à vous, à moi, à tout le monde ; il veut traverser la foule sans que rien vous dise : le voilà.

Si sa pâleur sinistre, si son front plissé, ses yeux hagards vous livrent le secret de la faim qui le tenaille, ne le regardez pas trop attentivement, vous forceriez ses lèvres blémies à grimacer un sourire.

Que voulez-vous, il rougit de sa défaite, ce vaincu.

Quelque chose lui apparaît plus horrible que les souffrances qu'il endure, que la mort qui vient, — l'aumône.

Sentiment faux, souverainement blessant pour le grand principe de la solidarité humaine ; la raison le condamne, le cœur l'amnistie. Orgueil exagéré que l'on blâme en lui, que l'on revendiquerait pour soi, et qui fait la société plus à plaindre que ces martyrs de la dignité mal comprise.

Voici le récit d'une de ces agonies de la fierté du pauvre.

Ce que je vais raconter s'est passé rue des Barres-Saint-Paul, dans une mansarde de ces vieilles maisons du vieux Paris, que seul l'archéologue a le droit de regretter.



Vous voyez le théâtre : le toit aigu en saillie, la façade aux fenêtres irrégulièrement espacées, et dont la crasse séculaire proteste contre toutes les tentatives du badigeonnage réglementaire ; la porte au judas de fer ; porte de prison, épaisse, massive, constellée d'énormes têtes de clous, cent fois repeinte, toujours éraillée, livrant çà et là le secret des couleurs dont les

générations l'ont habillée ; à la base, le ruisseau noir, stagnant, infect ; puis une allée étroite, des murs gras, d'où suinte une humidité gluante ; au bout de ce couloir, la vis de l'escalier, aux spirales anguleuses, aux marches inégales, creusées sur leurs arêtes, et craquant, fléchissant comme un tremplin sous le pas d'un enfant ; pour rampe une corde luisante, sans laquelle l'ascension serait un tour de force.

Plus vous montez, plus le taudis s'accroît ; ce que vous laissez en arrière a encore physionomie de gîte humain ; au quatrième étage, l'escalier devient une échelle, cette échelle conduit à une rangée de cellules façonnées économiquement avec des planches revêtues d'un maigre enduit de plâtre ; une conquête de la spéculation intelligente, sur les inutiles greniers de nos aïeux.

A l'extrémité du corridor, sur lequel ouvrent ces galetas, se trouve un réduit quadrangulaire, adossé au pignon, et dans lequel un énorme corps de cheminée fait saillie. L'inclinaison du toit est si prononcée dans les deux tiers de ce bouge, que la tête d'un enfant de dix ans touche aux tuiles, le seul rempart contre les intempéries d'en haut, celle du vent exceptée ; avec beaucoup d'art et d'industrie, peut-être parviendrait-on à faire tenir dans cette cabine un lit et deux chaises.

Ce lit, ces chaises, ne les cherchez pas. Sous l'angle le plus aigu de la toiture, sur le carreau, une paille éventrée, béante, et quelques lambeaux de tapis ; dans un coin, un tabouret et un fourneau de terre ; contre le massif de la cheminée, une berceuse en osier, bien pauvreteuse, mais déguisée en meuble de luxe par le contraste de l'entourage, voilà le mobilier. Ils sont trois êtres vivants dans cet antre, le père, la mère, un enfant.

Le dénûment de l'habitation vous dit suffisamment la misère de ceux que nous y trouvons.

L'homme, la femme sont jeunes cependant, et par une des railleries familières au hasard qui préside aux destinées humaines, sous ses traits amaigris, sous son teint hâve et plombé, la femme reste belle.

Le mari était sculpteur en meubles, un de ces métiers intermédiaires qui élèvent quelquefois celui qui l'exerce au niveau de l'artiste, un bon état, qui ordinairement nourrit son monde ; la femme était couturière.

Tous les deux honnêtes, tous les deux laborieux.

Ils avaient demandé si peu à la vie, qu'il semblait impossible qu'elle le leur refusât, et d'autant moins qu'ils s'aimaient sans partage, et que tant

d'amour pouvait bien compter pour quelque chose dans le modeste bonheur qui avait été leur ambition.

Il est vrai qu'ils les avaient connues, ces joies de la médiocrité résignée ; mais cela n'avait été, hélas ! que pour sentir plus cruellement l'amertume de leur perte ; elles étaient déjà bien loin de la pensée de ces deux pauvres êtres, qui avaient à peine un passé.

Leur histoire est des plus vulgaires.

Ces humbles fortunes de l'artisan, il suffit que l'outil se retourne contre la main qui le met en jeu pour qu'elles s'écroulent.

André se blessa grièvement.

On était aux approches du premier janvier, le patron surchargé de commandes, l'atelier devenu un champ de bataille ; dans ce cas-là, le repos ressemblait à une désertion.

Cependant les souffrances du sculpteur devinrent si aiguës qu'elles le contraignirent à s'arrêter ; l'inflammation avait gagné le bras entier. Le mal était si grave que les chirurgiens de l'Hôtel-Dieu n'y virent qu'un remède, plus terrible que la mort, l'amputation.



Le blessé s'enfuit : un médecin lui promet de le guérir ; le traitement dura six mois, après lesquels le membre était perdu ; les nerfs atrophiés, roidis, se refusaient au mouvement.

André chercha un emploi ; ne lui restait-il pas son bras gauche et son intelligence ? la fatalité était sur lui, il ne trouva rien.

La femme avait courageusement accepté la tâche de subvenir aux besoins du ménage ; elle travaillait le jour, elle travaillait la nuit ; grâce à elle, ils vivaient à peu près. Trois existences soutenues par cet infime levier qui se nomme une aiguille.

L'âme était de bronze, le corps non ; les forces s'usèrent rapidement ; l'accumulation des veilles, l'insuffisance de la nourriture amenèrent la fièvre ; la malheureuse s'alita à son tour, l'esquif sombra.

Le mobilier s'en alla pièce à pièce, comme le chargement d'un navire qu'on jette à la mer pour flotter une heure de plus ; les vêtements eux-mêmes furent jetés par-dessus le bord. Ce qui resta fut pris par les termes arriérés, et un soir, dépouillés, presque nus, ils couchèrent dans le galetas devenu leur asile.

Seuls, ils eussent été stoïques, ils s'aimaient assez pour se consoler avec la pensée d'être réunis dans la mort ; mais l'enfant ! mais cette chair de leur chair, dont toutes les fibres se rattachent au cœur du père, de la mère, dont les moindres souffrances sont pour ceux-ci des déchirements, le flot allait à lui ! Et quand l'un d'eux songeait qu'il était impuissant à écarter l'angoisse de cet être si cher, il n'osait pas regarder l'autre en face.

Ils firent ce qu'ils purent pour le préserver du naufrage, pour le tenir au-dessus des eaux.

Quelques hardes leur étaient restées, épaves de la prospérité, ils en devinrent jaloux comme d'un trésor : quand le pain manquait au logis, on vendait une guenille ; c'était pour l'enfant, pour lui seul.

De sa main gauche, sans autre outil qu'un mauvais couteau, au prix d'efforts inouïs de patience et d'acharnement, le père fabriquait quelques jouets ; le soir, il allait les vendre.

Languissante, épuisée, vaincue, la mère ne pouvait plus témoigner de sa tendresse que par l'abstinence ; elle prenait sur sa part, — et quelle part ! — pour grossir celle de son petit garçon.

Ces ressources s'épuisèrent à leur tour. Si misérables qu'elles fussent, le jour vint où elles manquèrent, où l'enfant pleura.

Pour la première fois, le ménage apprit ce que c'était qu'une querelle. Dans son désespoir, Thérèse avait osé prononcer le mot aumône.



Au temps où il était valide, André exagérait la légitime fierté du travailleur. Dans les causeries de l'atelier, il avait répété une phrase bien malheureusement tombée d'une plume célèbre : « que l'aumône avilit celui qui la reçoit. » Il avait amèrement accusé la lâcheté de ceux qui achètent la vie aux dépens de leur dignité.

Depuis qu'il subissait lui-même la redoutable étreinte de la misère, ce sentiment s'était singulièrement exalté.

La répugnance que soulevait en lui l'idée de devoir quelque chose à la pitié de ses semblables était devenue de l'horreur, il s'était isolé de ceux qui eussent pu le secourir, il mettait tous ses soins à leur dissimuler sa situation lorsqu'il les rencontrait. Sa tendresse paternelle elle-même avait cédé devant cette révolte de son orgueil, et, comme tous les hommes qui nourrissent une idée fixe, il fortifiait sa résolution à force d'illusions, à l'aide d'espérances qui survivaient à toutes les déceptions.

Lorsque sa femme lui parla de s'adresser à la bienfaisance, il s'emporta contre elle avec violence.

— Plutôt mourir, plutôt mourir, répétait-il avec une sorte d'égarement.

Thérèse s'était levée, elle étendit le bras vers l'enfant qui continuait de se lamenter.

— Soit, dit-elle ; mais tu as le devoir d'épargner à celui-ci la lenteur de l'agonie, tue-le, ton fils.

André cacha son visage entre ses mains et il s'élança hors de la mansarde.

Éperdu, il s'en alla par les rues, d'un pas tantôt lent et tantôt rapide.

C'était le soir, l'heure du repos pour les travailleurs, pour les désœuvrés l'heure de la fête ; la foule sillonnait les boulevards, flot bruyant et murmurant parfois, traversé par des éclats de rire.

Devant les cafés ruisselants de lumière, des tables étaient dressées ; autour de ces tables, des hommes, des femmes, buvaient en causant.

Le pauvre ouvrier songea à son enfant demandant du pain ; il y eut un moment de rage contre l'insouciance de cette multitude ; il lui fit un crime d'ignorer qu'à quelques pas d'elle on agonisait.

Il se sentit injuste, et puis la dernière parole de sa femme retentissait toujours à ses oreilles, et ce souvenir faisait passer un frisson dans la moelle de ses os.

Il s'arrêta, cherchant une phrase qui pût remuer le cœur de ces hommes ; il ne trouvait rien que deux mots : du pain ; néanmoins, chancelant, étouffant, le front baigné de sueur, il s'avança vers les tables ; au second pas, la main tremblante qu'il tendait se rejeta brusquement en arrière, sa résolution céda, il s'enfuit dans une rue latérale pour se soustraire à la tentation.

Dix fois il recommença, dix fois le courage lui manqua.

Sa physionomie, son regard échappaient à sa volonté et parlaient malgré lui ; plusieurs passants s'arrêtèrent, le considérant avec une curiosité étonnée, le prélude de la compassion ; deux ou trois portèrent la main à leur poche ; il n'avait qu'un mot à prononcer, mais ses lèvres restèrent closes.

Cependant la nuit avançait, la lumière du gaz faiblissait, les boutiques se fermaient, la foule s'éclaircissait, la suprême ressource allait lui manquer.

Il le comprenait sans trouver la force de dominer la honte ; il pensait avec désespoir que bientôt il serait trop tard et le sang affluait à son cerveau, et le bruit des pulsations de ses artères couvrait pour lui les bruits de la rue, il lui semblait que les parois de son crâne allaient éclater, il croyait devenir fou.

Il se trouva sur un trottoir, devant un espace plus large que les boulevards, fermé au loin par un rang de maisons dont la noire silhouette se détachait sur le fond moins sombre du ciel ; c'étaient les quais.

Il jeta un regard au-dessus du parapet, il vit la rivière qui, au milieu du tumulte de la grande ville, roulait noire, silencieuse, recueillie, morne et sinistre, pareille à un fleuve d'oubli, et la mort le tenta.

Déjà il avait enjambé le parapet, lorsqu'il entendit un bruit de pas sur les dalles ; il se retourna, et dans l'ombre il distingua un homme qui se dirigeait

de son côté.

L'apparition de ce passant attardé modifia le cours de ses idées sans en diminuer le désordre ; il lui sembla que cet homme, c'était la providence qui l'envoyait pour le sauver ; il résolut d'exécuter la demande que tant de fois dans la soirée il avait vainement tenté d'accomplir en s'adressant à sa pitié, et il s'élança au-devant de lui.



Il marchait avec tant de précipitation, que l'autre s'arrêta visiblement effrayé.

André supposa que cette dernière chance de salut allait lui échapper avec le passant, il courut à celui-ci, le saisit par le bras, et, suffoquant d'émotion, d'une voix fiévreuse, étranglée :

— De l'argent, de l'argent, répéta-t-il, à plusieurs reprises. L'homme si brusquement assailli fit un effort pour se dégager.

— Singulière heure et singulière façon de demander l'aumône, dit-il.

Ce dernier mot acheva d'égarer la raison, si fortement ébranlée du malheureux ouvrier.

— L'aumône, répéta-t-il, non, ce n'est plus l'aumône que je te demande, car je ne veux pas que tu me la refuses. Mon enfant meurt faute d'un peu de pain ; ce que je veux, c'est la vie de mon enfant.

Et arrachant une bourse, qu'il voyait briller entre les doigts du passant, il s'enfonça en courant dans les rues.

Il reconnut le cadran illuminé de l'église Saint-Paul, il était à cent pas de sa demeure.

Tout haletant, il monta l'escalier.

Le jeune ouvrier courait depuis huit ou dix heures, qu'allait-il trouver là-haut ?

Son cœur battit plus fort quand, à travers la cloison disjointe, il s'aperçut que la mansarde était éclairée.

Il y avait si longtemps qu'on n'y connaissait plus le luxe de la lumière, qu'il tremblait.

Il poussa la porte, et resta immobile de stupeur.

Assis sur son lit, le petit garçon mangeait avidement un gâteau ; agenouillée devant le berceau, la mère le contemplait dans une muette extase.

Dans le fourneau de terre, il y avait un feu de charbon, sur ce feu un poêlon qui murmurait en chassant au dehors les vapeurs de la viande cuite, sur l'escabeau une grosse miche de pain.

André suffoquait d'émotion.

L'enfant avait quitté son gâteau pour tendre les bras à son père ; mais entre les plis du vieux tapis qui servait de couverture au grabat, celui-ci avait surpris les fauves reflets de l'or, au milieu d'un tas de pièces de monnaies éparses, et son regard ne le quittait pas.

— D'où vient cet or ? demanda-t-il à sa femme.

Thérèse cacha son visage entre ses mains, et murmura quelques paroles inintelligibles.

André s'était avancé sombre et rêveur, il comptait le trésor : il y avait trente-huit francs.

— La charité n'est pas si généreuse, pensait-il.

Et il répéta sa question, en l'accompagnant d'un geste menaçant.

— Grâce, grâce, s'écria la pauvre femme, en se jetant à ses pieds.

— Je ne m'étais pas trompé ; tu demandes grâce, donc tu es coupable ! Et tu as supposé que je souffrirais que mon enfant vécût d'un argent mal acquis.

Thérèse avait compris l'odieuse pensée.

Elle se releva, pâle, frémissante, indignée ; mais André était arrivé au paroxysme de la fureur : il ne lui laissa pas le temps de parler ; la repoussant sur le carreau :

— A genoux, à genoux, disait-il en brandissant un couteau.

André se trouvait dans un tel état d'exaltation, que je ne sais trop comment cette triste scène eût fini, si un troisième personnage ne fût brusquement entré dans la mansarde.

— Êtes-vous donc sans péché, pour avoir le droit d'être sans pitié, mon camarade, s'écria le nouveau venu.

Le couteau échappa des doigts d'André, il avait reconnu l'homme du quai.

— Monsieur, Monsieur, murmura-t-il d'une voix tremblante, je paierai ma dette à la justice ; mais, je vous en conjure, ne me faites pas mourir de honte devant elle.

L'inconnu haussa les épaules, et repoussa la bourse que l'ouvrier cherchait à glisser entre ses doigts.

— Que reprochez-vous à votre femme ? lui demanda-t-il.

— Cet or, balbutia André.

— Cet or, c'est une dette que la bienfaisance a payé à son infortune, et rien qu'à son infortune, entendez-vous ? l'homme à la conscience troublée ! Quelques heures avant de vous rencontrer, je l'avais trouvée courant toute affolée sur la place ; elle ne m'avait pas secoué comme un prunier, elle ne m'avait pas dit : secouez-moi, avec une de ces voix... brr... j'en ai encore la chair de poule ! Elle m'avait tout simplement raconté sa petite histoire, et moi, tout simplement aussi, j'avais fait mon devoir en venant en aide à sa détresse. Pardieu, il serait curieux que vous trouviez qu'il y a quelque chose à reprendre à sa conduite ?... Mais je ne veux pas vous gronder. Quant, à votre tour, vous m'avez demandé... d'une si drôle de façon, je réfléchissais précisément que l'obole donnée à votre femme, suffisant pour aujourd'hui, ne la mettrait pas à l'abri des misères de demain, et je me reprochais de ne pas avoir pris son adresse ; je vous dois de la connaître, je vous pardonne.

Embrassez-la, et n'oubliez pas à l'avenir, que l'homme qui s'humilie pour donner du pain à ceux qu'il aime, affirme deux fois sa dignité, et qu'il faut recevoir, pour ne pas succomber à la tentation de prendre.

Avant d'aller à sa femme, qui lui tendait les bras, André se pencha, prit la main de son bienfaiteur, et la porta à ses lèvres.



XXIX

UN CLAIR DE LUNE A MARLY

Novembre.

L'hiver nous tient déjà, non par le froid, qui ne s'est pas encore montré, même sous la forme anodine de sérieuses gelées blanches, mais par ses corollaires et sa mise en scène. Nous sommes entrés dans le régime des jours courts, qui sont si souvent les jours sombres ; la brise est devenue assez aigre pour nous forcer à lui apposer un rempart de lainage, et la cheminée, longtemps inactive, est rentrée en fonctions. Il est vrai que le feu est un gai compagnon que l'on a quitté sans chagrin, mais qu'on a du bonheur à revoir ; le cantique de sa flamme donne un charme au tête-à-tête auquel on est condamné avec lui ; c'est un causeur complaisant, dont la voix traduit fidèlement les rêveries qui vous agitent, qui chante, qui pleure ou qui rit selon la fantaisie du cerveau : cependant, même joyeuse, la flambée ne vaut pas le moindre des rayons de soleil illuminant les carreaux, et ses embrasements, comme son caquet, ne nous ont jamais consolé de l'absence du déserteur.

Au dehors, les symptômes de l'évanouissement prochain sont encore plus caractérisés. Le jardin conserve un reste de parure dans ses fleurs d'automne : dahlias, chrysanthèmes, fuchsias, etc. On dirait qu'averties qu'elles n'ont plus longtemps à vivre, les pauvrettes se hâtent de nous prodiguer leurs sourires ; mais les arbres fruitiers du verger, et particulièrement ceux qui donnent des fruits à noyau, sont dépouillés comme si décembre les avait touchés de son aile.

Au bois, les feuilles tiennent encore, mais leur tonalité est modifiée. L'ensemble est d'une couleur de bronze sombre sillonné de roux, et ses masses se piquent de taches d'un jaune d'or, produites par le feuillage de quelques trembles, de quelques bouleaux. Il n'y a rien de bien régulier dans cette chute annuelle des feuilles. Le châtaignier les perd le premier ; le chêne est incontestablement celui qui les conserve le plus longtemps ; mais dans cette question de survie, il y a des privilégiés dans chaque essence, exactement comme dans notre espèce, et le vent qui fauche les frondaisons

a, comme la mort, ses préférences ou ses caprices. On rencontre des hêtres, des charmes, etc., qui déjà ont pris la livrée du deuil, au milieu de leurs frères restés verdoyants ; ceux-là eux-mêmes payent leur tribut à l'automne, et le tapis brunâtre qui va recouvrir la terre s'épaissit de minute en minute.

Sous ce ciel gris, avec cette brume qui rétrécit les horizons, la physionomie de la forêt devient singulièrement morne et mélancolique ; les nuits d'été elles-mêmes ne m'ont jamais paru aussi tristes et aussi sévères. Au mois d'août dernier, ayant lu une magnifique description d'effet de lune dans les solitudes de l'Arkansas, je m'imaginai trouver prétexte à un tableau du même genre dans la contemplation nocturne du beau panorama de la Croix-Saint-Michel, et me voilà en route vers sept heures du soir, guettant mes impressions.

Je m'étais engagé dans une ligne bordée à droite et à gauche par un vieux gaulis de châtaigniers dont les cimes se rejoignant forment un berceau impénétrable aux rayons du soleil. A mesure que le jour baisse, l'opacité du dôme de feuillage semble diminuer, les trouées s'élargissent ; tous les contours ont perdu de leur netteté ; la couleur verte n'est plus aussi franche, elle se neutralise et finit par tourner au noir bien longtemps avant que l'obscurité soit complète.

Les nuances intermédiaires, au contraire, affectent plus de vivacité, les troncs se dessinent mieux, leurs silhouettes ressortent sur le dessous aérien depuis que celui-ci a pâli. Les gris des écorces rugueuses se sont adoucis, des reflets satinés passent sur celle des charmes ; le terrain devient confus, on distingue difficilement ses détails. Plus l'ombre s'épaissit, plus les fûts de la colonnade paraissent se rapprocher les uns des autres ; le fouillis des brins de châtaignier se montre comme une masse sombre, que raye çà et là le tronc d'un bouleau, comme une ligne blanche sur une page noire. Nul bruit, que de loin en loin le frisson du tapis de feuilles sous le pied de quelque lapin.



Il s'agissait d'arriver à la Croix-Saint-Michel, avant le lever de la lune. L'obscurité était complète ; la grande route que j'avais gagnée était assez large pour qu'il fût facile d'y cheminer ; mais quand, ayant laissé le carrefour de la place Royale à gauche, je me trouvai dans une voie plus étroite, entre deux murailles fort rapprochées d'arbres épais, je commençai à ne plus retrouver les points de repère, les accidents de terrain qui me guidaient d'habitude, et, au bout de dix minutes, j'étais perdu. La distance de 500 mètres que j'avais à parcourir, je mis une heure à la franchir ; enfin, touchant au but avant le commencement du spectacle dont j'avais escompté les splendeurs, je ne regrettai ni ma fatigue, ni mes faux pas, ni ma culbute dans un trou.

Une véritable avant-scène, ce tertre de la Croix-Saint-Michel, avec Montmartre et le mont Valérien sur la toile de fond, et pour décors, 25 kilomètres de la banlieue de Paris dans sa partie la plus accidentée ; sous mes pieds, à pic, les triages de Maison-Rouge, qui, en ce moment, ressemblent à un trou noir et sans fond ; c'était, du reste, au moment où j'arrivais, la teinte générale du paysage, des surfaces, des déclivités noires tiquetées de lumières dans le lointain, les étoiles d'en bas faisant vis-à-vis à celles d'en haut.

Enfin, le ciel blanchit du côté de l'Est, et ses reflets forment une sorte de nimbe d'un jaune pâle au-dessus de la ligne d'arbres qui va de Marly à

Noisy, en longeant le trou d'Enfer. La rampe s'allume et la grande actrice va entrer en scène. En effet, le rideau boisé se change en silhouette, dont les contours, les trouées se détachent sur une radieuse clarté ; puis l'astre, s'élevant lentement, figure bientôt le point sur le clocher de Marly, exactement comme dans la ballade de Musset. Je me frotte les mains à ce prélude ; nulle brume, nulle vapeur dans l'atmosphère. Je vais jouir d'un spectacle qui vaudra bien l'illumination des gorges de l'Arkansas dont j'ai la tête pleine.

Pas du tout ; j'ai beau écarquiller les paupières, lorsque mon regard, dépassant la forêt, embrasse le panorama, je ne recueille qu'une déception. En sa qualité de réflecteur, notre satellite n'a pas la puissance d'éclairer les lointains ; l'immense plaine qui s'étend de la Seine à Paris se teint d'un gris pâle, indécis, tacheté de noir et de blanc, dont il est impossible de distinguer les détails ; le mont Valérien, les collines urbaines se montrent comme des nuages aux contours effacés ; seul, le fleuve, dont j'entrevois une courbe au-dessus du Pecq, rayonne quelque peu dans ce tableau absolument terne ; des fusées d'argent courent à sa surface.

Je me dépêche d'ajouter que cette déception eut bientôt son dédommagement. Il suffisait de rétrécir le cadre pour que le spectacle devînt charmant ; l'opposition du blanc et du noir donnait à courte distance des effets inattendus. La mer de feuillage qui s'étendait à mes pieds, frissonnant au souffle d'une faible brise, semblait bouillonner comme une gigantesque cuve de métal en fusion ; de capricieuses arabesques se dessinaient sur les fûts des arbres et sur le tapis de feuilles ou de mousse, et les longues palmes des fougères humides de rosée, lorsqu'un rayon de l'astre tombait sur elle, scintillaient avec des irisements de diamant. Sous ces vacillantes clartés, la forêt avait des aspects à la fois grandioses et d'un aspect pénétrant, et nullement ce caractère funèbre que peut leur prêter notre horreur instinctive de la nuit et du silence. Seulement, pour ce qui est des lointains, que la lune illumine, paraît-il, à perte de vue en Amérique, je vous engage à en faire votre deuil.



XXX

LA FILLE DU VIVISECTEUR

A JULES CLARETIE.

Dans une de ses Vie à Paris, mon excellent ami J. Claretie s'est montré sévère pour les antivivisecteurs.

Certainement, il n'a point eu pour eux ces épigrammes aiguës qui entrent dans la chair et laissent quelque peu de vitriol dans la plaie ; il a conservé cette forme bienveillante et aimable qui est un des caractères de son talent ; sa plume alerte a su être spirituelle sans cesser d'être indulgente ; cette prétention d'imposer des lisières à la science, de réclamer d'elle quelque humanité pour les bêtes, lorsqu'elle croit devoir les Sacrifier au bénéfice de l'espèce humaine, il s'est contesté de la déclarer quelque peu ridicule.

S'il est désobligeant aux jours de parade, de ne posséder ni galons ni panache, on y gagne, comme les rats de la fable, de se dissimuler aisément dans un trou. Il ne m'en faudrait pas un bien grand pour être à l'abri des flèches que mon collaborateur décoche aux antivivisecteurs ; mais ayant considéré comme un honneur d'avoir apposé ma signature tout au bas de la page en haut de laquelle se trouvaient les noms de Victor Hugo, d'Alphonse Karr, de Clovis Hugues, de Nadar, etc., je ne veux pas désertier avant d'avoir combattu, et je demande à Claretie la permission de lui adresser ces quelques lignes.

L'argument qui répondrait le mieux à votre mercuriale, mon cher ami, serait personnel. Je vous aime trop pour ne pas vous connaître un peu ; eh bien ! quoi que vous ayez, pour écrire votre beau livre : les Amours d'un interne, hanté le docteur Charcot et les sabbats de la Salpêtrière, je vous mets au défi d'assister à une seule des scènes abominables dont vous vous déclarez le champion ; si vous ne vous êtes pas sauvé en fermant les yeux, en vous bouchant les oreilles, vous serez évanoui avant que la mort du patient ait clos la tragédie. L'irrésistible crispation du cœur, la révolte des sens auxquelles vous aurez cédé, ne viendront pas certainement de la disparition de cet être ; qu'importait sa vie, qu'importe sa mort ? Ce qui ne

se supporte pas, si l'habitude ou quelque fanatisme scientifique n'a pas atrophié la nervosité, ce sont les convulsions, les cris d'angoisse de cette chair tirillée ; ce qui ne se soutient pas, c'est le regard effaré par lequel la victime semble reprocher à ses bourreaux de lui faire acheter la mort par de si effroyables souffrances. Pouvez-vous vous étonner, mon cher Claretie, qu'il se soit rencontré des gens pour s'indigner que des scènes semblables puissent devenir des spectacles sinon publics, du moins facilement accessibles ; et cela sans profiter à autre chose qu'à la vanité de quelques pseudo-savants ?

Le but réel de l'association a été imparfaitement défini ; elle s'intitule : Société populaire contre les « abus » de la vivisection, et c'est particulièrement cette vulgarisation de la torture, cette charcuterie en plein vent, qu'elle se propose de combattre. Je reconnais qu'il était infiniment plus drolatique de la représenter s'en allant en guerre contre les immunités scientifiques dont le genre humain-bénéficie, avec la pitié des bêtes pour mot d'ordre ; il eût été encore plus plaisant de la faire passer pour une œuvre de ceux que la gazette, le Père Gérard, appelle « messieurs de l'éteignoir » ; convaincue de cléricalisme, les huées en faisaient justice ; les opinions très avancées de quelques-uns de ses fondateurs n'ont malheureusement pas permis cette exécution sommaire.

En réalité, je suis convaincu que pas un seul des membres de la Société contre les abus de la vivisection n'a pu concevoir l'idée saugrenue de réclamer un contrôle sur les admirables recherches de Pasteur ; ils ne seront jamais pour le microbe de la rage contre celui qui veut en délivrer, nous d'abord, et nos amis les chiens par-dessus le marché.

J'ai raconté ailleurs, d'après un disciple du plus illustre génie scientifique moderne, de Claude Bernard, qu'il s'abstenait, autant que cela lui était possible, de prendre ses sujets parmi les chiens, parce que, en raison du développement cérébral de cet animal, la sensation de la douleur était chez eux plus intense. L'anecdote confirme ce dont nous nous doutions un peu, qu'un très grand esprit se double généralement d'un cœur largement ouvert à la pitié. Il est donc infiniment probable que les véritables héritiers de Claude Bernard ne verront aucun inconvénient à insensibiliser leurs patients, toutes les fois que la nature de leur expérience le leur permettra ; c'est là, à mon humble avis, avec le strict huis-clos du laboratoire, tout ce qui, raisonnablement, peut leur être demandé.

Puisque microbe il y a, mon cher ami, laissez-moi vous parler de celui de la férocité ; il est répandu avec une telle profusion dans notre espèce, que vous le surprenez chez l'enfant ; il suffit que ceux de chaque individualité soient mis en contact dans une foule pour que leur pestilence éclate, pour que leur contagion devienne irrésistible. Vous ne le nierez pas, ces sinistres représentations, dans lesquelles péroré un cabotin scientifique, en s'accompagnant des hurlements de la misérable bête dans les muscles de laquelle il promène le scalpel et l'électricité, où l'on respire l'odeur fade du sang à pleins poumons, où l'on se saoule d'agonies convulsées au point d'en perdre le sentiment de ce qui est la douleur et la cruauté, sont un milieu merveilleux pour la culture du susdit microbe ; si vous ne tenez pas à ce qu'il se propage, si vous ne croyez même pas nécessaire qu'il s'engraisse, vous êtes bien près d'être de l'avis de ceux qui proposent d'écarter de ces exécutions sanguinaires tous ceux qui ne sont pas en état de tirer un diamant de ce fumier d'abattoir, les faux amoureux de science et les curieux imbéciles.

Sans doute, nous avons la guerre, monstruosité bien autrement exécrationnelle que les tortures infligées à quelques animaux sur la triste fin desquels nous cherchons à vous apitoyer ; mais la lugubre perspective d'une mort certaine ne m'empêche pas du tout de soigner le rhume de cerveau dont je suis affligé pour le quart d'heure, et, à ma place, vous en feriez tout autant. Chacun embrasse ici-bas une tâche proportionnée à ses forces. Je serais doué d'un souffle assez puissant pour me mesurer, à grand renfort de périodes, contre le démon des combats, que, certainement, je crierais tout de suite à en perdre l'haleine ; n'ayant qu'un tout petit filet de voix et pas du tout d'éloquence, je choisis des causes à ma taille. D'ailleurs, j'en suis convaincu, apprendre la pitié aux hommes, même à propos de chiens et de chats, ce n'est point perdre son temps : car il est infiniment probable que, tôt ou tard, ce sera l'humanité elle-même qui en bénéficiera.

Qui pourrait d'ailleurs indiquer le point précis où l'être à respecter finit, où l'anima vilis commence ? Pour mon compte, plus j'avance dans la vie, plus je me rallie à la formule de Montaigne : « Que sais-je ? » Quand le doute est universel, on est bien prêt de croire à tout. Il ne me paraît pas absolument démontré que la métempsychose, qui s'adapte si bien au panthéisme, soit une simple débauche d'imagination. Et si, par hasard, elle était le mot de la grande énigme ? Tuer n'est rien, puisque « mangez-vous les uns les autres » a été évidemment le grand mot d'ordre de la création ;

mais les désobligeantes fioritures dont les savants assaisonnent le dénouement fatal de la vie de quelques animaux perdraient singulièrement de leur innocence ! Voyez-vous ces messieurs disséquant tout vifs, d'un scapel léger, qui son oncle, sous la forme d'un lapin, celui-ci son grand-père, sous la peau d'un chien, et cette autre une femme adorée, sous l'enveloppe emplumée d'une poule. Il n'y manquerait plus que cette intervention providentielle qui se mêle, de loin en loin, de châtier les infractions aux lois de la nature.

Il s'est passé de nos jours un fait bizarre, qu'avec quelque bonne volonté on peut transformer en une de ces manifestations vengeresses : il y avait, — mettons que ce soit en Allemagne ; la patrie de Faust est le cadre indiqué d'une histoire presque fantastique, quoique parfaitement authentique ; — il y avait à telle Université d'outre-Rhin qu'il vous plaira de choisir, mon cher Claretie, un illustre docteur dont la vie se partageait entre le culte de la science et l'amour de son unique enfant ; il n'eût pas hésité une seconde à sacrifier son existence pour racheter celle de sa fille ; grand vivisecteur devant l'Eternel, il n'eût pas balancé davantage à s'ouvrir le ventre, ou bien à se dénuder les muscles, s'il n'y avait pas eu d'autre moyen de réaliser la solution d'un des problèmes ou pathologiques ou physiologiques qu'il poursuivait sans relâche.



Le dualisme des affections de cet homme s'étendait à son tempérament. D'une âpreté farouche, d'une insensibilité presque brutale quand il

s'absorbait dans les travaux de son laboratoire, jouant de la douleur avec l'extase passionnée d'un dilettante traduisant un oratorio, jamais il n'avait été rassasié d'expériences qu'il avait assez multipliées pour que la ville fût à moitié dépeuplée de ses chiens et de ses chats. Et, quand il rentrait chez lui, il semblait que tout cela n'avait été qu'un cauchemar oublié. Il redevenait simple, bon, tendre, enjoué, poussant la douceur jusqu'à l'invraisemblance. Il avait une telle horreur du meurtre inutile, nous disait quelqu'un qui l'a connu, qu'il eût sauvé de la noyade une mouche abattue dans son potage !

Il va sans dire que sa fille était arrivée à l'âge de quatorze ans, sans soupçonner le genre d'études auxquelles se livrait son père, dont elle attribuait les absences quotidiennes aux devoirs de son professorat. La révélation fut foudroyante. Un jour, l'enfant étant allée visiter une de ses petites amies, elle trouva celle-ci toute éplorée ; une levrette blanche qu'elle adorait était perdue, et, sa mère et son père étant absents, elle ne savait à quel saint se vouer pour retrouver la chienne. L'autre proposa à son amie d'aller à l'Université trouver le docteur pour lui exposer leur embarras ; elles s'y rendirent. La fille du professeur s'étant nommée, un concierge imbécile les introduisit dans le laboratoire. Ce que virent les deux enfants les glaça d'épouvante : deux jeunes gens maintenaient sur une table de marbre un malheureux chien dans les flancs duquel le docteur, les mains sanglantes, promenait le scalpel ; l'animal avait cessé de se débattre et de gémir, il en était à ce souffle rauque qui est le prélude de l'agonie.

Cependant, malgré son trouble, malgré le sang qui souillait la pauvre bête, l'amie avait reconnu la chienne qu'elles cherchaient. Étouffant d'émotion, elle murmura ce nom « Léda » et s'enfuit en poussant des cris déchirants. Au son de cette voix amie, la levrette était parvenue à échapper aux deux aides, qui eux-mêmes relevaient la tête ; elle tomba de la table, essaya sans y réussir de se mettre sur ses pattes et resta râlante sur les dalles.

Quant à la fille du professeur, elle n'avait pas fait un mouvement, elle n'avait pas prononcé une parole ; plus pâle qu'un spectre, chancelante, les yeux démesurément ouverts, elle regardait sans voir, elle agitait convulsivement ses lèvres sans articuler aucun son. Le docteur était tellement absorbé par ses observations, qu'il n'avait rien vu du début de cette scène ; mais, aux cris de la petite amie, il avait aperçu sa fille,

immobile, comme pétrifiée par l'épouvante ; il s'était élancé vers elle ; il arriva pour la recevoir évanouie entre ses bras.

Le lendemain, elle était en proie à une fièvre nerveuse qui mit longtemps ses jours en danger ; elle dut la vie au dévouement autant qu'à la science de son père, mais celui-ci eut le désespoir de ne pas l'avoir sauvée tout entière : sa raison avait sombré dans cette effroyable secousse ; elle resta sinon folle, au moins monomane.

Sa manie, savez-vous quel en est le caractère ? Elle consiste à recueillir tous les chiens errants qu'elle rencontre, à devenir l'hospitalière de ces bêtes dont le martyre fut le point de départ des glorieux travaux qui ont illustré le nom que lui a légué son père, mort aujourd'hui ; elle réunit des quantités invraisemblables de chiens et de chats dans son appartement ; le savant est mort pauvre, les ressources de sa fille sont bien modestes, elle s'impose de dures privations pour nourrir son troupeau. Il n'y a pas bien longtemps, la presse judiciaire a parlé d'un procès intenté à la fille du grand vivisecteur par des voisins grincheux qui trouvaient qu'elle poussait vraiment beaucoup trop loin la charité canine et féline.

Évidemment, la science ne sera pas embarrassée pour déterminer la cause de cette aberration particulière : le cerveau trop faible, gardant à jamais la trace de l'impression trop violente qu'il a subie. L'explication n'enlève rien à l'étrangeté du contraste que, certes, nous n'entendons pas utiliser comme épouvantail pour dégoûter les successeurs du savant allemand de leurs recherches. En réclamant que ces opérations cruelles, mais légitimées par l'élévation de leur but, soient tempérées autant que faire se peut par l'anesthésie, la Société contre les abus de la vivisection n'arrêtera certainement l'éclosion d'aucun progrès en s'indignant contre cette propagande vivisectrice qui tend à recruter des adeptes parmi ce que nous appellerons poliment, les profanes ; elle sert utilement son pays. Si la société était appelée à subir de nouveaux orages politiques, nous ne voyons pas du tout ce qu'elle gagnerait à avoir laissé propager dans les foules l'indifférence pour la vue du sang des animaux, lequel ressemble de bien près à celui de l'homme,

XXXI

HISTOIRES DE MAIRES'

On a bien souvent signalé la déplorable insouciance des administrations rurales à l'endroit des plus simples prescriptions de l'hygiène et de la salubrité ; elles ne sont, cependant, pas seules à en porter la responsabilité ; les menus travers du tempérament rustique, l'imperfection de notre législation en la matière peuvent en revendiquer une bonne part. Par une anomalie au moins singulière, cette législation, qui arme l'autorité des pouvoirs les plus étendus en cas d'épizootie, ne lui en accorde que de très indéfinis dans le cas, peut-être plus grave, d'épidémies ; elle ménage plus de garanties à la santé des bêtes à cornes qu'à celle du troupeau humain !

Le maire d'une commune de notre voisinage nous exposait les tourments que lui causait l'une de ces épidémies, et non des moins redoutables, puisque c'était la variole qui sévissait assez fortement dans son village. Il avait pris un arrêté pour enjoindre à ses administrés de désinfecter les chambres et les maisons dans lesquelles se seraient trouvés des malades. Jusque-là, rien de mieux ; la purification ordonnée s'effectua plus ou moins sérieusement ; mais il en fut tout autrement d'une autre mesure, non moins rationnelle, non moins prudente, bien que celle-là ne figurât dans le rescrit municipal qu'à titre de recommandation.

Personne n'ignore que la contagion de la variole se produit surtout dans la période dite de desquamation, par les pellicules qui se détachent des pustules varioleuses desséchées. Le brave maire, informé que quelques-uns de ses malades n'avaient fait qu'un seul saut de leur lit au cabaret, prévenait ces buveurs trop hâtés, avec toutes sortes de ménagements et la plus exquise courtoisie, des dangers que leur présence un peu prématurée faisait courir à la santé de leurs concitoyens, en les engageant à choisir des lieux un peu plus solitaires pour théâtre de leur promenades de convalescents.



En dépit du miel et du sucre dont il avait édulcoré son admonestation, la susceptibilité de ceux auxquels il s'adressait entra en révolte. A les écouter, ce n'était rien moins qu'un attentat à leur liberté de citoyens ! Au nom de leur dignité outragée, ils protestèrent par le fait en multipliant les sorties, en stationnant sous les yeux du magistrat communal, non plus seulement dans les cabarets, mais sur tous les chantiers où un certain nombre d'ouvriers étaient réunis.

Le garde champêtre envoyé fut fort mal reçu et, détail assez caractéristique, ceux-là mêmes dont son éloquence essayait d'écarter une maladie, dont le moindre inconvénient eût été de les condamner à un chômage de cinq à six semaines, prirent parti contre le représentant de l'autorité. « Ils ont peur d'avoir l'air d'en avoir peur, nous disait le magistrat éploré ; mais soyez sûrs qu'ils n'en sont ni plus rassurés ni plus contents de la visite ; en attendant, ajoutait-il, les cas de piquette augmentent, les bourgeois filent, le commerce souffre, le bureau de bienfaisance est à sec, et si, maintenant que les chaleurs sont venues, les malades qui vont guérir font comme les, premiers, je ne vois pas de raison pour que nous n'en ayons pas jusqu'à l'hiver. »

Notre ignorance en matière de droit municipal ne nous permit pas de donner à M. le Maire le renseignement que sa sollicitude pour ses administrés le décidait à chercher ; cependant si, comme il nous l'affirmait, les moyens de coercition lui manquaient pour empêcher trois ou quatre pauvres d'esprit d'entrer dans la peau du renard qui a la queue coupée, en empoisonnant bénévolement et stupidement leurs voisins, afin que tous leur ressemblent, nous croyons

qu'il y a une lacune dans la loi ; sur certificat de médecins, un maire devrait être autorisé non pas à séquestrer les malades, mais à leur interdire temporairement les lieux publics.

Puisque nous en sommes aux histoires de maires, nous allons vous en raconter une un peu moins lugubre que celle-là. Comme celui dont nous venons de vous exposer les misères, notre second maire, pénétré de l'importance de ses fonctions, apportait à les remplir tout le zèle, tout le dévouement dont il était susceptible. Un jour, à midi, en entendant sonner l'angélus, il réfléchit que, venue soixante minutes plus tôt, cette sonnerie eût indiqué aux travailleurs des champs les plus éloignés que le moment de regagner le logis était venu ; il en conclut que les mêmes tintements de cloche pouvaient très bien dire à la fois : élevez votre âme vers Dieu ! et : la soupe est servie ! chacun les traduisant comme il l'entendrait. Enthousiasmé de son idée, il courut l'exposer à son curé, en lui demandant de faire sonner l'angélus à onze heures désormais. Non seulement celui-ci ne parut pas frappé du caractère génial de la découverte, mais il refusa nettement d'obtempérer à la proposition qui lui était faite, alléguant les usages, la tradition, les canons de l'Église, etc., etc. ; mais le maire avait réponse à tout.



— On dit qu’il y a des pays où il est onze heures, quand il est midi chez nous ; vous vous figurerez que vous êtes dans un de ces pays-là, monsieur le curé, voilà tout ; ou bien encore que l’horloge retarde, ce qui est l’affaire non des canons de l’Église, mais de ceux de l’horloger !

Cependant, il eut beau dire, il ne parvint pas à convaincre le pasteur, qui était quelque peu entêté ; le maire, lui, était très vif.

— Ah ! c’est comme cela, monsieur le curé, s’écria-t-il, continuez donc à sonner votre angélus à midi ; mais vous n’ignorez pas que la nouvelle loi met les cloches à ma disposition comme à la vôtre ; à dater de demain, mon angélus à moi sonnera tous les jours, ne vous déplaie.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait ; dix minutes après, le maire qui était un homme d’exécution, avait institué un bedeau laïque ; le lendemain, à onze heures, la cloche lançait des fusées de dig-don qui s’entendaient à trois lieues à la ronde, et, à dater de ce jour, la commune de X... eut ses deux

angélus, comme elle avait ses deux bedeaux. Le nouveau promu était un de ces paysans sceptiques qui représentent la libre-pensée dans notre monde rural et dont la philosophie se réduit à préférer un bon tiens à deux tu l'auras.

Les débuts du bedeau laïque n'allèrent pas sans encombre ; quand son collègue clérical et lui se rencontraient dans l'escalier du clocher, ils se regardaient de travers ; la jalousie artistique aiguillonnait leurs animosités religieuses, chacun d'eux critiquant les sonneries de son rival ; bientôt ce furent, en passant, des mots grommelés à demi-voix et qu'il eût mieux valu ne pas entendre ; ils furent entendus, on y répondit par des injures ; après les injures vinrent les coups, et un jour, le clocher pacifique devint le théâtre d'une lutte acharnée entre les deux bedeaux, lutte dans laquelle le clérical, un vieux cordonnier malingre et souffreteux, fut indignement rossé par son robuste adversaire.

Le curé jeta feu et flamme ; il en appela à l'autorité supérieure, sollicita la destitution du père Fabian, c'était le nom du bedeau laïque ; mais le représentant du pouvoir civil soutint vaillamment l'assaut de ce que, non sans orgueil, il appelait l'Église ; il conserva son bedeau. Il triomphait, comptant bien que la présence du père Fabian prêterait désormais aux enterrements civils une pompe, une majesté qui avait totalement manqué à la seule de ces cérémonies que le village de X... eût eue jusqu'alors à enregistrer.



Le maire comptait sans son hôte, ou plutôt sans son curé. A quelque temps de là, on lui racontait que le père Fabian allait de temps en temps manger au presbytère ; lui-même, il l'en vit sortir fortement enluminé, la bouche encore pleine et s'essuyant les moustaches avec le revers de sa main, en homme qui tient les serviettes pour un véritable préjugé ! Lorsqu'il leur arrivait de converser, le maire n'avait pas été sans remarquer qu'une certaine révolution s'était opérée dans l'extérieur de son bedeau. Sa tenue, jadis effroyablement débraillée, était devenue un peu moins incorrecte ; il portait une cravate, un luxe que rien ne justifiait ; il avait des chaussons au lieu de paille dans ses sabots ; en même temps, on s'apercevait qu'il s'efforçait de donner à sa physionomie l'expression de componction béate qui caractérise les gens d'église ; elle détonnait furieusement sur cette face rubiconde, au nez crochu, aux yeux brillants sous leurs sourcils buissonneux, mais l'effort et la contrainte n'en étaient que plus apparents ; un jour même, le magistrat ayant hasardé une de ces phrases équivoques que répudient également les oreilles virginales et cléricales, le paysan baissa instantanément les paupières, et il sembla que ses pommettes s'étaient davantage empourprées ! Scandaliser le père

Fabian ! cela était tellement invraisemblable que son protecteur ne pouvait pas se figurer qu'il y eût réussi !...



Mais, le bedeau clérical étant tombé malade, il apprit que le père Fabian faisait l'intérim ; après l'angélus laïque, il sonnait l'angélus religieux, et la messe, et les vêpres par-dessus le marché. Il remarqua de plus que son angélus à lui, l'angélus de onze heures, n'était plus d'une ponctualité rigoureuse ; au lieu d'avancer, l'horloge retardait, et tous les jours de quelques minutes de plus que la veille ; il devenait fort probable que le père Fabian, cet homme dont les opinions lui avaient semblé inébranlables, s'était laissé circonvenir par le curé.

Un jour, la révélation fut foudroyante ; consterné, indigné, exaspéré, le maire eut la douleur de voir le père Fabian au moment où, ostensiblement, à la stupeur du village tout entier, il faisait litière de la laïcité pour endosser la livrée du cléricalisme ! Affublé d'un surplis de calicot blanc, trop court, sur sa redingote trop longue, il tenait la tête de l'enterrement d'une bonne femme, en portant la lourde croix d'argent avec une ferveur des plus édifiantes ! C'était renversant.

La mesure était comble. Le maire, furieux, ayant mandé immédiatement le rénégat, lui reprocha violemment ce qu'il appelait son apostasie et l'apostropha dans les termes les plus durs. Le père Fabian, la tête basse, tournant et virant son vieux chapeau de paille entre ses doigts, le laissait aller sans répondre ; cependant, au moment même où le fougueux magistrat croyait son bedeau laïque absolument écrasé par cette évocation de ses turpitudes, celui-ci se redressa, et, regardant en face, avec l'accent vibrant qui caractérise la conviction lorsqu'elle arrive à la sincérité de la foi.

— Eh bien ! monsieur le maire, je vous le jure, si vous aviez, rien qu'une fois goûté au bouilli que l'on mange dans cette maison-là, vous seriez le premier à demander à servir la messe.

Que les intransigeants de la libre-pensée le lui pardonnent ; le maire en question était un brave homme, il n'arriva pas à leur hauteur ; quelle que fût son indignation, elle ne l'emporta pas sur sa charité ; il ne sut pas se décider à casser aux gages un pauvre diable qui avait besoin de son salaire, à le condamner à mourir de faim, parce qu'il aimait un peu trop le bouilli. Le père Fabian continue donc de tinter ses deux angélus et le reste, de porter la croix aux enterrements et surtout, le dimanche, de dîner chez M. le curé. Le cordonnier clérical étant mort, le bedeau laïque a recueilli sa succession, il est entré dans la classe enviée des cumulards.

Quant à son maire, malgré sa clémence, il n'a cependant pas encore digéré la défection du gastronome. Après nous avoir raconté cette aventure :

— Vraiment, ajoutait-il, avec un reste d'amertume qui perçait dans l'accent goguenard qu'il affectait de donner à ses paroles, je ne vois pas pourquoi le diable resterait en enfer ; pourvu qu'il soit aussi porté sur son ventre que cette canaille de Fabian, le curé n'aurait pas grand'peine à le mettre sur la route du paradis !

Mis G. de Cherville. Récits de terroir...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6568542m>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr